

Plender

Ted Lewis

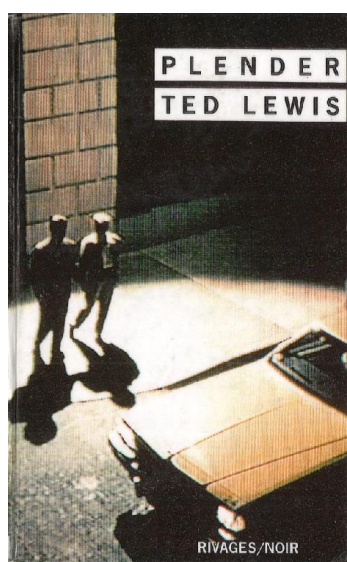
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TED LEWIS
PLENDER

RIVAGES/NOIR

PLENDER
TED LEWIS



RIVAGES/NOIR

Copyright

Titre original : *Plender*

Traduit de l'anglais par Jean-Paul Gratias

© 1971, Ted Lewis

© 1996, Éditions Payot & Rivages

ISBN : 2-7436-0140-X

Dépôt légal : 4^e trimestre 1996

Rivages/noir n°258

Plender

Le double vitrage frémit.

Dans un long hurlement, un vent humide et gris se rue à l'assaut de l'estuaire et du centre-ville. Il secoue les trolleybus, emporte les vieilles feuilles de salade jonchant les pavés des docks. Les péniches noires de crasse s'ébrouent, menaçantes, sur la vague huileuse. Dans les cafés ouvriers, la buée rend les fenêtres opaques. Hargneusement, la pluie cingle au visage les passants du samedi après-midi. La foule piétine dans le bleu indigo de l'heure du thé ; la lumière glacée des néons rend blafards les traits figés par le froid.

Mais derrière mon double vitrage, douze étages plus haut, il fait bon et la pièce est confortable. Debout près de la baie vitrée, regardant la foule battre la semelle sous la pluie, je trouve très agréable d'être au douzième, bien au chaud et à l'abri.

Me détournant de la fenêtre, je regagne mon bureau aux lignes admirablement sobres, admirablement suédoises. Je prends une cigarette dans un coffret en bois de rose, et l'allume à l'aide du briquet de table. Je souris en actionnant le mécanisme. L'astuce, c'est qu'un côté de l'ustensile, en bois sculpté, représente un corps de femme. Les seins sont en argent. Il faut les presser pour obtenir une flamme, qui jaillit entre les jambes de la figurine. Je souris par habitude, car je le fais machinalement pour imiter les gens qui découvrent ce gadget pour la première fois.

Reposant le briquet, je m'assois à mon bureau et regarde de nouveau à travers l'immense fenêtre. Les lumières qu'arbore déjà la ville en cette fin d'après-midi font scintiller un peu les gouttes de pluie qui constellent la vitre, où suintent les silhouettes liquides, déformées, des grues du port. Derrière les grues, j'aperçois le fleuve couleur de pierre, si large en cet endroit ; de l'autre côté, sur la rive rurale, à cinq kilomètres, quelques feux disséminés clignotent de façon irrégulière, soulignant la platitude du comté voisin. Dans le demi-jour bleuté, je distingue à peine les lueurs pâles de la jetée d'en face ; et au bout de la jetée, une grappe de lumières concentrées qui commence à traverser lentement le fleuve. Je regarde les feux mouvants grossir à vue d'œil, à mesure que le bac se rapproche de la rive nord. D'un moment à l'autre, me dis-je, il va appeler. Il appelle toujours. Trop tôt, à chaque

fois.

La pluie crépite, une bourrasque secoue la fenêtre, et le téléphone sonne. Je le laisse sonner douze fois avant de décrocher.

— Plender à l'appareil.

— Elle est arrivée ? demande la voix à l'autre bout.

— Pas encore, monsieur Froy. Le bac va accoster dans une dizaine de minutes, et ensuite il leur faudra...

— Oui, oui, d'accord. Comment ça s'est passé, de l'autre côté ?

— Bien.

— Pas de journalistes ?

— Pas de journalistes.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Je l'indiquerai dans mon rapport, mais vous n'avez pas à vous inquiéter. Ce qui a joué en notre faveur, c'est qu'elle est amoureuse du type. Elle ne dira pas un mot.

— Espérons que non. (La voix glacée, inexpressive de Froy semble s'éloigner du téléphone.) Appelez-moi à la minute même où ils arrivent.

— Oui, monsieur Froy.

La communication est coupée. Je replace le combiné sur son support. Froy, quel vieux con tu fais. Un vieux con lamentable. Tu crois que tu peux me faire confiance. Si seulement tu savais.

Je regarde ma montre. J'ai encore largement le temps. Alors, j'ouvre un tiroir de mon bureau et j'en sors un grand carnet à couverture rigide. Je feuillette les pages couvertes de noms et de numéros. Certains noms sont suivis d'une croix, d'autres sont soulignés en rouge. Je parcours du doigt une colonne de noms jusqu'à ce que j'en trouve un souligné. Puis je tends le bras vers le téléphone, je compose le numéro inscrit près du nom, et j'attends qu'on décroche à l'autre bout.

— Ici Hopper, annonce une voix.

Une voix pressée, sèche et directe. Je lui fais remarquer :

— Nous sommes samedi.

À l'autre bout de la ligne, la voix change de ton.

— Vous m'aviez dit que vous n'appelleriez pas ici. Vous me l'avez promis.

— Nous étions bien d'accord pour vendredi, non ? Et puis, comme

je n'avais pas de nouvelles, je me suis dit : qu'est-ce que c'est qu'une journée ? Je peux attendre un jour de plus, mais enfin...

— Ça n'a pas été facile. Je ne peux pas vous expliquer maintenant. Mais je peux vous le remettre lundi.

— Je regrette, mais je crains que ça ne soit pas possible. J'aimerais l'avoir demain. Demain matin.

— C'est hors de question. J'ai...

Je laisse échapper un soupir. C'est quand même incroyable qu'ils disent tous exactement la même chose. J'ajoute :

— L'endroit habituel, monsieur Hopper. Entre dix heures et dix heures cinq.

Il y a un silence, suivi d'un bruit qui me dit qu'il y sera. Puis la communication est coupée.

Je compose un autre numéro. Quelqu'un décroche le combiné.

— Oui ?

— Plender à l'appareil.

— Monsieur Plender. Quelle drôle d'heure pour appeler ! J'étais en train de regarder mon match de rugby.

— Aucune importance.

— Aucune importance, c'est vous qui le dites. Bon sang, une brave fille comme moi peut bien se permettre quelques petits plaisirs dans la vie !

— J'ai besoin de toi ce soir.

— Pour quoi faire ?

— Ne pose pas de questions idiotes. Tu sais très bien pour quoi faire.

— Oui, mais pour qui ?

— Un nouveau. J'ai rendez-vous avec lui à neuf heures *Chez Peggy*, au bar.

— Et alors ?

— Alors, je te le présenterai, bien sûr.

— Ah, non. Pas ce soir. J'ai un rencard...

— C'est ça. *Chez Peggy*. Vers neuf heures trente.

— Enfin, voyons. Puisque je vous dis...

— Ne fais pas l'idiot, Derek, tu veux ? Ça commence à être un peu lassant, tu comprends ?

— Camille, s'il vous plaît, monsieur Plender. Pas Derek, Camille.

— D'accord, d'accord. Alors, tu as bien noté l'heure ?

— Oui.

— Et l'endroit ?

— Le même que d'habitude, bien sûr.

— Parfait.

— C'est simplement que je n'aime pas qu'on m'appelle... par l'autre nom.

— Gurney passera chez toi à huit heures pour installer le matériel. Compris ?

— Gurney ! Ce porc !

— Et je ne te conseille pas de le traiter de haut non plus. Ce soir, en tout cas. Sinon, c'est moi qui lui demanderai de te briser les reins.

— Vous êtes une brute.

— Et ne t'habille pas en femme.

— Mais on va bien chez Peggy, pourtant, non ?

— Pas de vêtements de femme.

— Même quand on sera chez moi ?

— Ce sera à toi de voir. Personnellement, je le trouve relativement conventionnel. Par rapport à tes critères, je veux dire.

Je raccroche avant d'entendre ses inévitables jérémiades. Je fais la grimace. Ces types-là me donnent envie de vomir.

Sur mon bureau, le voyant jaune se met à clignoter. J'enfonce un bouton et la lumière s'éteint. Une ou deux minutes plus tard, un autre voyant clignote au-dessus de la porte, en face de moi. J'appuie sur un autre bouton. La porte s'ouvre. Un homme et une fille entrent dans la pièce. Je m'adresse à l'homme.

— Bonjour, Colin. Comment s'est passé le voyage ?

— Le trajet s'est déroulé sans incident, monsieur Plender. Nous nous sommes retrouvés dans un embouteillage à la sortie de Doncaster. Mais à part cela, aucun problème.

Colin Gurney a trente-quatre ans et mesure un mètre quatre-vingt-dix. Le sommet de son crâne commence à se dégarnir, sa veste en mouton et son pantalon de toile ont connu des jours meilleurs, mais son éducation d'ancien élève de collège privé reste irréprochable. C'est une chose que rien ne pourra jamais effacer, et il le sait. Il connaît aussi mes sentiments à son égard, mais il est bien obligé de les

soutenir. Et il sait que ça m'amuse de le voir prendre sur lui. Je me détends dans mon fauteuil. J'adore jouer ce genre de scène : le patron indulgent qui tapote la tête du fidèle serviteur pour le remercier d'avoir bien fait son travail. Dégoulinant de paternalisme. Gurney déteste ça, parce que de son point de vue, la situation devrait être diamétralement inverse. Ma foi, il a raison. Et c'est ce qui la rend d'autant plus agréable. Je manifeste mon approbation :

— Parfait. Je suis content que le voyage se soit bien passé.

Je regarde la fille. Sur le plan vestimentaire, elle ressemble tout à fait à l'image qu'on peut avoir d'une étudiante d'université en première année de sciences humaines. À part ça, elle n'est pas mal du tout. Je m'adresse à elle :

— Asseyez-vous, mademoiselle Gorton.

Elle ne bouge pas d'un pouce. Je ne prends pas ombrage de son attitude et j'allume une cigarette. Je poursuis :

— Bon, je vais vous dire ce qui se passera si jamais vous tentez de reprendre contact avec M. Nboro. (Je la regarde dans les yeux.) Un dossier constitué par ce bureau sera transmis à la brigade des stupéfiants. Il contient des enregistrements et des clichés, réalisés au cours d'une soirée donnée par M. Nboro pour les étudiants et les enseignants de l'université. Dans ces documents, M. Nboro tient la vedette. Il fume de la marijuana, il en offre à ses invités et en parle abondamment. De plus, il y exprime certaines vues, au sujet de la révolution estudiantine et de la participation des étudiants à l'administration de l'université, qui risqueraient de froisser – pour le moins – ses supérieurs, sans même parler de quelques-uns des plus zélés de nos quotidiens nationaux. Et il est inutile de le prévenir pour lui conseiller de se tenir tranquille, au cas où j'enverrais le dossier à ces messieurs de la presse : ça leur fendrait le cœur de laisser passer une occasion pareille. Ils détestent revenir bredouilles de la pêche au gros, si vous voyez ce que je veux dire.

Gurney sourit. Je résume :

— Que ce soit bien clair : vous lui écrivez, vous lui téléphonez, vous lui envoyez un intermédiaire, et son compte est bon. Le dossier part aussitôt. Et si vous croyez pouvoir prendre contact avec lui à notre insu, réfléchissez à cette question : comment nous sommes-nous procuré les bandes magnétiques et les photos ?

La fille se contente de rester parfaitement immobile, toujours à la même place, et de me regarder. Je me carre dans mon fauteuil, et j'ajoute :

— Il s'en tirerait peut-être avec une amende. Seulement, il ne

s'appelle pas Mick Jagger. Il est connu comme militant du Black Power, et en tant qu'enseignant, il a la charge d'une quantité de jeunes gens. Pour commencer, sa carrière serait brisée. Et du même coup, il cesserait d'être utile à son parti. Alors que servir le parti est son objectif principal. Avant tout le reste.

Même cet argument-là ne provoque aucune réaction. Je demande à Gurney :

— Est-ce que Nboro est au courant de ce qui s'est passé ?

— Non, il ne sait rien, monsieur Plender. (Gurney ne manque pas de laisser une pointe d'ironie percer sous l'indispensable politesse.) J'ai pris un soin particulier à respecter vos instructions à cet égard.

— Comme vous avez pris soin, j'espère, de les respecter à tous les égards.

Gurney rougit légèrement.

— Oui, monsieur Plender.

— A-t-elle écrit la lettre elle-même ?

— Oui.

— En suivant exactement les instructions ?

— Oui.

Je regarde la fille de nouveau.

— Alors, tout est dit. Maintenant, on va gentiment retourner chez son papa.

— Salauds ! lance-t-elle. Espèces d'immondes salauds.

Sa voix a quelques intonations qui fleurent le collège privé, mais ce n'est qu'un vernis. On repère encore l'accent du Yorkshire derrière tout ça. Elle n'est pas authentique, comme Gurney.

— Ce n'est pas à nous qu'il faut vous en prendre, c'est à papa. Nous sommes de simples exécutants. Pour nous, vous n'êtes qu'une marchandise à livrer.

D'un geste vif, elle tend le bras, rafle le briquet de table sur mon bureau, et me le lance à la figure. L'objet m'atteint à l'angle de la mâchoire, juste sous l'oreille. Je ne bouge pas. Je reste assis, je serre les dents, je sens la douleur irradier mon visage, et je continue de regarder fixement la fille que Gurney empêche de se jeter sur moi. Au début, elle tente de se débattre, mais Gurney serre comme dans une tenaille les muscles de ses bras, et bientôt la douleur lancinante devient trop forte pour elle.

Elle finit par éclater en sanglots.

Me levant de mon fauteuil, je contourne le bureau et me plante devant elle. Je lui soulève le menton de mon index et la regarde au fond des yeux. Ce que je vois, c'est une gamine qui a sagement fait ses études au lycée, pour faire plaisir à son papa. Elle a passé ses examens, elle a obtenu sans difficulté son diplôme de fin d'études, parce qu'elle n'a pas assez d'imagination pour faire autre chose. Puis elle est tombée amoureuse de son étalon noir et vlan ! D'un seul coup, elle est toute dévouée à la cause du parti. Le premier bandeur qui passe, non seulement elle baise avec, mais en plus elle vote pour lui. Elle me soulève le cœur, cette petite pute à son papa. Mais je suis bien obligé de laisser filer. Il y a des enjeux bien plus importants à prendre en considération. Plus tard, peut-être, je me ferai un plaisir de m'occuper de son cas, lorsque son père ne présentera plus aucun intérêt, sur le plan politique, pour Froy et sa clique. Je lui dis seulement :

— Vous avez de la chance, ma petite. Vous ne savez pas quelle chance vous avez.

Me reculant, je m'appuie contre le rebord de mon bureau. Gurney lui lâche les bras.

— Ramenez-la chez son papa, dis-je à Gurney.

— Oui, monsieur Plender.

— Et... Gurney ?

— Oui, monsieur Plender ?

— Cette chemise. Elle est propre de ce matin ?

Il en est tout désarçonné. Il est même obligé de s'éclaircir la gorge.

— Non, monsieur Plender. Vous comprenez...

— Ça ne fait rien. Ne vous justifiez pas.

Gurney et la fille restent pétrifiés au milieu de la pièce comme s'ils jouaient les statues, pendant que je contourne mon bureau et vais me rasseoir. Je les regarde tous les deux. Puis Gurney s'ébroue tout à coup, ouvre la porte, et fait sortir la fille. Au moment où il franchit le seuil à son tour, je lui lance :

— Je veux vous revoir ici dans une heure. Il y a du nouveau dans une autre affaire.

Gurney parvient à hocher la tête et la porte se referme derrière lui. Je pose la main sur le combiné téléphonique et je le serre de toutes mes forces. De l'autre main, je me frotte la joue. La salope. L'habile petite pute. Sans le fric douteux de son père, elle serait derrière le comptoir d'un magasin de confection, au lieu de glander à la fac. Elle a dû s'imaginer, je pense, qu'on la trouvait à notre goût, Gurney et

moi. (Et pourquoi est-ce qu'elle nous plairait ? Il n'y a que le pognon du papa qui la rende différente des autres filles de son âge, et ce n'est pas une différence suffisante.) De toute façon, il va bien falloir qu'elle regarde la réalité en face, à présent. L'argent de papa se révèle une arme à double tranchant. Pendant un bon moment, elle ne risque pas d'aller traîner trop loin de chez elle.

Je prends le téléphone et compose un numéro. À l'autre bout, on décroche presque aussitôt.

— Oui ? dit Froy.

— Elle est sur le chemin du retour, à présent.

— Vous l'avez vue ?

Non mais, je rêve...

— Oui, je l'ai vue.

— Et alors ?

— Tout va bien. Aucun problème.

— Pas de journalistes ?

— Je vous l'ai déjà dit.

Il y a un léger silence.

— Bon. Je vous rappellerai.

— Monsieur Froy ?

— Oui ?

— J'avais raison.

— Raison ? À quel sujet ?

— Nboro est un militant du Black Power. Qui ne figurait pas encore dans notre fichier. C'est Gurney qui a levé le lièvre.

— Intéressant, dit Froy. À ce niveau, je veux dire.

— Il n'y a pas grand-chose à lui reprocher, mais la plupart des preuves qui peuvent être retenues contre lui sont entre nos mains. Je vous enverrai le dossier que nous avons constitué, si vous voulez.

— Oui, j'aimerais le lire, mais ne l'envoyez pas. Je le prendrai la prochaine fois que nous nous verrons.

— À vrai dire, c'est un peu du gâchis, en fait. Je veux dire, c'est dommage qu'il s'agisse de la fille de Gorton. Sinon, nous aurions pu exploiter bien davantage la situation pour qu'elle bénéficie au Mouvement.

— J'en suis conscient.

— Je veux dire, c'était du sur mesure. Si elle avait été la gosse de quelqu'un d'autre, celle de l'un de nos adversaires attitrés, par exemple. Il aurait été facile d'informer la brigade des stupéfiants, et de veiller à ce que cette histoire de Black Power soit étalée dans la presse. Comme contre-publicité, on ne pouvait espérer mieux : LA FILLE D'UNLORD PRISE DANS UNE RAFLE ANTI DROGUES CHEZ DES MILITANTS DU BLACK POWER ; INCULPATION D'UN CHARGÉ DE COURS AFRICAIN, etc.

— Aucune situation ne reste stable éternellement. Si jamais Gorton devait nous décevoir, nous pourrions envisager d'utiliser ce que nous possédons dans le sens que vous suggérez.

— Cela me paraît peu probable. Gorton est entièrement dévoué à la cause. Il a un passé irrécusable, si l'on en croit la presse.

— Et vous êtes bien placé pour le savoir, ajoute Froy.

Tiens ! Qu'est-ce qu'il veut bien dire par là ? Je décide de ne pas relever.

— Malgré tout, je conclus, l'élection partielle devrait se dérouler sans anicroches, à présent. Grâce à nous, il y a encore des lambeaux de chair sur le squelette caché dans le placard de Gorton.

— Oui. À propos, qu'envisagez-vous au cas où Nboro tenterait de reprendre contact avec la fille ? S'il n'accepte pas son départ tel quel ?

— Heureusement pour nous, elle s'intéressait plus à lui qu'il ne s'intéressait à elle. En fait, il se contentait avant tout de sauter une Blanche. À toutes fins utiles, nous avons une autre série de lettres toutes prêtes à servir.

Froy ne fait pas de commentaires sur ce point.

— Je vous rappellerai, dit-il.

La communication est coupée.

Je repose le combiné et le fixe un moment. Je me demande ce que cachait le silence de Froy. Probablement rien. C'est simplement son petit jeu habituel pour s'assurer que ses sbires marchent droit. Mais je ne suis pas un simple sbire. Je suis son bras droit et il le sait. Cependant, cela ne lui plaît pas. Je suis presque trop efficace à son goût. Je n'ai pas encore commis la moindre gaffe. Pas même la plus petite erreur. C'est le genre de prouesse dont a besoin le Mouvement, et par conséquent, Froy. Mais cela l'irrite de penser que quelqu'un d'autre que lui en est capable. Et cela l'irriterait encore plus d'apprendre que je possède des enregistrements de toutes ses conversations des douze derniers mois ; que je connais par le menu les cinquante et une années de sa vie ; que je suis prévenu de ses moindres mouvements pour les prochaines vingt-quatre heures et pour les suivantes ; que je suis au courant des graves ennuis que cause à son

frère une certaine compagnie financière ; que je sais que dans le carré de tomates de Norman Froy est enterré le chien, tué d'une balle dans le crâne, que son voisin cherche dans tout le quartier depuis quatre jours ; que Froy a une combinaison de plongée dans sa garde-robe ; que je sais tout de lui, en fait. Ce qui me procure un immense plaisir. D'autant que Froy ne se doute de rien.

Mais il faut reconnaître ses mérites au vieux crabe. Qu'il se doute ou non de quelque chose, il est extrêmement prudent. Il assure bien ses arrières. Son supérieur n'a aucune inquiétude à ce sujet. Cela n'a pas été facile de le pister. Il ne se rend jamais directement du point A au point B. Il ne cite jamais de noms compromettants au téléphone. Il n'envoie ni ne reçoit jamais de courrier concernant le Mouvement. Il ne rencontre jamais aucun des gradés, seulement des cadres d'un niveau équivalent ou inférieur au sien. Tout cela revenant à dire que mes efforts pour découvrir les *véritables* dirigeants du Mouvement n'ont jusqu'à maintenant absolument rien donné. Mais je finirai bien par y arriver. Et ce jour-là, je les tiendrai dans le creux de ma main. Tous autant qu'ils sont. Ils n'auront pas le temps de choisir dans quel trou à rats chercher refuge, et je me retrouverai avec une bonne petite organisation toute à moi, au lieu de simplement faire tourner la boutique à leur profit.

Non que ma situation soit dénuée d'avantages. Au contraire. On me procure ce bureau, une demi-douzaine de sbires à temps complet rien que dans cette ville (ainsi que les fonds nécessaires pour embaucher des hommes de main supplémentaires en cas de besoin), tous les équipements dernier cri pour faire fonctionner l'opération, des agents directement sous mes ordres dans toutes les grandes villes d'Angleterre, et des bureaux permanents à Manchester et à Birmingham, en plus de celui de Londres et de celui-ci. Non, c'est très bien, et je finirai par avoir accès à une véritable petite armée privée. Le Mouvement mérite amplement que je l'en remercie.

La chance m'a vraiment souri le jour où Froy s'est présenté à mon bureau de Londres, prétendument pour louer mes services afin que je retrouve sa femme. Mais il y a déjà deux ans de cela, et je ne me sens plus obligé de lui en être reconnaissant. On m'a donné le pouvoir, et je veux savoir d'où ce pouvoir vient. Quand j'aurai obtenu ce renseignement, je pourrai m'en servir. Pour marchander. Leur clandestinité est leur force et leur point faible. Ils n'auront pas le choix quand je leur ferai valoir ce que je vais découvrir. Ils seront contraints de m'accorder ce que je leur demanderai : un siège au bureau exécutif. Quels que soient la nature de cet exécutif et l'endroit où il se réunit. Avec Froy travaillant pour moi. Une armée plus importante. Davantage de pouvoir. Davantage d'indépendance. Davantage

d'engagement politique. Mais dans l'intervalle, je me contenterai de ce que j'ai. À vrai dire, ma position est extrêmement confortable. Le Mouvement m'a fourni les moyens de donner à mon affaire une expansion qui n'aurait pas été envisageable auparavant. Comme détective privé, j'étais parvenu à constituer des dossiers sur des personnages qui avaient les moyens d'acheter ma discrétion. Mais à présent que le Mouvement m'emploie, entre autres choses, pour remuer la boue, ma modeste entreprise individuelle est devenue une grosse affaire. Je peux me permettre de jouer finement. Alors que tant de maîtres-chanteurs se montrent gourmands, exigeant de trop grosses sommes trop fréquemment, j'ai tellement de clients que leurs versements doivent paraître à chacun d'eux tout à fait raisonnables – comparables, par exemple, aux traites d'un achat à crédit supplémentaire. Bien sûr, si Froy découvrait un jour leur existence, je serais fini. Mais c'est peu probable. Dans un avenir proche, en tout cas. Et plus tard, quand j'aurai, pour ma part, identifié celui pour qui je travaille, il sera difficile à Froy de dire quoi que ce soit sans se retrouver aussitôt sur la paille.

Le vent ébranle la fenêtre d'une gifle lourde de pluie. Je regarde ma montre. Six heures moins le quart. M^{me} Fourness m'attend pour le dîner. Je vais l'appeler ; j'aurais tout juste le temps d'aller là-bas et de revenir en ville. Et puis, je suis trop bien, ici, au chaud et à l'abri derrière le double vitrage.

Knott

La voiture s'arrête dans un soubresaut. De l'autre bout du parking, la pluie fonce sur nous et tambourine sur le toit. Je constate :

— Il va falloir qu'on fonce tête baissée.

— Je peux vous emprunter votre foulard ? demande Eileen. Je ne voudrais pas bousiller ma mise en plis.

— Oui, bien sûr.

Je lui tends le foulard.

— Ça m'a coûté deux livres dix shillings, cette petite plaisanterie, ajoute-t-elle en posant le carré de rayonne sur ses cheveux. C'est affreux, les prix qu'on paye aujourd'hui.

J'acquiesce d'un signe de tête. Allons, dépêche-toi, bon sang.

— Si ça continue d'augmenter, je ferais aussi bien d'aller me faire coiffer chez madame Greta. Ça me coûtera encore plus cher, mais quand on atteint des tarifs pareils, ça n'a plus tellement d'importance. Et là-bas, au moins, les coiffeurs ne donnent pas l'impression qu'ils font la course entre eux.

Elle noue le foulard sous son menton. Sa tête ressemble à un chou-fleur.

Elle me presse la cuisse et me sourit en levant la tête vers moi.

— Je parie que votre femme se fait coiffer chez madame Greta, non ?

Je grimace une sorte de sourire et je hoche la tête.

— Ça serait drôle qu'on se retrouve assises côte à côte sous le séchoir.

— Désopilant. Écoutez, je crois que la pluie se calme un peu. Profitons-en.

On sort de la Mercedes et on traverse le parking au pas de course pour s'engouffrer dans la ruelle qui mène à Jackson Street. Je lâche un juron. L'enseigne au néon qui annonce *Chez Peggy* est éteinte. Ça veut dire que l'entrée donnant sur la ruelle est fermée. J'essaie de tourner la poignée quand même.

— Ils ne sont pas encore ouverts ? demande Eileen.

— Si, ils sont ouverts. Mais ça veut dire qu'on va devoir passer par le foyer de l'hôtel.

— Et alors ?

Quelle gourde. Si j'ai choisi de l'emmener *Chez Peggy*, c'est justement parce qu'on peut y entrer par la ruelle.

— Bon, allons-y.

On rejoint Jackson Street et on entre au Royal Hotel. Je propulse rapidement Eileen vers l'escalier en hélice qui descend vers le sous-sol et les lumières tamisées du bar de Peggy.

L'endroit est désert. À l'exception de Peggy en personne, qui astique son comptoir avec sa maniaquerie habituelle.

Je fais asseoir Eileen dans l'un des box. Il est encore trop tôt pour se faire servir à sa table ; je vais commander au comptoir.

— Et alors, qu'est-ce que ça veut dire ? me demande Peggy avec un sourire en coin. On amène de la concurrence à Tata Peggy ?

— Ne me faites pas marcher. Vous adorez ça, et vous le savez bien. Ça vous donne l'occasion de faire votre numéro.

— Eh bien, j'espère qu'elle a les idées larges, c'est tout ce que je peux dire.

— Je l'espère aussi. Sinon, je perds mon temps.

— Vous, les hommes mariés, commente Peggy, vous êtes les pires de tous.

— Bon, je vais prendre un gin-tonic pour la demoiselle et un double scotch pour moi. Et vous, qu'est-ce que je vous offre ?

— Ma foi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Peggy, je m'enverrais bien ce que la petite va s'envoyer ce soir.

— Vous pouvez toujours courir. Je vous offre un gin-tonic et nous en resterons là.

— Enfin, conclut Peggy en faisant sa coquette, ça valait quand même la peine d'essayer.

Peggy me tourne le dos pour préparer les consommations. Je sors une cigarette et je pense à la soirée qui m'attend. C'est encore ça le meilleur moment, en fait. On fantasme sur ce qui va se passer, on s'excite parce qu'on espère beaucoup, on joue les voyeurs à travers le miroir sans tain, limpide comme le cristal, de l'imagination, et la clarté des images mentales estompe la réalité physique de la scène qui ne pourra jamais l'égaliser. Malgré tout, même en sachant que, quoi qu'il arrive, la déception est inévitable, l'excitation reste bien réelle, indéniable, indomptable, en dépit de tous les efforts que l'on peut

faire, a priori ou a posteriori, pour analyser cela de façon rationnelle. Rien n'y fait. Je fonce toujours tête baissée dans ce genre d'aventure, et j'en ressors toujours en espérant que j'aurai plus de chance la prochaine fois.

Mais cette fille me semble la meilleure aubaine que j'aie rencontrée depuis des lustres. Son genre... Son physique m'en donnent la certitude. Une vraie minette dans le vent. Elle doit le savoir. Mais... est-ce qu'elle voudra ? Est-ce qu'elle acceptera, même si ce que j'attends d'elle ne l'excite pas ? Il y a des filles qui se sentent humiliées. Une attaque frontale contre leurs schémas sexuels préconditionnés a pour effet, généralement, de leur rappeler l'origine de ce conditionnement. Des souvenirs de leur maman qui entonne le grand air de la respectabilité, étouffant et broyant toute fantaisie dans leurs jeux d'enfants. Ce qui m'empêche, à mon tour, de donner corps à mes fantasmes étouffés de préadolescent frustré. Non pas que l'envie leur en manque ; elles ne demandent que ça. Elles ont sans doute assisté à ce genre de jeu, elles ont entendu dans des vestiaires ces petites histoires qui font monter le rouge aux joues. Et même si elles ne les ont jamais entendues, elles ont imaginé d'elles-mêmes quelque chose de comparable, que ça leur plaise ou non, qu'elles le reconnaissent ou pas. « Mais ce n'était pas la même chose », prétendent-elles, « ça se passait à l'école. Aujourd'hui, on ne peut plus faire ça. » — « Et pourquoi pas ? » — « Eh bien, parce qu'on ne peut pas. Si je le faisais, je me sentirais... » — « Coupable ? » — « Ma foi, oui. Honteuse. » — « Exactement. Je n'aurais su mieux dire moi-même. » Honteuse. Coupable. Morale protestante. Travailler durement, réfréner ses envies, cultiver le respect de soi en sauvegardant les apparences, cela va de pair avec l'idée qu'il est immoral de prendre du plaisir avec insouciance, et qu'il n'est d'antidote que dans la répression.

Mais cette fille-là pourrait bien être l'oiseau rare. Potentiellement, elle a ce qu'il faut pour ça.

Je l'ai rencontrée à l'agence. Elle travaille comme standardiste, et, le standard se trouvant à la réception, elle fait office de réceptionniste par la même occasion.

À l'instant même où je l'ai vue, je me suis dit qu'elle était parfaite. J'ai su à quoi allait ressembler sa voix avant même qu'elle n'ouvre la bouche ; j'avais deviné qu'elle essaierait de masquer les intonations de son Yorkshire natal, en affectant l'accent de rigueur dans la nouvelle aristocratie – cette aristocratie sans classe au sein de laquelle non seulement les voyelles, mais aussi les émotions sont édulcorées, comme à la télévision. Son visage sans aucune trace de maquillage en était la preuve. Elle était devant moi, sans maquillage, effectivement,

mais ses cheveux n'avaient pas leur couleur naturelle, et la façon dont ils étaient teints trahissait tout le reste. Ses vêtements cadraient parfaitement avec son emploi, son air détaché montrait bien qu'elle gardait ses distances vis-à-vis de sa fonction, mais ses cheveux teints gâchaient joyeusement l'impression d'ensemble : elle n'était pas convaincante. Et le plus beau de l'affaire, c'était qu'elle était persuadée du contraire ; de plus, le cadre lui-même, le fait de pouvoir se vanter d'être réceptionniste dans une agence publicitaire devaient l'aider à se créer un personnage. Et j'allais l'y aider aussi.

Mais j'ai joué la plus grande prudence, au début. Je ne l'ai pas trop bousculée, me contentant d'un simple coup de fil quelques jours plus tard.

— Priestley & Squires, bonjour, a-t-elle annoncé.

J'ai fait de mon mieux pour sembler nerveux.

— Bonjour. C'est bien à la réceptionniste que je parle ?

— Priestley & Squires, agents de publicité. Que puis-je faire pour vous ?

— Écoutez, excusez-moi d'insister, mais êtes-vous bien la réceptionniste ? Celle qui a des cheveux blonds ?

Elle a changé de ton.

— C'est moi. Pourquoi ?

— Ah, très bien. Ma foi, c'est...

— Qui est à l'appareil ?

— ... c'est un peu délicat, à vrai dire...

— C'est toi, Eric ?

— ... mais il se trouve que...

— Si c'est bien toi, Eric, je te jure que tu vas m'entendre. Je t'ai déjà dit qu'il fallait pas...

— ... je me demandais si je pourrais vous utiliser.

— Je vous demande pardon ?

— Pour mon catalogue.

— Mais qui êtes-vous, à la fin ?

Je me suis fendu d'un éclat de rire.

— Écoutez, je vous prie de m'excuser, j'ai l'impression que mes propos sont parfaitement incohérents. Permettez-moi de tout reprendre à zéro.

— Une fois de plus, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Peter Knott. J'étais à l'agence l'autre jour. Je suis photographe. Vous vous souvenez peut-être, j'étais avec M. Farlcrest. C'est moi qui prends les photos pour le compte des Chaudières Premier.

Elle a changé de ton une seconde fois.

— Oh, oui, je crois que je me souviens de vous.

J'ai aussitôt pensé : voilà qui est parfait.

— Voilà qui est parfait. Au moins, cela prouve que je ne suis pas un obsédé quelconque qui importune les femmes au téléphone.

— Et alors ? a-t-elle demandé, d'une voix qui se voulait d'une coquetterie charmante.

— Alors, ce qu'il y a, c'est que, lorsque je vous ai vue l'autre jour, cela m'a frappé de constater à quel point vous seriez parfaite pour les clichés que j'ai à prendre.

— Les clichés ? Vous voulez dire, les photos ?

— Oui, c'est ça. Vous connaissez Saxby & Hassell ?

— Ah oui, la maison de vente par correspondance ?

— Exactement. Eh bien, je fais leur catalogue ; je veux dire, c'est moi qui prends les photos, de la première jusqu'à la dernière page. Bien sûr, comme vous le savez, ils ont un choix extrêmement vaste en ce qui concerne l'habillement, pour tous les âges. Et quand je vous ai vue, je me suis dit que vous seriez idéale pour la gamme des vêtements de jeune fille, la ligne Miss Junior.

— Miss Junior ?

— Évidemment, je me rends bien compte que vous devriez vous rajeunir un peu, mais je pourrais régler cela, en grande partie, sur le plan photographique.

Je savais bien, de toute façon, qu'elle n'avait guère plus de dix-sept ans, mais il ne me semblait pas inutile de la caresser dans le sens du poil. Elle m'a tout de même demandé :

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je ferais l'affaire ?

— Oh, je ne saurais le dire exactement. C'est difficile à expliquer, mais c'est le genre de chose qu'on sent d'instinct, en quelque sorte. Ça fait aussi partie de mon métier, je pense.

Il y a eu un silence, de son côté, et je me suis empressé d'ajouter :

— Quoi qu'il en soit, j'aimerais savoir si ma proposition vous intéresse. Vous seriez payée, évidemment, selon les tarifs en vigueur. Et cela ne compromettrait en rien votre travail à l'agence : les séances

de pose pourraient avoir lieu le soir. Beaucoup de filles font ça, de façon professionnelle ; elles y sont obligées si leurs autres engagements prévoient des prises de vue dans la journée.

— Ma foi, je ne sais pas si j'en serais vraiment *capable*...

L'affaire était dans le sac. À un détail près.

— Il y a quand même un détail, ai-je ajouté. Je travaille beaucoup pour votre agence, et il me semble que M. Farlcrest ne serait pas enchanté d'apprendre que j'ai en quelque sorte proposé du travail à un membre de son personnel. Je me demandais si vous verriez un inconvénient à ne pas souffler mot de tout cela à qui que ce soit au sein de l'agence Priestley & Squires. Cela lui reviendrait fatalement aux oreilles.

Elle s'appelait Eileen Yarwood.

Nous étions convenus de nous rencontrer le lendemain, à l'heure du déjeuner. Elle est arrivée toute pimpante, vêtue comme une reine pour entrer dans son nouveau rôle de mannequin vedette. Elle était toute émoustillée, bien que faisant de son mieux pour n'en rien laisser paraître.

Je découvris qu'elle était originaire de Leeds. Elle avait arrêté ses études un an plus tôt, et elle était partie de chez elle depuis trois mois. Son père était mort le lendemain du jour où Eileen avait quitté l'école. Depuis lors, l'animosité qui couvait depuis toujours entre sa mère et elle avait éclaté au grand jour. La mère d'Eileen n'avait que trente-six ans et elle aimait mener joyeuse vie, mais elle n'appréciait pas les regards que posaient sur Eileen les types qu'elle ramenait à la maison. Alors, Eileen avait fait sa valise, et elle était venue ici. Pourquoi ici ? Parce qu'une de ses amies d'école s'était installée dans la région deux ans plus tôt. Mais quand Eileen avait sonné à leur porte, les parents de son amie n'avaient pas été enchantés de la voir ; elle avait donc passé la journée du lendemain à chercher un logement. Elle avait trouvé ce qu'elle appelait un studio sympa dans Hebden Road, qu'elle occupait depuis lors. Je lui avais demandé si elle ne souffrait pas de la solitude. Me lançant un regard lourd, elle m'avait expliqué qu'après avoir subi le mode de vie de sa mère, elle ne se plaindrait plus jamais d'être seule. De plus, elle rencontrait beaucoup de gens à l'agence. Ce qui laissait entendre qu'elle n'était jamais en peine pour trouver un petit ami.

Je lui avais laissé entendre un minimum de choses : que les affaires marchaient bien, que j'avais vécu à Londres avant de revenir dans le nord, que j'avais passé mon enfance dans une petite ville sur l'autre rive du fleuve, que j'avais fait les Beaux-Arts ici même, que je n'étais pas à court d'argent, et que j'étais marié et heureux en ménage. Et

j'avais eu raison de le lui dire, à en juger à son sourire satisfait et la façon dont elle se détendit visiblement aussitôt après ; encore une gamine inquiète sur son pouvoir de séduction qu'excitait l'idée de faire la conquête d'un homme marié. Et mon couplet sur ma maison et ce que je possédais rendait encore plus savoureuse la perspective de sa victoire. Après tout, j'avais tant à perdre.

Et, naturellement, elle a cru comprendre dès le départ où je voulais en venir. Son raisonnement a dû être le suivant : il me trouve suffisamment jolie pour me demander de poser pour son catalogue ; s'il me trouve jolie, il a sûrement dans l'idée de me faire des avances ; et s'il me fait des avances, c'est qu'il doit vouloir coucher avec moi, mais il risque de ne pas prendre les devants parce qu'il est marié ; alors, je vais faire de mon mieux pour lui faciliter la tâche, ou pour la lui compliquer, selon le point de vue auquel on se place.

Et c'est précisément ce que j'attends d'elle. Qu'elle s'imagine que c'est elle qui tire les ficelles. Ainsi, elle se comportera avec cette sorte d'assurance qui l'habite ce soir, certaine de savoir de quelle façon les choses vont évoluer. Et quand la soirée prendra un tour imprévu, elle sera désarçonnée. Et son désarroi la conduira là où je veux la mener.

Je regagne le box et je mets les consommations sur la table. Je renverse un peu de son eau gazeuse en posant la bouteille. En m'asseyant, je commente :

— J'aime bien prendre un verre avant le travail. Ça me détend. Ensuite, les idées me viennent plus facilement.

Je verse l'eau dans le gin, en faisant cliqueter le goulot de la bouteille contre le rebord du verre.

— Vous avez l'air d'en avoir besoin, dit-elle.

— Pardon ?

— De vous détendre, explique-t-elle. Vous semblez tout crispé.

Plender

Je branche le percolateur, je m'approche du classeur métallique, et je sors le dossier contenant la correspondance parvenue au magazine. La semaine a été chargée. Je n'ai pas encore eu le temps de trier le courrier. De quoi m'occuper en attendant le retour de Gurney.

Cela ne me prend pas trop de temps pour éliminer les lettres des pros, hommes ou femmes, et celles des givrés. Juste assez pour que le café soit chaud. Je me lève, j'éteins la machine et je me verse une tasse ; puis, me rasseyant, je commence à examiner les réponses aux petites annonces que j'ai rédigées personnellement. Il y en a eu deux : JOLIE JEUNE FEMME (20 ANS) DU YORKSHIRE AIMERAIT CONNAÎTRE POUR LE PLAISIR HOMME MÛR ADEPTE DE LA DISCIPLINE ; POSSÈDE TOUT L'ÉQUIPEMENT NÉCESSAIRE AUX FANTASMES LES PLUS FOUS. CHEZ VOUS OU CHEZ MOI. AUTHENTIQUE PREMIÈRE ANNONCE. NON-PROFESSIONNELLE. AUCUNE RÉMUNÉRATION DEMANDÉE ; LA DISCIPLINE COMPORTE SA PROPRE RÉCOMPENSE.

La seconde disait : JEUNE HOMME BLOND ET SÉDUISANT (23 ANS) CHERCHE MONSIEUR PLUS ÂGÉ POUR LE DRESSER. UNE CORRECTION S'IMPOSE CAR JE MANQUE COMPLÈTEMENT D'EXPÉRIENCE. MA NATURE SOUMISE, MA TIMIDITÉ, ETC., N'ATTENDENT QUE VOTRE FERMETÉ POUR SE CORRIGER. YORKSHIRE. ANONYME.

Il y a vingt-quatre réponses pour la première annonce et sept pour la seconde. Dans le lot, six lettres provenant de Leeds, six de Doncaster, trois d'Halifax, deux de Barnsley, deux de Scunthorpe, deux de Grimsby, une de Scarborough, et une d'Harrogate. Le reste a été posté dans des petites villes et des villages dont je n'ai jamais, pour la plupart, entendu parler. Je dresse une liste des noms et des adresses que ces braves gens, en toute confiance, n'ont pas manqué de fournir, et je dépose cette liste dans le bac du courrier reçu de ma secrétaire, pour qu'elle commence ses recherches dès lundi.

Son travail consiste à découvrir qui sont nos correspondants en consultant les rôles électoraux, les dossiers de crédit, les listes d'entreprises, les annuaires professionnels, les annuaires des postes, etc. Elle s'imagine qu'elle ne fait rien de plus que de s'assurer de la solvabilité de ces gens-là pour le compte d'un quelconque organisme de crédit. Et, en un sens, c'est vrai. Sinon que l'organisme de crédit, c'est moi. Quand elle m'aura appris ce que je veux savoir, les quelques noms qui resteront de la liste originale iront grossir mon fichier, et dans quelques jours ces heureux élus recevront des réponses à leurs lettres, suggérant une date et un lieu de rendez-vous. Puis j'attendrai

tranquillement que les plus hardis d'entre eux trouvent le courage de passer aux actes.

Quand ma liste est dressée, je passe en revue le reste du courrier, les lettres non sollicitées, celles que je n'ai pas écrites moi-même, et celles contenant des textes de petites annonces à paraître dans le prochain numéro. J'en trouve une qui mérite le détour : CADRE AISÉ ET CULTIVÉ, 50 ANS, IDÉES LARGES, FACILE À VIVRE, SENS DE L'HUMOUR, CHERCHE INVITATIONS POUR ASSISTER ÉBATS COUPLE(S) D'AMATEURS SYMPATHIQUES ET PASSIONNÉS. SA VISITE ALLIERAIT CHAMPAGNE ET DISCRÉTION ET POURRAIT S'ASSORTIR D'UN REVENU HEBDOMADAIRE NON NÉGLIGEABLE. PHOTOS ET DÉTAILS SÉRAIENT LES BIENVENUS. RÉGION : DANS UN RAYON DE TROIS CENTS KILOMÈTRES AUTOUR DE ROTHERHAM (YORKSHIRE).

Je relis l'annonce. Il me semble que ça pourrait très bien convenir à Andrea. Avec Leslie, elle ferait un couple idéal à proposer à notre amateur. Je range la lettre dans un classeur et retourne à la fenêtre. La pluie tombe toujours aussi drue, mais les rares lueurs de la rive opposée sont encore visibles. Tournant légèrement la tête, je suis le fleuve vers l'aval, puis mon regard s'enfonce vers l'intérieur des terres, sondant l'obscurité pour trouver la petite constellation qui délimite ma ville natale. Ces lumières-là sont si lointaines, si faibles, que je ne les distingue pas du premier coup ; c'est toujours comme ça quand il fait mauvais temps. Puis je les découvre, et je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas les voir tout de suite. Je me demande ce qui se passe là-bas à cet instant précis, à quoi ressemble la ville aujourd'hui. Je n'y ai pas remis les pieds depuis dix ans. Je n'en ai pas eu envie. Mais de temps en temps, je me pose des questions. Parfois, je me dis que j'aimerais y retourner pour étaler mon fric, leur montrer que je roule sur l'or, leur donner un os à ronger, un os qu'ils auraient du mal à avaler : le fait que Brian Plender, en dépit de toutes les prédictions, avait réussi dans la vie.

Sur la vitre noire, devant moi, je vois clignoter le voyant lumineux de mon bureau, et j'arrête de penser à tout ça pour aller appuyer sur le bouton qui commande l'entrée. Quelques instants plus tard, la lumière verte s'allume au-dessus de la porte ; j'enfonce l'autre bouton et Gurney entre dans la pièce.

— Voilà, c'est fait, annonce-t-il.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. Je l'ai déposée, c'est tout.

— Vous êtes entré avec elle ?

— Je l'ai accompagnée jusqu'à la porte. C'est plutôt bien, chez Gorton.

— Il y a de quoi. Cette maison, il l'a payée avec un dessous-de-table, celui du contrat pour la bretelle de contournement de Rotham.

Vous avez vu Gorton ?

— Brièvement. Il a virevolté un moment sur son paillason, mais il avait hâte de me fermer la porte au nez.

J'allume une cigarette, avant d'annoncer :

— Cela dit, bien que vous ayez eu une dure semaine, j'ai bien peur qu'une nouvelle corvée vous attende.

— Comment ?

— Camille a un client. Je veux que vous alliez vous occuper des prises de vues et du reste du matériel.

Le visage de Gurney se crispe un peu, ce qui est sa façon à lui de piquer une colère.

— Euh, permettez-moi de vous faire remarquer, monsieur..., commence-t-il.

Mais je ne le laisse pas aller plus loin.

— Je m'en serais bien chargé moi-même, seulement M. Froy a besoin que je fasse pour lui quelque chose de particulier. Et Froy compte beaucoup sur les documents croustillants qui montreront Camille avec sa Playmate du mois. Il ne tolérera aucun ratage.

Cela suffit à le faire taire. Gurney est un homme de Froy. De tous ceux qui travaillent pour moi, Gurney est le seul à connaître l'existence de Froy et du Mouvement. À part les hommes de main, les mouchards, les homos, les prostituées et les escrocs, les autres personnages politiquement engagés qui travaillent pour moi appartiennent à des groupes aussi vindicatifs que le F.N. ou la clique de l'Union avec l'Europe. Les deux seuls points communs de mes petits auxiliaires sont leur conscience professionnelle et le fait qu'ils possèdent tous un casier judiciaire. Ils me savent politiquement lié à une certaine organisation ; et même si sa nature exacte leur échappe, cela leur suffit. Ils sont trop contents qu'on les emploie, et qu'on les rétribue si généreusement. Pour Gurney, en revanche, c'est différent. Gurney est un homme de Froy depuis toujours. Je n'ai été moi-même engagé qu'à condition de prendre Gurney. Non que je ne veuille pas de lui : il m'est indispensable. Mais Gurney ne peut pas me sentir. Il a le sentiment que c'est lui qui devrait occuper mon fauteuil. Seulement, Froy a estimé qu'il n'était pas assez compétent. Et Gurney doit supporter mes petites vexations. Sa seule satisfaction, c'est d'aller faire son rapport à Froy, de l'informer de ce que je manigance, parce que cela fait partie de ses obligations. Mais jusqu'à maintenant, ce qu'il a pu raconter sur mon compte n'a jamais porté à conséquence. Il ne sait rien de mes activités parallèles ; il ignore tout de mon dossier sur Froy. C'est pourquoi il prend son mal en patience, attendant que je

commette un faux pas. Il n'a pas fini d'attendre ; je n'ai aucune intention de me mouiller.

— Alors, voilà où nous en sommes, mon vieux Gurney, dis-je en guise de conclusion. Encore un week-end pendant lequel il va falloir travailler, semble-t-il.

Gurney me gratifie de l'un de ses petits sourires.

— Il semble bien, monsieur Plender.

Knott

Je regarde ma montre.

— Vous avez vu l'heure ? Il est huit heures moins vingt.

Eileen liquide le fond de son quatrième gin-tonic.

— On ne voit pas le temps passer quand on est en bonne compagnie, dit-elle, me lançant le regard entendu auquel j'ai eu droit une bonne cinquantaine de fois depuis une heure. Et puis, rien ne presse. Nous avons toute la nuit devant nous.

— Malgré tout, il vaudrait mieux y aller. Il va bien nous falloir une heure ou deux pour faire toute la série.

Je me lève, je tends la main à Eileen, et elle se lève de son siège.

— J'espère que je vais tenir sur mes jambes, commente-t-elle. Je m'en voudrais de vous faire rater vos photos.

Plender

Je déteste le bar de Peggy. L'endroit me révolse. Tous ces parfums, ces cris, ces déhanchements... Mais je me suis dit que je ferais mieux de surveiller Camille, de m'assurer de sa présence. Cela ne m'étonnerait pas de sa part qu'il pose un lapin à son client ; sur ce plan-là aussi, il se comporte comme une femme.

J'entre dans le bar. Dieu merci, l'établissement est presque désert. C'est la pluie qui a dû empêcher la plupart des habitués de sortir de chez eux.

Je m'installe sur un tabouret, au comptoir.

— Hé, *bonsoir*, monsieur Plender, dit Peggy. Qu'est-ce qui nous vaut ce plaisir rare ?

Peggy est l'exception à la règle. Peggy, je le supporte. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est le seul homosexuel qui ne me soulève pas le cœur. Sans doute parce qu'il n'est plus tout jeune, et qu'il juge sa clientèle avec un certain cynisme.

Je lui réponds :

— C'est la soif qui m'amène.

Peggy sourit.

— C'est bien ce que je craignais. (Il me sert une vodka avec de la glace et un zeste de citron.) Vous êtes mon invité.

— Merci. (Je bois une gorgée.) Les affaires vont bien ?

— Vous plaisantez ? C'est lamentable.

— À ce point-là ?

— Voyez vous-même. C'est comme ça depuis mercredi. Une catastrophe.

— Je pensais que c'était ce soir, seulement. À cause du temps, peut-être.

— J'aimerais bien. J'aimerais bien. (Peggy me regarde.) Simple curiosité de ma part, mais qu'est-ce qui vous amène ici par une soirée pareille ? Les affaires, sûrement, sinon vous ne mettriez jamais les pieds chez moi, pour commencer.

— Eh bien, en un sens, oui.

— En un sens, répète Peggy. De toute façon, je ne veux pas savoir de quoi il s'agit. Gardez ça pour vous. Moins Tata Peggy est au courant de ce que vous manigancez, et mieux ça vaut pour Tata Peggy.

— Ne vous inquiétez pas, Peggy. Jamais je ne viendrais faire du scandale dans votre bar.

— Je le sais bien, dit Peggy. Sinon, je ne vous laisserais pas franchir la porte.

Je souris.

— Servez-moi un autre verre. Et prenez-en un vous-même.

— Merci. Je vais boire un gin-tonic, si vous voulez bien.

Peggy prépare les consommations et je les paye.

— Et si vous voulez bien, dis-je à mon tour, je vais m'installer dans un de vos charmants petits boxes.

— Pour mieux surveiller la salle, hein ?

Je souris et ne réponds rien.

— Parfois, monsieur Plender, ajoute Peggy, vous me faites vraiment froid dans le dos.

Je souris de nouveau, lui tourne le dos, et m'éloigne du bar. Peggy sait bien que je me sers de son bar de temps en temps pour piéger des clients, mais cela ne le dérange pas tant que je ne m'attaque pas à ses habitués, et tant qu'aucune de mes victimes ne ramène les flics chez lui. Enfin, de ce côté-là, il n'y a rien à craindre. Pas avec le genre de personnages pour lesquels j'organise des rendez-vous chez Peggy.

Je m'assois dans un des box et je jette un regard circulaire sur la salle. Dans le meilleur des cas, le cadre est déjà déprimant, avec ses panneaux de velours élimé et ses boiseries peintes en vert citron, mais c'est encore pire quand le bar est désert, parce qu'on ne manque rien du décor ni de ses couleurs agressives, malgré l'éclairage indigent.

Il n'y a que quatre autres clients dans la salle. Un pilier de bar en avance sur les autres, au costume d'un gris ecclésiastique ; l'angle selon lequel son feutre chamois est incliné sur sa tête indique clairement qu'on est samedi soir. Un marin grec au visage inexpressif qui de toute évidence débarque dans cette ville pour la première fois de sa vie. Et dans le box en face du mien, un homme mûr et une gamine qui s'imbibent consciencieusement pour aller au lit plus vite. Ce n'est pas un spectacle inhabituel, chez Peggy. Non. Certains types pensent que ça excite une fille de venir ici et de se frotter aux tantes. Ils ont peut-être raison. Derrière leurs gloussements et leurs regards insistants, les filles se rendent sans doute compte que leur type

pourrait bien ne pas être si hétéro que ça pour les amener chez Peggy ; leurs raisons sont sans doute plus profondes. Et il y a probablement dans le lot quelques garces aux goûts spéciaux qui apprécient l'ambiance. Ce qui n'aurait rien d'étonnant.

Je regarde le couple pendant un moment. La fille est très jeune, et elle est déjà bien partie. Pas au point de vaciller ni d'avoir le regard vitreux ou quoi que ce soit, mais elle glousse sans arrêt parce qu'elle sait qu'elle est fin prête pour la suite des événements de la soirée. Bien que le type me tourne le dos, il me paraît tellement évident qu'il est en train de lui faire le grand numéro de la sincérité que c'en est pénible. Il se donne du mal pour rien. L'affaire est entendue depuis longtemps. La seule réflexion qui me vient, malgré tout, c'est qu'il doit avoir vraiment très envie de tirer un coup. Bon sang, cette gosse ne doit pas avoir plus de seize ou dix-sept ans. Quel intérêt ? Il aurait mieux fait de rester au lit et de se taper une branlette. Parce que cette gamine ne vaut sûrement pas plus. Et d'après ce que je vois de lui, il a un physique plutôt avantageux. Le costume et la coupe de cheveux sont à la hauteur. Il se débrouillerait très bien s'il visait un peu plus haut. Il penche peut-être vers la pédophilie. Mais il n'a pas l'air suffisamment âgé lui-même pour aimer la chair fraîche. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'il est prêt à partir au quart de tour. Il a déjà vidé son verre, et il a des fourmis dans les jambes depuis que je suis là. Il n'en peut plus d'attendre de passer aux actes. La fille, par contre, fait durer le plaisir. Elle joue au chat et à la souris, elle flirte avec raffinement, du moins c'est ce qu'elle croit. Elle a décidé qu'il y aurait droit, mais elle veut le faire languir. C'est pitoyable, vraiment. Je reporte mon attention sur mon verre de vodka avant que cela me donne envie de vomir.

Je fais un signe à Peggy. Il m'apporte un autre verre bien tassé et je prends mon temps pour déguster la première gorgée. Je la fais durer assez longtemps pour que les larmes me montent aux yeux et que la poitrine me brûle. Je ne suis pas un gros buveur, mais je bois de façon régulière. Je veille donc à ne prendre que des alcools non frelatés et relativement inoffensifs. C'est pourquoi je m'en tiens à la vodka : pas de gueule de bois qui m'ôte l'envie de me lever le matin et de faire ma séance quotidienne d'exercices physiques. Et c'est quelque chose que je ne manque jamais. Bon sang, au lycée, le seul effort dont j'étais capable, c'était celui qui me permettait d'avoir toujours un mètre d'avance sur le prof de gym. À l'époque, je croyais qu'entretenir sa forme physique, c'était bon pour les crétins épais. Mais c'est comme toutes ces attitudes qu'on adopte quand on est encore à l'école : il suffit d'en sortir pour changer d'avis du tout au tout. Celle-ci est un bon exemple. J'ai commencé à prendre des leçons de judo à l'âge de dix-sept ans. Et, détail amusant, les cours avaient lieu dans le gymnase

de mon ancien lycée, l'endroit précis où j'avais esquivé tout ce qu'on m'avait imposé pendant les cinq années précédentes. Et aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de judo, mais aussi de combat rapproché, grâce à la police palestinienne. Sans oublier les séances d'entraînement, deux fois par jour, matin et soir. Ce qui change tout, c'est qu'aujourd'hui j'ai une bonne raison de faire tout ça. Un but. Et ce but m'est apparu le jour où j'ai découvert que je pouvais remonter dans ma propre estime, où j'ai compris *l'importance* du respect de soi, le pouvoir qu'il procure par le biais de la discipline qu'on impose à son propre corps. Après cette découverte, je suis devenu un autre homme. Des pieds à la tête. Chez qui *tout* marche bien, et pas seulement quelques parties de moi-même. Et c'est parce que je suis efficace que je réussis sans peine, de même que mon corps fonctionne sans effort. Je ne peux pas échouer parce que mon corps et mon esprit sont au diapason du succès. C'est simple. Littéralement, un esprit sain dans un corps sain. Un esprit discipliné dans un corps discipliné. Cela me fait sourire. Si mon prof de gym me voyait aujourd'hui...

De l'autre côté du bar, un mouvement attire mon regard. C'est le couple qui s'apprête à partir. L'homme se lève pour laisser la fille sortir du box. Je scrute son visage, et je me rends compte aussitôt que je le connais. Mais je ne me rappelle pas son nom. En fait, son visage m'est si familier que cela m'a fait un choc de le reconnaître. C'est comme lorsqu'on voit dans la rue une vedette de la télévision : le choc initial vient du fait qu'on est surpris de se rappeler quelqu'un qu'on ne connaît pas réellement ; et quand on comprend à qui on a affaire, cela explique tout mais on se sent gêné, bêtement. Mais dans ce cas précis, je viens de reconnaître un type sans avoir la moindre idée de son identité.

La fille se dirige vers la sortie. L'homme va au comptoir pour acheter des cigarettes. La fille l'attend devant la porte pendant qu'il ouvre son paquet, sort une cigarette et l'allume. Puis il jette l'allumette dans un cendrier du comptoir et rejoint la fille. Il avance en souplesse, la tête en avant, les épaules arrondies. Cette démarche... Elle est encore plus reconnaissable que les traits de son visage. La dernière fois que j'ai vu ce type marcher de cette façon, c'était il y a dix-sept ans. Il sortait de la salle de réunion du lycée, après la prière du matin, le dernier jour de l'année ; il se trouvait trois rangs devant moi, avec ses copains habituels. Ses beaux cheveux flottant autour de son visage intelligent et plein d'assurance. Avancant d'un pas ample vers l'avenir que ses parents allaient lui payer. Je me demande ce qu'il en a fait, de cet avenir.

Peter Knott.

Je ne l'ai pas revu depuis.

Je me demande ce qu'il a fait de sa vie.

Est-ce qu'il a réussi aussi bien que moi ? Probablement. Il avait pris un bon départ.

Je regarde ma montre. J'ai le temps.

Je finis mon verre et me lève pour partir.

Knott

Les essuie-glaces ronronnent et je me demande pour la centième fois ce que je fais là, à quoi ça rime d'emmener cette gourde dans mon studio pour la prendre dans ma toile d'araignée. Pourtant, je me pose la même question à chaque fois, et l'introspection ne mène jamais nulle part. Comme la masturbation. Dès qu'on a joui, on se dit que c'est fini, que c'était la dernière fois, que ce n'est jamais aussi bien que ce qu'on espérait ; alors, à quoi bon ? Mais à la première érection, on retourne aux toilettes pour se soulager en vitesse de quelques coups de poignet. Parfois, c'est simplement pour ne pas céder à la déprime ; et l'ironie de la chose, c'est qu'on en ressort encore plus déprimé qu'avant. C'est la même chose avec des filles comme Eileen – des machines à masturber femelles que l'on trouve dépassées et mortellement ennuyeuses dès l'instant où l'on a joui. Et comme pour la masturbation, plus vous abusez des Eileens, moins elles vous satisfont. Au départ, l'excitation est toujours la même, toujours aussi bonne. Les fantasmes, la titillation mentale... Mais quand arrive le moment, trop réel, de vérité, quand les ébats sont terminés, alors vient la chute, la désillusion, puis le désespoir et la peur ineffable. Incontrôlée.

Alors, je dois concevoir des artifices, les introduire dans mes séductions afin de sublimer l'excitation et me protéger des réalités déprimantes de la chair nue. Il faut que les fantasmes, sous forme de voiles, de tulles, d'écharpes de brume, s'interposent entre mon regard et mon esprit pour que la jouissance soit au rendez-vous. L'acte sexuel en lui-même est la conclusion nécessaire d'un éventail sans cesse plus large d'artifices, tous également excitants et qui, comme la masturbation, portent en eux leur propre échec, et ne mènent à rien de précis sinon peut-être à une sorte de folie.

Je suis une sorte d'intoxiqué. Pour moi, les filles sont une drogue dont je n'arrive pas à me passer. C'est comme s'il y avait un espace vide en moi qui aurait besoin d'être comblé par une expérience sexuelle. Non pas que je sois privé d'amour. Ma femme et moi ne nous entendons pas, mais c'est ma faute, pas la sienne ; elle m'aime encore, quel que soit le sentiment que j'éprouve pour elle, quels que soient mes écarts de conduite. Et même si elle cessait de m'aimer, mon expérience me dit que je n'aurais pas trop de mal à trouver quelqu'un

qui prendrait sa suite. J'ai toujours su obtenir ce que je voulais des autres, hommes ou femmes, bien que ce fait ne me procure plus aucun plaisir. À présent, ce n'est plus qu'une simple constatation. Elle a cessé de signifier quelque chose pour moi depuis que j'en ai pris conscience et que j'ai accepté le fait. J'ai toujours voulu qu'on m'apprécie, et j'ai intrigué et comploté de la façon la plus subtile pour atteindre à la popularité, mais je ne m'en suis rendu compte que récemment, et mon cœur se soulève quand j'y pense.

Ce n'est pas que je fasse un complexe parce que je serais frustré sexuellement. Sur ce plan-là aussi, ma femme est remarquable. En fait, le meilleur coup que je connaisse, c'est elle. Et elle joue le jeu de mes petites mises en scène et de mes fioritures, pas seulement pour me faire plaisir, mais aussi parce qu'elle y prend goût – du moins, depuis que je l'ai persuadée que ce que nous faisons n'est pas dégradant, ni purement charnel, ni l'expression de certains sentiments que je pourrais éprouver, ou ne pas éprouver, pour elle personnellement. Et, ma femme mise à part, il y a une multitude d'Eileens, un genre de femmes qu'en temps normal je déteste franchement : superficielles, coquettes avec affectation, faussement naïves, délibérément irascibles. Pur produit des banlieues modernes, elles sont entrées dans la puberté sur un fond de musique de variété, elles ont grandi dans un environnement où les personnages mythiques de Batman et Robin envahissaient la conscience collective et la guidaient vers le droit chemin du Bien et de la Justice. Mais c'est justement parce qu'elles viennent d'un milieu détestable que je suis attiré par des filles comme Eileen. Elles donnent à mes liaisons une dimension supplémentaire : l'idée que je déränge le subconscient insipide du vaste marché de la vente par correspondance, du public que je touche grâce à l'aspect flatteur de mes propres photographies.

Mais, comme toujours, mes interrogations restent sans réponse. Je me demande si une explication pourrait résoudre le problème, me libérer de ma dépendance. Je connais beaucoup de gens aux appétits sexuels énormes qui se considèrent comme parfaitement sains ; pourquoi le mien me paraît-il douteux ? Est-ce le raffinement de mes exigences qui provoque mes soupçons ?

Je fais entrer la voiture dans le parking du Lion Blanc. Il est encore tôt et je peux choisir ma place. Non qu'il y ait jamais beaucoup d'allées et venues de véhicules au Lion Blanc. Les pêcheurs en haute mer – les clients qui dépensent le plus – se rendent d'un bar à l'autre en taxi, afin de pouvoir prendre une bonne cuite sans risquer un accident mortel.

Je serre le frein à main et Eileen me demande :

— On va prendre un autre verre ?

— Non. Du moins, pas ici. On pourra en boire un au studio. C'est ici que je gare ma voiture. J'ai un arrangement avec le bar.

Sortant de la Mercedes, nous traversons le parking, pataugeant dans les flaques où se reflètent les néons du Lion Blanc. Dès que nous contournons l'angle du bâtiment, une pluie cinglante nous fouette le visage. En face du pub s'étire une rangée de vieux entrepôts aux fenêtres aveugles. De larges rideaux de pluie obliques balayent leurs façades. Au-delà des entrepôts, au bout de la rue, sur notre droite, il y a un passage à niveau. Les barrières sont fermées, et un train de marchandises poussif, noir de pluie, traverse péniblement la rue pavée. Eileen frissonne ; je lui prends le bras, et je lui fais traverser la chaussée, la conduisant vers les entrepôts. Je m'arrête devant l'une des portes coulissantes, et j'ouvre le cadenas d'une porte plus petite percée dans le panneau de bois. Près du cadenas, sur le mur de brique, une plaque annonce : PETER KNOTT, PHOTOGRAPHIE INDUSTRIELLE.

Je pousse la porte qui s'ouvre vers l'intérieur, me penche dans l'embrasure, et je trouve l'interrupteur. Dans l'entrepôt, le quai de chargement et les régimes de bananes sont inondés par les néons. Je recule d'un pas.

— Après vous, dis-je à Eileen.

Eileen affiche un sourire d'une nervosité de commande.

— C'est un peu sinistre, non ? dit-elle, soulevant timidement un genou gainé de nylon pour pénétrer dans la lumière blafarde.

— Il n'y a rien de sinistre ici, je lui réponds. À part les araignées.

Elle retire sa jambe si vivement que son manteau s'ouvre et sa jupe remonte, révélant encore plus sa cuisse qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent.

Je sens ma gorge se dessécher tout à coup, tandis qu'Eileen commente :

— Bon sang, je déteste les araignées. Vraiment. Je ne les supporte pas. Elles me donnent la chair de poule.

Je propose :

— Voulez-vous que je passe en premier ? Comme cela, je pourrai écraser toutes les araignées qui oseraient croiser notre chemin.

— Beurk ! fait Eileen.

Je pénètre dans l'ouverture. Aussitôt, je suis assailli par une odeur de pourriture végétale gorgée d'humidité, et j'ai l'impression que le froid qui sort du pavé glacé de l'entrepôt pénètre mes pieds et mes

chevilles.

Me retournant, je tends la main à Eileen pour l'aider à entrer.

— Mon Dieu, dit-elle en frissonnant, ce qu'il fait *froid* !

Je m'aperçois qu'elle commence à avoir des doutes. Je souris intérieurement. La surprise qu'elle éprouvera en découvrant le studio la déstabilisera d'autant plus.

— C'est là-haut, je lui explique en montrant l'escalier interminable.

Les marches elles-mêmes sont des planches brutes, assemblées à claire-voie, qui mènent de façon peu engageante aux ténèbres absolues des niveaux supérieurs de l'entrepôt.

Eileen regarde l'escalier.

— Comme vous l'avez probablement deviné, j'ajoute, ça se trouve au dernier étage.

Plender

Il n'y a pas de glace au Lion Blanc. Ils parviennent quand même à me trouver un morceau de citron qui n'a plus que la peau. C'est déjà quelque chose, je suppose. Je bois une gorgée. Sur la partie sèche de mon verre, je remarque des bribes de peluche laissées par le torchon qui a servi à l'essuyer. Je demande au serveur :

— Vous avez un téléphone à pièces ?

— Oui, monsieur. Entre les deux bars. Près du petit salon.

Je franchis une porte dont les vitres opaques portent le nom de l'établissement agrémenté de motifs floraux. La chance est avec moi : il reste des pages à l'annuaire téléphonique. Je trouve les K, puis les Knott. Il y en a une vingtaine. Mais un seul P.A. Knott. Un seul Peter Arthur.

Je regarde l'adresse : Le Cottage, à Corella. Corella est un petit village au bord du fleuve, abrité par les collines, à une vingtaine de kilomètres en amont. Un refuge pour l'homme d'affaires aisé qui considère la banlieue chic de la ville comme un peu trop galvaudée. Un endroit vraiment charmant, pour qui a les moyens. Les rares autochtones qui habitent encore sur place sont ceux qui ont dû se montrer les plus gourmands, car les prix de l'immobilier y atteignent des sommets pharamineux, en comparaison avec les villages voisins. Je le sais de source sûre, car je connais quelqu'un qui a acheté une maison là-bas, et je sais combien elle lui a coûté.

Il y a près de deux ans, maintenant, que Froy habite à Corella. Refermant l'annuaire, je retourne au bar, finis mon verre et en commande un autre. Pendant qu'on me sert, je regarde ma montre. Il est bientôt neuf heures. La rencontre chez Peggy doit avoir lieu en ce moment même, mais je n'ai pas l'impression que je vais retourner là-bas pour voir comment cela se passe. Pas maintenant. Pas au moment de renouer connaissance avec mon copain d'enfance, Peter Arthur Knott, perdu de vue depuis si longtemps.

C'est drôle, mais je me rappelle, avec précision, le temps qu'il faisait le jour de notre première rencontre. Du soleil. Un beau soleil doré du mois d'août. Pas un nuage dans le ciel. Les rues de la petite ville rurale sont pleines d'une poussière chaude, statique, en ce matin d'été où tout somnole. Je me rappelle l'odeur du moteur de la grande

camionnette verte garée devant le numéro 40, les chemises trempées de sueur des déménageurs, la nouveauté du mobilier. Et la voiture. La voiture marron et bien lustrée. Une Austin, avec une calandre chromée étincelante. La première voiture de la rue, si j'en crois ma mémoire qui ne pouvait remonter très loin à l'époque. Il y avait beaucoup de gens à qui cela n'avait pas plu, je m'en souviens. En particulier, notre voisine M^{me} Parker, l'amie de ma mère.

« Oh, oui », dit M^{me} Parker, les bras croisés. « Ça se voit bien, allez. Ils se croient supérieurs à nous. »

Ma mère remplit la bouilloire de nouveau et allume le gaz. Je me demande comment M^{me} Parker peut savoir une chose pareille, à quoi elle le voit. Mais ma mère est toujours d'accord avec M^{me} Parker. Ça veut dire que M^{me} Parker a toujours raison.

Je m'approche de la fenêtre latérale. Par-dessus la cabane de jardin verte en tôle ondulée, je regarde la rue d'où monte une brume de chaleur. Dans le salon, la radio débite les aventures de Dick Barton, mais ce matin je suis trop captivé par ce qui se passe dans la rue.

Il y a une ou deux minutes, un garçon de mon âge est sorti du numéro 40, une batte et une balle dans les mains, et il a commencé à jouer dans l'allée qui longe le flanc de la maison, faisant rebondir la balle contre le mur avec sa batte. Depuis le début, il frappe et renvoie la balle sans la manquer, sans même modifier sa trajectoire. Le choc régulier produit un son creux dans l'air chaud et calme de midi.

Puis un autre mouvement m'attire l'œil de mon côté de la rue. Robert Rankin sort dans son jardin. Il fait rebondir une balle de tennis sur le sol dur comme du béton, affectant de ne pas remarquer ce qui se passe en face de chez lui. Dans ma bande, Robert Rankin est le chef en second. Il se bagarre plutôt bien, c'est mon meilleur combattant, et c'est lui aussi qui nous a trouvé notre cachette au fond du pré, derrière l'impasse. Apparemment, il est sorti pour attirer l'attention du nouveau, découvrir de quel genre de gars il s'agit, et venir me raconter tout ce qu'on doit savoir à son sujet. Après quoi je pourrai décider s'il mérite de faire partie de notre bande, s'il va devenir un ami ou un ennemi, et, dans le premier cas, quel rôle il jouera dans la hiérarchie du groupe. J'espère qu'il se bat bien ; on a besoin de bons guerriers. Il y a quelques jours, la bande de la route de Butts a fait une descente dans notre cachette, et on est obligés de riposter. On pourra utiliser le nouveau s'il est valable. Sinon, on pourra s'amuser un peu avec lui. On trouve toujours des nouvelles idées de jeux pour rigoler avec les poules mouillées.

Alors, je reste à mon poste d'observation pour voir ce qui va se passer. Les échos différents des deux rebonds créent un rythme lancinant dans mes oreilles. Le nouveau n'essaie même pas de parler à Robert. Il l'a vu,

pourtant : après un faux rebond, sa balle lui échappe, et pour la récupérer il doit se diriger tout droit vers Robert. Mais il fait comme si Robert n'était pas là. Il retourne lancer sa balle contre le mur. Si bien que, finalement, Robert sort de son jardin. Il va dans la rue, et donne des coups de pied dans sa balle pour la faire rebondir contre la bordure du trottoir, si bien qu'à chaque fois il doit courir après pour la rattraper.

Le nouveau cesse de jouer, s'approche de la barrière, et regarde Robert un moment. Maintenant, c'est Robert qui continue de jouer sans faire attention à lui. Au bout d'un moment, le nouveau lui demande :

— Vous êtes tous cinglés, dans le quartier ?

Le son de sa voix résonne dans l'impasse déserte. Il n'a pas le même accent que nous. Robert attrape sa balle et regarde le nouveau.

— Tu disais ? fait Robert.

— Je demandais si vous étiez tous cinglés, dans le quartier.

— Non, répond Robert. Pourquoi ?

— Vous ne savez pas que c'est la saison de cricket, en ce moment ? dit le nouveau. On ne peut pas jouer au foot à cette époque-ci de l'année.

Il y a un silence pendant lequel ils s'observent mutuellement.

Je pense aussitôt : Vas-y, Robert, demande-lui s'il sait se battre. Pose-lui la question.

Le nouveau demande :

— Tu aimes les petites voitures ?

Robert le regarde avec des yeux ronds.

— Tu les aimes bien ? insiste le nouveau.

— Certaines, pas toutes, dit Robert.

— Tu veux voir les miennes ? propose le nouveau. J'en ai des milliers.

— Elles sont où ? demande Robert.

— Dans la maison.

Je me dis : Espèce de menteur ! Tu prétends qu'elles sont dans la maison, comme ça tu ne peux pas le prouver : dans le quartier, les mômes n'entrent pas souvent chez les voisins. Ça ne se fait pas. Les parents n'aiment pas ça.

— Je parie que t'en as pas des milliers, dit Robert.

— Je te parie que si, soutient le nouveau.

Il s'éloigne de la barrière pour rentrer chez lui.

Arrivé sur le seuil, il se retourne vers Robert. Il lui demande :

— *Alors, tu viens ?*

Je vide mon second verre. Je souris tout seul en me remémorant avec précision le signe de tête de Peter Knott invitant Robert à entrer au numéro 40. Cela a été le début de tout, cette légère inclination. Le commencement de sa prise de pouvoir. Dès la fin de l'été, la bande qui avait été la mienne lui appartenait complètement. Alors, je n'avais pas eu d'autre choix que de devenir son meilleur ami, mais ce n'est qu'en entrant au lycée que j'ai vraiment commencé à le détester.

Knott

Clic.

— Bien. Si vous pouviez baisser votre bras, oui, juste un peu, c'est ça, plus vers la gauche. *Parfait...*

Clic.

Elle adore ça. C'est visible. Ses joues s'empourprent. Elle est devenue quelqu'un. Ce qui lui arrive est un véritable événement.

Clic.

— Maintenant, vous vous penchez un peu en avant, vous relevez votre bras comme si vous cherchiez quelqu'un, loin devant vous, c'est ça...

Clic.

Elle doit se demander, je suppose, à quel moment je vais passer à l'attaque. Elle s'y attend d'une minute à l'autre, je crois bien. La prochaine fois que je me rapproche d'elle. Je la vois trembler un peu quand elle s'imaginer que je vais tenter quelque chose.

Mais elle se trompe.

— Très bien, dis-je en reposant le Yashica. Bon. On va faire une pause. Je veux préparer le Rollei et changer le décor.

Eileen se détend et s'appuie contre le cadran solaire en plâtre pendant que je fais disparaître la photo murale représentant une chaumière pour la remplacer par l'intérieur d'une cuisine. En m'époussetant les mains, je lui propose :

— On reprend quelque chose ?

— Ma foi... répond Eileen.

— On reprend quelque chose.

En remplissant nos verres, j'observe Eileen. Elle n'a pas fini d'explorer le studio, son regard sautant d'un objet à l'autre. Sa première impression ne l'a pas encore quittée. Elle n'a pas eu le temps de se remettre du choc qu'elle a reçu en découvrant un décor comme celui-ci au dernier étage d'un vieil entrepôt malodorant.

— Il y a... Il y a longtemps que vous avez ce studio ? me demande-t-elle quand je lui tends son verre.

Au ton de sa voix, on pourrait croire qu'elle fréquente ce genre d'endroit trois fois par semaine. Je lui réponds :

— Non, pas longtemps. Environ un an.

Depuis que Kate et moi sommes revenus nous installer dans le Nord. Depuis que le père de Kate m'a accordé le contrat pour réaliser son catalogue. Depuis que j'ai compris ce que cela signifie vraiment de vivre dans l'opulence. Et je prends toujours un plaisir pervers à faire admirer le studio ; cela me donne un sentiment de culpabilité d'autant plus fort quand je vois à quel point il impressionne les filles que j'amène ici. Cela me rappelle que je suis infidèle, précisément, à la femme qui a rendu cette ascension possible. Dieu sait que je n'aurais jamais pu m'offrir ce que je possède s'il n'y avait pas eu Kate. Ou plutôt, s'il n'y avait pas eu son père. Mais comme le dit ma mère, je n'aurais pas pu rêver beau-père plus gentil. Selon elle, le père de Kate représente l'archétype du chef de famille. Malgré tout, grâce à lui, ma mère peut considérer que j'ai réussi, ainsi qu'elle l'avait toujours prédit. Ce qui me convient parfaitement, parce que ma carrière semble être une réussite sans que j'aie eu vraiment à faire le moindre effort pour cela. Et en même temps, je peux entretenir mon sentiment de culpabilité grâce aux divers aspects de la situation : je n'ai pas concrétisé les possibilités que ma mère m'encourageait – comme elle encourageait tout le monde – à voir en moi, je me suis marié pour des raisons de classe sociale et d'argent parce que c'était un tremplin pour ma réussite, et je trahis ceux qui ont rendu possible ma fausse réussite. Mais aux yeux de ma mère, peu importe que les apparences soient trompeuses, tant qu'elles sont sauvegardées. D'ailleurs, il en a toujours été ainsi. Comme cette fois, lorsque j'avais huit ou neuf ans.

Un début de soirée, après le thé. Le ciel haut et bleu est calme et immobile. Le seul bruit que l'on entend, c'est M. Morris qui range sa moto et son sidecar dans son appentis au toit goudronné, raclant ses bottes cloutées sur le sol en ciment. Je suis dans le jardin de devant, et je regarde l'endroit d'où vient le bruit, de l'autre côté de la rue. Par-dessus la haie, j'aperçois la silhouette massive de M. Morris, vêtu de son manteau noir, qui franchit d'un pas pesant le seuil de son garage. J'attends qu'il ait refermé la porte derrière lui. Puis j'ouvre le portail, en essayant de ne pas faire cliqueter le loquet pour éviter que ma mère sorte et me demande où je vais. Sinon, je serai obligé de mentir, de dire que je vais chez Brian, chez Robert ou chez Stewart. Et si je dis ça, il faudra que je le fasse, parce qu'elle restera sur le pas de la porte pour vérifier que je ne vais pas ailleurs. Quand je mens, elle s'en rend toujours compte. Et si je vais jusqu'au bout de mon mensonge, alors je ne pourrai pas retrouver Linda. Et comme elle m'attend déjà à l'endroit prévu, il est impensable que je n'y aille pas. Je

sais qu'elle ne voudra jamais plus qu'on se retrouve quelque part si je lui fais faux bond. Elle est comme ça. Elle fait comme bon lui semble et se moque bien des autres.

Il y a cinq minutes, je l'ai vue passer à vélo devant la maison, lentement, d'un air nonchalant, debout sur les pédales. Ça aussi, ça fait partie de notre arrangement. Je devais regarder par la fenêtre de ma chambre à six heures, et si elle passait sur son vélo, il était prévu que je la rejoigne à pied au bas du pré de Johnson.

Je suis allé dans ma chambre à l'heure dite, rempli d'appréhension, parce que monter au premier avant qu'il soit l'heure d'aller au lit est en soi-même propre à éveiller les soupçons. J'avais encore plus peur que Linda regarde en direction de la maison et que mes parents devinent à son expression ce que nous avons manigancé. Mais elle est passée sans même un battement de cil. Je suis redescendu et je suis sorti par la porte de devant, ce qui est risqué, aussi, parce que sortir par-devant nécessite de la discrétion.

Une fois dans la rue, tout en suivant le trottoir brûlant et couvert de poussière, je sens ma peur empirer. Il faut que je me force à avancer, parce que je suis sûr, absolument sûr, que si je vais retrouver Linda ma mère finira par l'apprendre. C'est une certitude terrifiante, mais je suis comme dans un rêve : je ne peux pas faire demi-tour.

Tournant l'angle de l'impasse, je m'enfonce dans l'allée bordée par les palissades qui ferment les jardins, derrière chez moi. Le pré de Johnson est de l'autre côté de l'allée.

Je plonge dans un trou de la haie, et je coupe en diagonale à travers pré jusqu'à la haie adjacente, à l'endroit où s'élèvent les trois grands chênes. C'est là, aussi, que la haie est la plus dense, et qu'on peut transformer une trouée en cachette. C'est dans l'une de ces cachettes que Linda m'attend.

Me frayant un chemin entre les branches touffues qui protestent, je pénètre dans la fraîcheur et le silence de notre tanière, et je me retrouve soudain nez à nez avec Linda.

Linda a deux ans de plus que moi. C'est la seule fille de la bande. Elle se bat aussi bien que n'importe quel garçon, mais dans les jeux auxquels nous jouons, elle doit se contenter, d'habitude, de faire semblant de soigner les blessés, qu'elle soit la femme d'un cowboy ou l'épouse d'un chevalier. Et comme je suis amoureux d'elle, je m'arrange toujours pour être blessé très vite. Ainsi, j'ai le droit de m'étendre, la tête sur ses cuisses, car elle tient à respecter les formes et à faire comme dans les films qu'on voit le samedi.

Bien sûr, en tant que chef de bande, je n'ai pas le droit de laisser parler mes sentiments. Alors, quand un jour, après l'école, elle est venue sur son vélo rouler le long du trottoir près de moi, pour me proposer un rendez-

vous, j'ai été envahi par un mélange de crainte et de bonheur. Linda est amoureuse de moi, c'est évident, sinon elle n'aurait pas envie de se retrouver seule avec moi. On allait pouvoir jouer ensemble au héros et à l'héroïne, loin des regards ; je pourrais enfin lui déclarer mon amour sans que personne ne se moque de nous.

Mais à l'instant même où j'entre dans la cachette, je sens la peur me titiller l'estomac. L'expression de son visage explique la véritable raison de notre rendez-vous.

— Bonjour, chéri, dit-elle.

Chéri. Elle prononce ce mot avec suffisance, délibérément, l'air triomphant. Le simple fait de l'entendre me donne la nausée. C'est un mot répugnant, qui suscite les rires et la dérision chaque fois qu'il est prononcé à l'écran pendant le film du samedi matin. Un mot qu'on ne devrait pas dire à un garçon. Mes parents ne l'utilisent jamais. La façon dont ils se comportent l'un envers l'autre, ou avec moi, n'évoque jamais le sentiment que ce mot suggère. C'est un mot pour les chochottes. Je vois mes parents échanger des sourires méprisants et satisfaits chaque fois qu'on l'entend à la radio. Leurs regards m'apprennent qu'il s'agit d'un gros mot, presque d'un juron.

Je ne réponds pas à Linda.

— D'abord, dit-elle, il faut qu'on s'embrasse.

Elle tend les bras vers moi, m'attire à elle, et on s'embrasse, maladroitement, nos bouches plaquées l'une contre l'autre. La chaleur de son visage me fait frissonner. Linda s'écarte.

— Voilà, déclare-t-elle. C'est comme si on était mariés.

Je retrouve ma voix.

— Bon, alors, je fais comme si j'étais Tarzan et tu pourras être ma femme et me préparer à manger pendant que je...

Ça ne sert à rien.

— Oh, non, fait Linda. Ça, c'est juste un jeu. On peut y jouer n'importe quand.

Très vite, elle fait passer sa robe par-dessus sa tête. Je fixe la blancheur uniforme de sa culotte et de son tricot de peau.

Elle pose sa robe à cheval sur une branche basse et fine, puis elle ôte ses sous-vêtements.

— Regarde, dit-elle.

Je regarde, stupéfait qu'il n'y ait, en réalité, rien à voir. C'est donc ça. Ce que les garçons et les filles ne sont pas censés faire ensemble. Ça semble tellement stupide. Maintenant que j'ai vu comment Linda est faite, tout le

mystère dont on entoure la chose me semble sans importance. La peur que j'éprouvais a disparu. Mais elle revient aussitôt, car Linda propose :

— Tu peux me toucher, si tu veux.

Je la regarde, horrifié. Comment est-ce que je pourrais la toucher ? Impossible. Pas à cet endroit. Et puis, comment m'y prendre ? Qu'est-ce que je devrais faire ?

— Allez, dit-elle. Regarde. Comme ça.

Je détourne les yeux, mais en même temps je sens monter en moi le désir que ce soit elle qui me touche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Linda. T'as pas peur, quand même ?

Je secoue la tête.

— Alors, qu'est-ce que t'attends ?

Je lui propose :

— Et toi, t'as pas envie de voir comment je suis fait ?

— Pas maintenant, répond-elle. On s'occupera de toi demain.

Demain ? Comment peut-elle imaginer que j'oserai revenir demain ? J'insiste :

— Mais regarde, ça va prendre une minute, pas plus. Et après, je te touche.

Elle lève les yeux au ciel et fait claquer sa langue d'un air exaspéré.

— Bon, d'accord, dit-elle. Mais dépêche-toi.

En tremblant, je défais ma ceinture et baisse mon pantalon. Je passe les pouces dans l'élastique de mon slip... et soudain, j'entends la voix de ma mère qui me parvient de l'autre bout du pré.

— Peter ! Viens ici tout de suite. Tout de suite, tu m'entends ?

Je sens mon estomac se liquéfier. Elle m'a découvert. Elle sait tout ! C'est la fin du monde. Les larmes jaillissent de mes yeux. Linda saisit sa robe et se tortille, rageusement, pour l'enfiler.

— C'est ta faute ! m'accuse-t-elle en me foudroyant du regard. Tu lui as laissé comprendre où tu allais.

Elle finit de boutonner sa robe pendant que je boucle ma ceinture en tremblant comme une feuille.

— Peter ! Tu m'entends ? Viens ici tout de suite !

Une seconde voix s'élève :

— Peter, Peter, ta mère veut te voir. Vite !

Puis j'entends :

— Maintenant, rentre chez toi, Brian. Il doit bientôt être l'heure pour toi d'aller te coucher.

— Oh, non, dit Brian Plender. Je vous jure. J'ai encore tout mon temps, madame Knott.

— Eh bien, tu vas rentrer chez toi quand même.

Brian. C'est lui qui m'a dénoncé. C'est lui qui a dit à ma mère où je me trouvais.

— Alors, vas-y, dit Linda. Secoue-toi.

Je la fixe intensément.

— Tu crois quand même pas que je vais venir avec toi ? Je reste ici jusqu'à ce qu'elle soit partie.

Je supplie Linda :

— Mais il faut que tu viennes avec moi. Sinon, ma mère va se douter de ce qu'on faisait. Elle pensera que tu as peur, et que c'est pour ça que tu veux pas sortir.

Linda me regarde sans rien dire.

— Peter ! répète la voix de ma mère.

Je ne peux plus rester là plus longtemps. Sinon, c'est elle qui viendra me chercher, j'en suis sûr. Alors, je traverse la haie en trébuchant et me retrouve dans la lumière rasante du soir, et en haut du pré je vois à la barrière la silhouette de ma mère se découper, noire, à contre-jour devant le soleil couchant.

Sans me presser, je remonte la pente, fouettant la haie de temps à autre avec une branche que j'ai ramassée, l'air aussi détaché que possible afin que mon détachement persuade ma mère de mon innocence. Mais en m'approchant d'elle, je comprends que rien de ce que je pourrai dire ou faire ne servira à rien.

Avant que je la rejoigne, elle me tourne le dos et commence à s'éloigner, pour regagner la maison. C'est ce qui m'achève.

— M'man ! je crie, les larmes aux yeux, en courant derrière elle. M'man !

Elle ne se retourne pas, elle ne me répond pas. Nous tournons l'angle de l'impasse. Brian bat en retraite sur le trottoir opposé, les mains dans les poches, en sifflotant et en traînant les pieds.

Ma mère franchit notre portail et entre chez nous par la porte de devant. C'est pour éviter que mon père, qui dîne dans la cuisine, ne soit mêlé à cette histoire, ce qui serait gênant pour lui. Ma mère ouvre la porte du salon de devant et se recule pour me laisser passer. J'entre dans la pièce froide et bien rangée où l'on ne va presque jamais. La seule fois de l'année

où l'on fait du feu dans le salon, c'est le jour de Noël. Ce soir, malgré le soleil couchant qui entre à flots par les fenêtres, la pièce est glaciale, figée, déprimante.

Ma mère referme la porte derrière elle.

— Bon, dit-elle. Maintenant, je veux que tu me dises ce que tu fricotais là-bas.

— Rien.

— Tu étais avec cette Linda, n'est-ce pas ?

Je me contente de hocher la tête.

— Qu'est-ce que vous avez fait ensemble ?

— Rien. On jouait, c'est tout.

— Ne me raconte pas de mensonges. Vous avez fait quelque chose dont tu as honte, c'est ça ?

Je ne réponds pas.

— Peu importe que tu me le dises ou non, continue ma mère. Je finirai bien par le savoir, de toute façon.

Et c'est vrai. Elle apprend toujours tout. Alors, je passe aux aveux. Quand j'ai fini, ma mère s'agenouille près de moi, sèche mes larmes, me prend par les épaules et me regarde droit dans les yeux. Son visage s'adoucit un peu quand elle me dit :

— Écoute-moi, Peter, parce que c'est pour ton bien : il faut que tu restes à l'écart des filles dans le genre de cette Linda. Tu n'as rien de bon à en attendre. Elles ne t'apporteront que des ennuis. Et elles pourraient te faire beaucoup de mal. Reste plutôt avec tes copains Brian et Robert. Tu m'entends ?

Je hoche la tête, médusé. Sa véhémence me terrifie.

— Et laisse-moi te dire autre chose : les filles sont parfois pires que les garçons. Tu sais ce que je veux dire. Quand une fille a le diable au corps, c'est vraiment terrible, n'oublie jamais ça.

Le lendemain, quand je rencontre Brian, je lui demande pourquoi il a dit à ma mère que j'étais au fond du pré avec Linda.

— J'ai pas pu faire autrement, répond-il d'un air détaché, comme si ça n'avait aucune importance. Ta mère m'a vu jouer dehors, et elle m'a appelé depuis chez vous pour me demander où tu étais, alors je lui ai simplement dit que tu étais dans le pré. Après, elle a voulu savoir avec qui, alors je lui ai dit aussi. Tu sais, dans ces cas-là, on peut pas mentir, d'accord ?

— Moi, j'aurais menti. Pour toi.

Brian m'adresse un drôle de sourire et conclut :

— Ça m'étonne pas.

Je nous verse un autre verre.

— Merci, dit Eileen, en gloussant. Je ne devrais vraiment pas boire une goutte de plus.

— Pourquoi ?

Elle m'envoie un regard entendu en battant des cils.

— Ma foi, on ne sait jamais...

Je lui renvoie le sourire qu'elle attendait. Puis je laisse un nuage de contrariété assombrir mes traits.

— Que se passe-t-il ? demande-t-elle.

— Oh, rien. Simple souci professionnel.

Son regard change d'expression. Je la rassure :

— Oh, ne vous méprenez pas sur mes propos ! N'en prenez surtout pas ombrage. C'est seulement que ce problème que j'ai... enfin, il vient tout à coup de se rappeler à mon bon souvenir. Il m'est revenu brusquement à l'esprit, comprenez-vous.

Elle reprend son expression première, approche un peu plus son épaule de moi, presque à toucher ma chemise, dorlotant son verre entre ses seins.

— De quoi s'agit-il ? demande-t-elle. Vous avez des ennuis ?

— Eh bien, je suis un peu dans l'embarras.

— Une question d'argent ? Les affaires vont mal ?

Je ris.

— Non, les affaires marchent bien. Ce n'est rien de ce genre. En fait, si je suis dans le pétrin, c'est à cause de deux des modèles que j'emploie régulièrement.

— Je vois.

— Et ce n'est *encore* pas ce que vous imaginez non plus. Non, les filles qui font habituellement les prises de vue pour la lingerie, vous ne le croirez jamais, mais elles sont malades *toutes les deux* en même temps. Elles ont l'une et l'autre attrapé cette espèce de grippe qui traîne en ce moment. Alors, je suis coincé. Il faut que j'apporte les diapos au clichage mardi matin, mais je n'ai rien à photographier. Enfin, j'ai des choses à photographier, mais personne à mettre dedans, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous ne pouvez pas trouver quelqu'un d'autre ? Je veux dire, un

autre modèle ?

— J'ai essayé. Croyez-moi, j'ai essayé. Mais c'est bizarre. On arrive à convaincre n'importe quelle fille de poser pour une collection de bikinis, drapée dans une serviette de bain, ou même nue photographiée de dos, mais il y a quelque chose qui les gêne quand il s'agit de soutiens-gorge et de culottes. C'est rare de trouver un modèle qui accepte de le faire. Je ne sais pas pourquoi, je suppose que ce genre d'article donne aux prises de vue un côté plus intime. Ou quelque chose de ce genre.

— Je ne vois pas pourquoi, affirme Eileen qui voit très bien pourquoi. De mon point de vue, ces photos-là n'ont rien de différentes par rapport aux autres.

— J'aimerais que certains de mes modèles pensent comme vous, dis-je en remplissant nos verres. Je pourrais me remettre au travail.

Il y a un bref silence.

— Ça ne m'ennuierait pas de vous dépanner, avance Eileen. La seule condition, ce serait que les gens que je connais ne puissent pas savoir que c'est moi, sur les photos, je veux dire.

— Pour ça, il n'y aurait aucun risque, en fait. La seule série qui me reste à faire, c'est uniquement des photos de culottes. Cadrées entre la taille et les genoux. (Je bois un peu d'alcool.) De toute façon, c'est très gentil à vous de me le proposer, mais je ne pourrais pas vous laisser faire ça.

— Enfin, si personne ne peut savoir que c'est moi, et si ça ne m'ennuie pas, qu'est-ce qui vous en empêche ?

Elle avait autant de mal que moi à empêcher sa voix de trahir son excitation. (Maman avait raison : les filles sont pires que les garçons, ou au moins aussi mauvaises, elles cherchent toujours à s'exhiber.)

J'avale une nouvelle gorgée.

— Ma foi, si vous êtes sûre, et seulement si... Alors, c'est d'accord, mais je vous en prie... si vous vous rendez compte que vous ne voulez plus le faire, après la première photo, par exemple, alors sachez bien que vous pouvez me le dire, vous comprenez, si...

— Comptez sur moi, affirme Eileen. J'ai l'impression que je pourrais *tout* vous dire, Peter.

Ce disant, elle me presse le bras et se rapproche encore un peu plus de moi. Pas maintenant, bon sang, pas tout de suite, espèce de gourde. Tu veux tout gâcher ? On a toute la nuit pour faire ça.

Je m'écarte d'elle, comme si je débordais d'enthousiasme pour aller préparer l'appareil. Sur un plan purement professionnel, bien sûr. Je

m'extasie :

— Eh bien, c'est merveilleux. Je ne pensais vraiment pas pouvoir respecter la date de livraison, avec toute la lingerie qu'il me reste à photographier. Voyons, où est la marchandise ? Elle devrait se trouver quelque part dans cette pile. Ah oui. Laissez-moi vérifier que j'ai les bonnes références...

— Peter... dit Eileen.

— Oui ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Pardon ?

— Je veux dire, pour les poses ?

— Comment ça ?

— Eh bien... Mes vêtements. Les autres. Je dois les ôter ?

— Ma foi, vous ne pouvez guère porter deux culottes l'une sur l'autre, n'est-ce pas ?

Je lui dis cela sur le ton de la plaisanterie, et en moi-même, je suis ravi de la voir rougir, d'autant plus qu'elle se sent obligée de me donner des explications supplémentaires.

— Non, je veux dire, ma robe chasuble, et tout ça. Qu'est-ce que je dois mettre, à la place ?

— Ne vous donnez pas la peine de vous changer. Remontez seulement votre robe au-dessus de la taille, elle sera hors champ de toute façon. (Je lui tends une pile de sous-vêtements.) Tenez, on va commencer par celles-là.

— Très bien, dit Eileen en me les prenant des mains. (Elle marque un temps d'arrêt avant d'ajouter :) Ce n'est pas tellement utile que je me serve de la cabine pour me changer, n'est-ce pas ? Je veux dire, je passerais la nuit à faire l'aller et retour, non ?

J'acquiesce d'un signe de tête, apparemment préoccupé par le réglage de mon trépied.

— Vous voulez que je retourne me mettre au même endroit ?

— Euh... Oui, ce sera très bien.

Je regarde dans mon viseur.

Eileen retrousse sa robe chasuble et la coince au-dessus de la taille. Elle regarde dans ma direction pendant qu'elle s'efforce de faire tenir le vêtement en place. Elle guette ma réaction, mais mon visage est figé, dissimulé derrière l'appareil de prise de vue. Mon œil gauche est fermé, l'autre examine sa culotte à travers l'objectif. C'est le meilleur

moment de la soirée. Après cela, tout le reste me déçoit, devient banal. Dès que les sous-vêtements s'envolent, c'est terminé. Mais il faut mener cette mise en scène jusqu'à son terme. Je dois faire semblant de trouver cette fille à mon goût. Je dois lui donner l'impression que je la désire.

Plender

J'ouvre la porte encastrée de l'entrepôt et je la pousse très lentement vers l'intérieur. Il y a de la lumière de l'autre côté. J'attends quelques instants avant d'entrer. Je découvre un quai de chargement éclairé au néon, des vieux légumes, et rien d'autre à part un escalier, et sur le mur, près des marches, une plaque qui indique **STUDIO**, assorti d'une flèche pointant vers le haut. Traversant le sol pavé jusqu'au quai, je me hisse sur le rebord de celui-ci et je m'y assois, hors du halo de lumière du néon. Dehors, une voiture passe dans un chuintement étouffé. Je sors une cigarette et la porte à mes lèvres sans l'allumer. Je regarde ma montre. Le cadran luminescent m'apprend que je traîne depuis une heure et demie. J'ai téléphoné à Gurney pour lui dire que je ne retournerai pas chez Peggy, j'ai passé un autre coup de fil et donné des instructions pour que l'enregistrement des appels de Froy des dernières quarante-huit heures soit déposé chez moi, dans ma boîte à lettres, et non pas dans le coffre de dépôts du bureau. Je ne veux pas risquer d'accident avec Gurney.

Je tète ma cigarette. Le choc éprouvé en revoyant Knott m'a un peu chamboulé l'estomac, et je me rends compte que je n'ai rien avalé depuis le petit déjeuner.

Voilà plusieurs jours que je manque le lycée, en faisant croire à ma mère que je suis malade. C'est l'une des premières fois que je réussis à lui donner le change. Il me suffit d'aller régulièrement aux toilettes et de me fourrer deux doigts au fond de la gorge pour qu'elle s'imagine que je ne suis vraiment pas bien.

Si j'évite de mettre les pieds en classe, c'est parce qu'on attend d'un moment à l'autre les résultats du trimestre ; comme c'est la fin de l'année de sixième, je suis mort de peur à l'idée que mes notes ne me permettent pas de passer dans le groupe A avec Peter et ses copains. Et Peter est sûr de changer de niveau. Il a été classé premier ex-æquo avec Ann Colman à l'examen du premier semestre. Moi, j'étais vingt-deuxième. Je crois que je serai mieux classé cette fois, mais je ne sais pas exactement de combien de places, et ça me tracasse tellement que ça me rend malade, à un tel point que je pourrais presque me passer de me mettre les doigts dans la gorge pour convaincre ma mère. Mais il faudra bien que j'y retourne un jour

pour connaître les résultats. Rester à la maison et y penser tout le temps, c'est encore pire.

C'est le soir, et je suis dans le salon de devant, à regarder l'impasse. Bien qu'il fasse chaud, de grands bancs de nuages gris-noir planent, immobiles, comme des falaises de granit, au-dessus des maisons. La rue est déserte. Le salon sent le refermé, l'atmosphère y est moite. Tout à coup, je vois Peter sortir de chez lui et s'éloigner dans la rue. Il n'est pas venu me voir depuis que je manque l'école. Je sais où il va, ce soir : le seul endroit où il puisse aller, c'est le cinéma. Soudain, je ressens un immense besoin de sortir, de retrouver la liberté de la rue, de descendre tranquillement au cinéma, l'esprit aussi insouciant que Peter.

J'entre dans la cuisine. Ma mère lit le journal en fumant une cigarette.

— M'man...

— Quoi ?

Elle ne lève pas les yeux de son journal.

— Tu sais que je retourne en classe demain.

— Et alors ?

— Eh bien, comme je vais mieux, maintenant, je pourrais peut-être aller au cinéma ?

— Non, répond ma mère.

— Ah, M'man, pourquoi ?

— Parce que je te le dis, voilà pourquoi.

— Je me sens bien, je te le jure.

— Ça m'est égal. Tu as mauvaise mine.

— Mais je retourne à l'école demain.

— Tu pourras aller au cinéma demain soir, alors.

— Mais M'man, Peter y va ce soir. Je viens de le voir.

— Je veux pas le savoir.

— Ah, M'man...

Je continue à l'asticoter encore et encore jusqu'à ce qu'il n'y ait plus pour elle que deux solutions : soit elle pique une colère et m'envoie une taloche, soit elle pique une colère et me dit de déguerpir et de lui fiche la paix au lieu de geindre sans arrêt. Je suis fou de joie quand elle choisit la seconde solution. Comme cela fait plusieurs jours que je ne suis pas sorti, je n'ai pas dépensé mon argent de poche, et je n'ai pas besoin d'en demander à ma mère. Sinon, la soirée aurait été terminée avant même d'avoir commencé.

En courant, je sors de la maison et je dévale la rue, mais je ne rattrape pas Peter. En fait, je n'arrive au cinéma qu'au moment où les lumières s'éteignent, mais je repère l'endroit où sont assis Peter et ses copains d'école, tous ensemble, occupant une rangée entière. Alors, je me glisse dans le noir jusqu'à la rangée qui se trouve juste derrière eux, et j'attends que les lumières reviennent après les documentaires.

Quand la salle se rallume, je tape sur l'épaule de Peter. Il se retourne, ainsi que plusieurs de ses copains. Il ne sourit pas, ni rien, mais il me dit :

— Je croyais que tu étais censé être malade.

— Je retourne en classe demain.

— Je pensais que tu t'arrangerais pour sécher jusqu'aux vacances.

— Nan. Je vais bien, maintenant. Ma mère dit que je dois retourner à l'école.

— Qu'est-ce que t'avais ? demande Dreevo. La crampe du branleur ?

— Nan. Des furoncles au cul.

Personne ne rit et ils commencent tous à se retourner vers l'écran, mais j'ajoute :

— Hé, Pete ! Vous avez eu les résultats ?

À la façon dont je pose la question, on pourrait croire que c'est le dernier de mes soucis.

— Oui, répond Peter. Mercredi dernier.

Je demande, comme si c'était une grosse plaisanterie :

— Et alors ? Je parie que je descends dans le groupe B.

Peter hausse les épaules.

— J'en sais rien, répond-il.

— On te l'a pas encore dit, alors ?

Il secoue la tête.

— Je suis classé combien ?

— Quinzième.

Quinzième ! Cela veut dire que je passe dans le groupe A. Les deux classes de sixième comptent trente élèves ; quinze élèves de chaque classe passent dans le groupe A, et les quinze autres dans le groupe B. Je n'ai rien à craindre.

— Hé ! Ça veut dire que je passe avec toi, alors.

— Ça devrait suffire, dit Peter.

Je lui demande son classement.

— Premier, répond Peter.

Le grand film commence. Je me carre dans mon fauteuil. Attends un peu que je raconte ça à ma mère ! Je passe dans le groupe A. Bien installé sur mon siège, je regarde le film, qui me procure plus de plaisir que tous les autres films que j'ai pu voir.

Mais le lendemain, au lycée, je découvre que Peter ne m'a pas tout à fait dit la vérité. J'ai bien été classé quinzième, mais mes notes ne sont pas d'un niveau suffisant pour passer dans le groupe A. En fait, toutes les notes des élèves classés au-delà de la treizième place sont les plus mauvaises obtenues depuis plusieurs années, a déclaré le principal. Deux filles vont devoir redoubler la Sixième. Ce qui fait que, dans notre classe, treize élèves seulement vont passer en cinquième dans le groupe A, et les deux filles qui sont trop mauvaises pour aller en cinquième laissent deux places libres de plus dans le groupe B : elles sont pour Harry Clark et moi.

Le principal a expliqué tout ça à notre classe le matin même du jour où j'ai retrouvé Peter au cinéma.

Je gratte une allumette et je suis à deux doigts d'allumer ma cigarette quand je prends conscience de l'endroit où je me trouve. Je secoue l'allumette pour l'éteindre, et je passe mentalement en revue ce que je vais faire. Je suis certain que Peter est marié. J'en donnerais ma tête à couper. Ce vieux Knottsky est le genre d'homme qui a besoin, en permanence, d'une présence féminine à ses côtés, même si le mariage est le prix à payer pour l'obtenir. Donc, s'il est marié, ce qui se passe là-haut dans le studio est probablement un grand secret entre lui et la gamine. Auquel cas il tient sans doute beaucoup à sa femme. Ou au mode de vie qu'elle lui procure. Ce qui ressemblerait plus au Peter Knott que je connais. Cela lui fendrait le cœur de perdre la compagne qui lui permet de vivre si confortablement. Car son existence doit être confortable, ça ne fait aucun doute. Tout ce que j'ai à faire, c'est découvrir l'identité de la fille. Pour ça, il me suffit de suivre Peter jusqu'à l'endroit où il la déposera en voiture, et me renseigner à partir de là.

Je me laisse glisser du quai. Il faut que je regagne ma voiture pour être prêt à les suivre.

Au moment où mes pieds touchent le sol, j'entends loin au-dessus de moi le bruit d'une porte qui s'ouvre, et les voix de Knott et de la fille qui sortent du studio.

Knott

Je ressens ce que j'éprouve à chaque fois, lorsque c'est terminé : un sentiment d'écœurement si fort que j'ai du mal à parler. Je n'ai plus qu'une envie : me débarrasser de cette fille, et rentrer le plus vite possible retrouver ma femme, m'asseoir près d'elle devant la télévision, puis aller embrasser les joues lisses de mes deux enfants endormis dans leurs lits. J'ai envie de me plonger dans le luxe d'un bain chaud, derrière une porte verrouillée, et de m'y étendre sans penser à rien. J'ai envie de me réveiller demain matin et de rester dans mon lit douillet en attendant que mes gosses me sautent dessus et me fassent oublier quel salopard je suis.

Eileen ne comprend pas ce qui a changé en moi, maintenant que tout est terminé. Non qu'elle soit en état de comprendre grand-chose de toute façon. Elle a bu davantage qu'elle ne le croit, et son cerveau s'efforce de reconstituer ce qui s'est passé après la formalité des photos du catalogue. Elle n'a guère soulevé d'objections, mais certaines des poses que je lui ai fait prendre, une fois qu'on est passé aux choses sérieuses, ont dû lui sembler pour le moins originales. À présent, ma froideur lui fait regretter de s'être si facilement prêtée à mon jeu. Décontenancée, elle passe son manteau autour de ses épaules tandis que j'ouvre la porte du studio, et je me souviens qu'en arrivant je l'ai aidée à s'en débarrasser pour faire preuve de galanterie. Bon sang, je me dis lorsqu'elle passe devant moi, vivement que je la raccompagne, et on n'en parlera plus. Sinon qu'il me restera les photos. Mais de toute façon, quand je les développerai, elles ne paraîtront pas réelles. Ce ne sera pas une jeune fille en chair et en os que je découvrirai sur les épreuves, quelqu'un que j'ai connu et avec qui j'ai fait l'amour. Elle deviendra une créature irréelle, née de mon imagination, un fantasme destiné à la masturbation.

Refermant la porte derrière moi, je regarde Eileen. Elle se tient contre l'unique barre de bois qui tient lieu de rampe, tournant le dos à l'escalier, un pied sur le palier, l'autre sur la première marche. Muette, dépitée, le visage de marbre, elle contemple le bout de ses chaussures. J'ai envie de lui dire quelque chose pour la réconforter, mais cela nécessiterait un effort dont je ne suis pas capable. Alors, je ne dis rien du tout, et me retourne vers la porte pour la verrouiller. Mais au même moment, Eileen tend le bras vers moi, quêteant un réconfort

quelconque ; comprenant ce qu'elle attend de moi, je termine ma volte-face plus brutalement que je n'en avais l'intention, pour éviter son geste en faisant comme si je ne l'avais pas vu. Dans sa hâte à m'atteindre avant que je ne lui tourne le dos, Eileen perd pied ; sa chaussure dérape sur le palier et elle tombe en avant, s'écroulant sur moi à l'instant même où je termine mon demi-tour pour insérer la clé dans la serrure. Le mouvement que décrit mon épaule heurte Eileen en pleine poitrine. Pirouettant sur elle-même, elle est obligée de dégringoler les premières marches, emportée par son élan.

Ce qui lui est fatal, c'est qu'elle essaie d'enrayer sa chute en saisissant la rampe à deux mains : son torse est stoppé net, mais ses jambes fusent sous elle, et au lieu de se poser sur les marches, elles partent dans le vide. Eileen reste suspendue au-dessus du trou noir de l'escalier, les doigts agrippés à la rampe. Pendant un moment, je suis incapable de bouger. Puis, lentement, comme si toute précipitation pouvait desserrer sa prise, je commence à descendre les marches pour aller au secours d'Eileen.

Miraculeusement, son manteau tient encore sur ses épaules. Au moment où je m'approche d'elle, il glisse et s'étale à moitié sur les marches, l'autre moitié pendant dans le vide. Fasciné, je regarde la lente action de la pesanteur alors que le bas du manteau, de par son poids, fait passer la totalité du vêtement par-dessus bord. Le manteau disparaît dans le noir. Peu après, un bruit mat m'apprend qu'il a atterri sur les pavés de l'entrepôt. C'est à l'instant précis où le manteau touche le sol que les doigts d'Eileen s'écartent et lâchent la rampe. Aucun son ne sort de sa bouche. Elle était là à l'instant même, et une fraction de seconde plus tard, elle bascule vers une mort certaine.

J'entends l'impact de sa chute et je pousse un cri.

Puis je m'assois brusquement, la bouche toujours ouverte, mais incapable, à présent, de produire le moindre son. Je fixe l'endroit où Eileen se trouvait. Mon cerveau semble paralysé. Il refuse de formuler la moindre pensée, comme si, en se pétrifiant, il niait ce qui vient de se produire. Si je reste assis là, le regard perdu dans le vide, suffisamment longtemps, peut-être éternellement, tout ira bien. Tout redeviendra normal. Je ramènerai Eileen chez elle, je rentrerai chez moi retrouver ma femme et mes gosses, demain, nous serons dimanche, et tout sera pour le mieux.

Je reste là longtemps à tenter de me convaincre qu'il n'est rien arrivé, mais c'est inutile. Au bas de l'escalier, il y a le cadavre d'une fille de dix-sept ans que je viens de prendre en photo dans des poses pornographiques, et quand les policiers viendront, ils s'en apercevront tout de suite. Et ma femme et mes gosses le sauront, et mes parents et

le père de Kate l'apprendront, et ce sera la fin de tout. Et tout ça, à cause d'un coup du sort. Ce n'est pas autre chose. Eileen a trébuché et elle est tombée. Une mort accidentelle ; c'est bien le terme consacré ? Le sort a voulu qu'Eileen réponde à mon invitation. C'est moi qui suis responsable de son accident. Et je ne peux pas accepter que cela se sache : à cause de moi, la vie d'un être humain a été écourtée.

Il faut que j'emmène Eileen ailleurs. Personne n'établira de lien entre elle et moi. Impossible. Personne ne sait même que je lui ai adressé la parole.

Sauf Peggy.

La nausée monte en moi. Si jamais la photo d'Eileen paraît dans le journal, est-ce que Peggy se souviendra d'elle ? Elle n'est même pas venue jusqu'au comptoir. Je l'ai emmenée tout droit dans un box. Et Peggy, ses mœurs étant ce qu'elles sont, s'est peut-être abstenu de regarder à quoi elle ressemblait. À moins qu'il ne l'ait examinée d'autant plus attentivement. Mon Dieu... Je ferais sans doute mieux d'aller trouver la police tout de suite, et de leur raconter exactement ce qui s'est passé. C'est un accident. Ils me croiront probablement. Il n'y a aucune raison qu'ils ne me croient pas. Non, ce n'est pas la police que je redoute ; ce sont les gens que je connais qui me terrifient. À leurs yeux, ma responsabilité sera forcément beaucoup plus importante qu'elle ne le serait pour le juge le plus incrédule. Ma vie en sera changée de façon tout aussi radicale que si j'étais accusé d'homicide par imprudence. Donc, il faut que je modifie les faits. Que je prenne un risque en ce qui concerne Peggy. Mais... est-ce que je vais oser le faire ? En supposant... J'enfouis mon visage dans mes mains.

Qu'est-ce que je vais faire ? Une fille est morte, qui vivait encore il y a deux minutes. Morte à cause d'un appel téléphonique de ma part. À dix-sept ans. Elle gît là, sur le pavé, encore tiède et imbibée d'alcool. À quoi ressemble-t-elle, maintenant qu'elle est morte ? Dans quelle position a-t-elle touché le sol ? Est-ce que je serai capable de la regarder ? De la toucher ?

Je me force à me lever et à m'approcher de la rampe d'escalier. J'agrippe la rampe aussi fort que l'a fait Eileen, je me penche en avant, et je scrute l'obscurité. Les néons pâles qui baignent de leur lumière le pavé de l'entrepôt projettent les ombres longues du corps d'Eileen. Le spectacle de ce cadavre gisant sur le sol me force à fermer les yeux, et je m'écarte brusquement de la rambarde. Ce que je viens de voir finit de rendre tangible, dans mon esprit, la réalité des faits. Eileen est morte, à présent. Morte à cause de moi.

Plender

J'attends, invisible, dans l'obscurité.

Là-haut, il n'y a pas un bruit, pendant cinq bonnes minutes. Puis j'entends des pas descendre les marches, lents et lointains au début, et qui s'accélèrent en approchant du rez-de-chaussée.

Peter Knott pose le pied sur le pavé de l'entrepôt. Il examine le corps de la fille. Il ne la regarde qu'un bref instant, puis il s'essuie la bouche d'un revers de la main, fonce vers la porte, et disparaît dans la rue.

L'imbécile ! Il a cédé à la panique. Quel salaud. Mais je décide de rester où je suis quelques minutes de plus. On ne sait jamais. Et je fais bien, car un instant plus tard, j'entends la Mercedes se garer devant l'entrepôt. Knott rentre dans la zone éclairée, se dirige vers le corps, le dépasse et continue vers moi.

Je retiens mon souffle.

Il s'arrête à moins d'un mètre de l'endroit où je suis. Il semble regarder tout droit dans ma direction. J'attends qu'il ouvre la bouche. Il ne dit rien, mais se penche et commence à tâtonner dans le noir, fouillant dans une pile d'objets que je n'arrive pas à distinguer. Puis je remarque l'odeur de poussière qui flotte dans l'air, et qui me parvient aux narines depuis l'endroit où Knott est un train de fouiner. Des sacs de jute. L'odeur est reconnaissable entre toutes. Des sacs en toile couverts de poussière. Je souris tout seul. Peter Knott a pris une décision.

Knott

Je laisse l'un des sacs tomber par terre et je me poste près du corps, tenant l'autre à deux mains, comme si j'attendais le moment de faire preuve de galanterie en glissant un manteau sur les épaules d'une dame. Baissant les yeux, je regarde le cadavre d'Eileen, et j'essaie de me convaincre qu'il n'a aucun rapport avec moi ni avec la mort.

Mais ses yeux brillent, grands ouverts, et le rouge à lèvres qu'elle a mis avant de partir rivalise avec le rouge qui s'écoule de sa langue. (Si elle n'avait pas mis de rouge, tout cela ne serait peut-être pas arrivé : nous serions sortis du studio à un autre moment, d'une autre façon, et à cet instant même, je la déposerais devant chez elle, je lui dirais bonsoir, convenant probablement avec elle d'un rendez-vous pour la semaine prochaine.)

Je m'efforce de ne plus penser, je me penche sur Eileen, et je pose le sac ouvert à côté de ses cheveux. J'essaie de glisser ma main sous sa tête, pour la soulever un peu et la reposer ensuite sur le rebord du sac. Mais le bout de mes doigts m'apprend que l'arrière de son crâne n'existe plus.

De toutes mes forces, je réprime une violente envie de vomir.

La seule chose à faire, pour décoller la tête d'Eileen du pavé, c'est de l'empoigner par les cheveux et de tirer vers le haut. L'opération produit un bruit qui me fait frissonner. Puis, la tenant d'une seule main, je glisse le sac de jute sous la tête et le cou d'Eileen. Je tire sur la toile pour la faire passer sous ses épaules, et je recouvre sa tête avec le bord supérieur du sac, pour ne plus avoir à regarder son visage.

Plender

Je regarde Knott traîner le sac jusqu'à la porte de l'entrepôt, et je me demande comment je vais bien pouvoir me sortir de là. J'aurais dû tenter ma chance au moment où il est allé chercher sa voiture au parking. À présent, tout me porte à croire que je vais me faire enfermer. Quel imbécile je suis ! Non que je craigne de ne pas pouvoir sortir d'ici ; forcer ce genre de porte, c'est l'enfance de l'art. Mais en revanche, je vais manquer la suite des opérations, la seconde partie du plan de Knott. Et je n'ai pas du tout envie de rater ça. Je peste de nouveau contre moi-même.

Quand Knott arrive à la porte de l'entrepôt, il lâche le sac et réfléchit à la meilleure façon de lui faire franchir le seuil. Une idée doit lui venir tout à coup, parce qu'il abandonne le sac sur place et retourne sur ses pas. Il passe près de moi, longe le quai de chargement, et va jusqu'au fond de l'entrepôt d'où il revient en poussant un de ces diables qu'utilisent les porteurs dans les gares. Il fait passer le diable par-dessus le bas de la porte, puis, après avoir vérifié qu'il n'y a personne dans les environs, hisse le sac sur l'engin et l'emporte. Ce qui me laisse une chance. À l'instant où Knott et le sac disparaissent, je fonce vers la porte et me plaque derrière un mur en brique perpendiculaire à la porte.

Dehors, j'entends les roues métalliques du diable grincer sur le trottoir. Le bruit cesse ; le silence s'installe un moment, jusqu'à ce que j'entende claquer le coffre de la voiture. Puis le diable revient vers l'entrepôt. Peter Knott le fait passer par-dessus le bas de porte, et retourne le ranger exactement à l'endroit où il l'a trouvé. J'en profite pour franchir discrètement la porte et je traverse la rue en courant pour rejoindre le parking.

Knott

Au moment où je m'éloigne de l'entrepôt, les barrières du passage à niveau commencent à se fermer. Je ne peux rien faire sans risquer un accident. Alors, je ralentis, j'arrête la voiture, et j'attends.

Mes deux mains serrent le volant, et je regarde droit devant moi, au-delà des barrières, le ciel nocturne où un nuage bas se déchire ; les lambeaux défilent devant la nouvelle lune qui est pâle comme la mort. Je ne ressens rien. Aucune émotion ne bouillonne au creux de mon estomac. C'est comme si j'avais enfermé mes sentiments en refermant une porte hermétique quelque part dans ma poitrine : mes tripes n'ont plus aucune influence sur mon cerveau. À présent, toutes les réflexions que m'inspirent les événements récents prennent naissance dans mon esprit ; je ne peux me permettre de laisser mon corps m'influencer. Pas maintenant, en tout cas. Pour le moment, il faut que je trouve un endroit où me débarrasser du corps d'Eileen, un endroit où il ne sera pas découvert avant longtemps, du moins, pas avant que les pistes éventuelles la reliant à moi aient eu le temps de s'effacer. Un endroit, de plus, où personne ne se souviendra avoir vu passer une Mercedes flambant neuve. Un endroit où je ne laisserai pas de traces de pneus. Un endroit qu'il me faut découvrir dans les deux heures qui viennent, pour que ma femme ne me soupçonne pas de la tromper de nouveau parce que je rentre tard : toute question que l'on me poserait ce soir pourrait réveiller le pervers qui dort en moi et me pousser à tout avouer.

Une seule solution me vient à l'esprit. Sur la route qui mène chez moi, il y a un chemin de terre descendant vers le fleuve. À un certain endroit, ce chemin se divise en deux. Si l'on prend à droite, on descend au club de voile. Le pavillon du club est construit au bord d'une grande carrière d'argile désaffectée. Je suis membre du club ; je m'y rends assez souvent, davantage pour boire que pour faire de la voile.

Mais si l'on prend à gauche, à l'embranchement, le chemin mène aux vestiges de l'ancienne briqueterie qu'alimentait la carrière. L'un des bâtiments est encore en assez bon état : celui des fours à briques. L'un des fours est encore muni de sa porte en fonte.

C'est là que je dois amener Eileen. Si je croise une autre voiture en

descendant, je continuerai ma route jusqu'au club de voile. Sinon, j'éteindrai mes phares et je tournerai à gauche, vers la briqueterie. En remontant, je roulerai encore tous feux éteints en guettant l'apparition éventuelle d'autres phares de voitures. De cette façon, je saurai à quel moment je pourrai sans danger quitter la route de la briqueterie.

C'est la seule chose que je puisse faire.

Aucun signe n'annonce encore le train qui doit passer. Je fulmine. Dépêche-toi, bon sang !

Dans le rétroviseur, un mouvement attire mon regard. Le faisceau blanc d'une paire de phares sort du parking puis vient illuminer le miroir, sous mes yeux. Une Cortina gris métallisé se range derrière moi. Je commence à transpirer. Comme si mon coffre était grand ouvert, et que le conducteur de la Cortina puisse voir le cadavre sanguinolent d'Eileen épinglé par les phares de sa voiture.

Je reprends mes esprits. À part moi, personne au monde ne sait ce que contient le coffre de ma Mercedes. Personne d'autre ne le saura jamais. Je ne risque absolument pas d'être découvert, sauf si je cède à la panique. Et une Cortina gris métallisé innocemment garée derrière moi n'est pas une raison suffisante pour que je perde la tête.

Le train apparaît. Un diesel tirant deux wagons. Puis les barrières coulissent par à-coups, et je franchis les rails en cahotant. Je regarde dans le rétro. La Cortina attend un moment avant de démarrer à son tour.

Plender

Je reste vingt bons mètres derrière lui tout le temps. C'est sur la route qui longe le fleuve qu'il commence vraiment à s'inquiéter, quand il s'aperçoit que je suis toujours là. Il essaie de me semer en poussant une petite pointe de vitesse. Avec une voiture pareille, il pourrait me laisser sur place dans n'importe quelle circonstance, mais ce soir il ne veut pas prendre le moindre risque en laissant s'exprimer la mécanique. Alors, je lui colle aux basques dès qu'il accélère, et je ralentis quand il lève le pied, gardant toujours la même distance entre nous.

Je souris tout seul. Que doit-il penser ? Avec un cadavre dans son coffre et une Cortina aux fesses.

Je me demande où il compte se débarrasser du corps. Sûrement pas en l'abandonnant près du fleuve. Autant le déposer sur la statue de la reine Victoria, dans Princes Square. Cinq minutes. C'est le temps qu'il faudrait pour qu'un quidam tombe dessus. Il a dû voir trop de films anglais.

Knott

Dans cinq minutes, j'arrive au carrefour. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire, bon Dieu ? La Cortina ne m'a pas lâché un seul instant. Ça ne peut pas être la police. Les voitures de police ne doivent-elles pas toutes être marquées ? Mais supposons que ce soit bien la police ? Supposons qu'on m'ait vu mettre Eileen dans le coffre, que ce flic me suive pour savoir ce que je vais faire ? Est-ce que ce n'est pas quelque chose qu'ils font, justement ? Suivre quelqu'un pour lui flanquer la frousse ? C'est arrivé à Kate, une fois. Un jour où elle avait pris la voiture pour aller à Londres. Elle avait commis un excès de vitesse, et une voiture de police était restée juste derrière elle pendant une bonne quinzaine de kilomètres. Elle s'était dit qu'elle allait avoir droit à un procès-verbal quand la voiture avait soudain déboîté pour la doubler et disparaître à toute allure devant elle.

Pourtant, même si la présence de la Cortina est fortuite, même si c'est par hasard que son conducteur suit la même route que moi, je ne peux pas prendre le risque de mettre à exécution mon plan initial. L'homme à la Cortina se rappellera forcément ma voiture quand on découvrira le corps d'Eileen, quand la nouvelle sera diffusée à la télévision, quand Peggy se souviendra nous avoir vus tous les deux ensemble... Bon sang, quel imbécile je fais. Pourquoi ne pas rebrousser chemin, ramener le corps d'Eileen à l'entrepôt, aller trouver la police et raconter exactement ce qui s'est passé ? Puis l'idée de perdre tout ce que je possède à cause d'un accident stupide envahit mon esprit une fois de plus. Est-ce un risque que je peux prendre ? Je pense au cadavre qui gît, seul, tordu en tous sens, dans le coffre de ma voiture. Personne ne mérite de finir ainsi. Je ne devrais pas me sentir responsable de cette fin lamentable. Si seulement je n'avais jamais téléphoné à Eileen. Mon dieu, qu'est-ce que je vais faire ?

Plender

Je me dis qu'il est temps de donner un coup de main à ce vieux Knottsky.

Nous sommes à moins de trois kilomètres de l'endroit où il habite, s'il n'a pas déménagé depuis la date d'impression de l'annuaire que j'ai consulté. C'est ici que la route se rapproche le plus du fleuve. Il y a plusieurs chemins étroits qui descendent vers la rive. Il a *vraiment* dû décider de larguer le cadavre dans les environs. Bon sang, s'il continue comme ça, il aura aussi vite fait de le laisser sur sa pelouse, devant chez lui.

Cette fois, plus de doute, il a sérieusement besoin que sa marraine la fée vienne à son secours. Alors, je n'hésite plus, je fonce.

Knott

Je baisse mes phares au moment où une voiture débouche du virage suivant, venant en sens inverse. Mais à l'instant où je passe en codes, la Cortina déboîte derrière moi. Cet imbécile va essayer de me doubler. Il n'a ni assez de place, ni assez de temps pour le faire. Il doit s'en rendre compte. N'importe quel abruti s'en rendrait compte. Mais il continue la manœuvre, accélérant tout le temps. Il arrive à ma hauteur. L'autre voiture est presque sur nous. Puis, à la dernière seconde, la Cortina freine et tente de se rabattre derrière moi, mais le conducteur évalue mal ma vitesse, la sienne, la longueur de nos voitures, et pratiquement tout le reste, car il donne son coup de volant trop tôt et heurte l'arrière de ma Mercedes.

Je ne sais pas comment je parviens à maintenir la voiture sur la route. L'arrière chasse vers le bas-côté. Je balance le volant de droite à gauche jusqu'au moment où je me crois tiré d'affaire, mais l'autre crétin ne ralentit même pas après m'avoir touché, et tandis que je tente de redresser la Mercedes, la Cortina m'emboutit de nouveau, percutant violemment l'arrière. Le bruit de tôles m'apprend que les dégâts sont sérieux. Et si le choc avait ouvert le coffre ? Mentalement, je vois le corps jaillir de la voiture, tomber sur la chaussée, glisser hors du sac, dans la lumière des phares de la Cortina. D'un coup sec, je braque vers le bas-côté, escalade brutalement le rebord herbeux, et j'écrase les freins.

Il ne me vient même pas à l'idée que la Cortina puisse s'arrêter ; le conducteur, j'imagine, sera trop content de disparaître sans me donner le nom de son assureur. Mais ce n'est pas le cas. La voiture se range un peu plus loin.

Fasciné, je vois la portière s'ouvrir. Un homme descend et va examiner l'avant de la Cortina. J'ai envie de m'enfuir. Un moment plus tard, il réapparaît et se dirige vers moi. Je parviens à ouvrir ma porte et à sortir avant qu'il atteigne la Mercedes : après tout, c'est moi, la victime. Rester passif serait suspect. Je vais jeter un coup d'œil à l'arrière de la voiture. Le coffre, Dieu merci, est toujours fermé. J'entends l'homme s'approcher. Je fais semblant d'évaluer les dégâts. Les pas s'arrêtent derrière moi.

L'homme m'adresse la parole :

— Bon sang, je suis vraiment navré. Je ne sais pas comment c'est arrivé. J'ai dû avoir un passage à vide.

Je me relève et me tourne vers lui.

— C'est fait, maintenant. Peu importe de savoir qui est fautif.

— Ah, pardon ! insiste-t-il, c'est très important, au contraire ! Je veux dire, c'est moi, le fautif. Tout est arrivé à cause de moi.

— Ça m'est égal.

Passant devant lui, je me dirige vers ma portière restée ouverte.

L'homme me suit, il n'en croit pas ses oreilles.

— Ça vous est égal ? répète-t-il. Comment ça ? Vous n'avez quand même pas l'intention de payer les réparations de votre poche ?

Je me glisse sur mon siège et lève la tête vers lui. La lumière du plafonnier éclaire son visage.

Je l'examine attentivement. Je jurerais presque...

— Hé ! s'exclame le type. Attendez un peu. Ça alors ! (Un large sourire s'épanouit sur son visage.) Je n'arrive pas à y croire. Ce n'est pas possible. Non, vraiment. Peter ! Peter Knott !

Maintenant, je comprends que je suis en enfer. Ce visage penché vers moi, je ne l'ai pas vu depuis quinze ans. Le visage de Brian Plender.

Une voiture passe près de nous. Ses phares donnent à Plender un teint de craie, estompant ses traits, avant de les faire ressortir nettement.

Brian Plender. Mon Dieu.

— Bon sang ! fait-il. Peter. Peter Knott.

Il recule d'un pas. Il s'attend à ce que je sorte de la voiture. Je ne sais trop comment je parviens à faire ce qu'il espère de moi. Nous nous serrons la main, et je trouve en moi les ressources nécessaires pour prononcer son nom à voix haute, sourire, et bafouiller quelques phrases sans intérêt.

— Je n'arrive pas à y croire, répète-t-il. Vraiment pas. Toi, ici... Qu'est-ce que tu fais de ce côté du fleuve, à propos ? Tu n'habites pas par là, non ?

— Eh bien, à vrai dire, si...

— Quelle coïncidence. Toi et moi. Voisins pendant des années. Et nous voilà voisins de nouveau. D'une certaine façon.

Il m'envoie une bourrade amicale sur l'épaule.

— Tu habites dans le coin ? demande-t-il.

— Oui. Oui, pas loin.

— Où, exactement ?

Je lui réponds. Il émet un sifflement.

— Tu dois bien gagner ta vie. Moi, j'habite Henderson Street. Tu vois où c'est ? Ça donne dans Carr Road.

Je secoue la tête.

— Ça ne m'étonne pas, commente-t-il comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. (Son visage devient sérieux.) En tout cas, écoute, pour ce qui est de ta voiture : je suis vraiment navré. Mais je connais quelqu'un qui est du métier. Il me doit un service. Laisse-moi la prendre tout de suite et je pourrai te la rapporter lundi.

J'ouvre la bouche, mais je suis sûr que je vais être incapable de sortir un son.

Malgré tout, je m'entends lui dire :

— Non, ce n'est pas la peine. Ne t'inquiète pas pour ça. Je m'en occuperai moi-même.

— Tu es sûr ? Écoute, franchement, si tu me laissais...

— Non. Mon garagiste fera ça très bien. (Je parviens à sourire.) Il est concessionnaire Mercedes.

— Bon, fais comme tu voudras, conclut-il. Dis-moi, si tu habites à Ingham, tu dois connaître le *Ferry*.

J'acquiesce d'un signe de tête. Je sais ce qu'il va me proposer. La nausée envahit ma poitrine. Il faut que je me débarrasse de Plender. Mon plan initial ne vaut plus rien, à présent. Il faut que je sois tranquille pour imaginer une autre solution, au lieu de rester sous la pluie à jouer cette comédie grotesque. Mais je n'ose pas me montrer trop cassant, de peur que Plender puisse se rappeler ma brusquerie, plus tard. Je confirme :

— Oui, je connais le *Ferry*, bien sûr. Je...

— Eh bien, alors, un verre s'impose. (Il regarde sa montre.) Il nous reste une bonne demi-heure. Bon sang, on a quinze ans à rattraper. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Écoute, Brian, je ne demanderais pas mieux, mais j'ai dit à ma femme...

— Ta femme ? Toi, marié ? (Il me lance une nouvelle bourrade.) Vieille canaille ! Tu es bien le dernier de nous tous que je m'attendais à voir marié. Malgré tout, te connaissant, elle doit bien valoir qu'on se

mette un fil à la patte, hein ?

Je me force de nouveau à bredouiller une réponse, et je parviens à hocher la tête en même temps.

— Le problème, c'est que j'ai travaillé toute la journée, et qu'elle m'attend depuis six heures du soir...

— Appelle-la, suggère Plender. Ce genre de retrouvailles, ça ne se produit pas tous les jours. Elle comprendra forcément. Tiens, il y a mieux : pourquoi est-ce qu'on ne va pas directement chez toi ? Je meurs d'envie de rencontrer la femme qui a passé la corde au cou de Peter Knott. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il n'y a aucune échappatoire. Je suis condamné à aller boire un verre avec lui. Tout plutôt que l'amener à la maison. C'est impensable. Une fois rentré, je ne pourrais jamais ressortir ; aucun prétexte ne paraîtrait suffisamment plausible aux yeux de Kate. Mieux vaut boire un verre ou deux avec Plender maintenant, et me débarrasser de lui à l'heure de la fermeture.

— Ma foi, dis-je, ça ne me paraît pas la meilleure solution. Mais je pense que j'ai le temps d'avaler un godet en vitesse. (Je me force à sourire.) Comme tu le dis, ce genre de retrouvailles, ça ne se produit pas tous les jours.

Plender

Le *Ferry* est rempli de fils de famille forts en gueule. Comme toujours. L'établissement a les faveurs de ces jeunes gens, qui l'appellent Leur Petit Bar Au Bord de l'Eau. Tandis qu'on se fraye un chemin à travers la foule pour atteindre l'arrière-salle, je découvre qu'un certain nombre de guignols connaissent Knott. Ça ne me surprend pas. Knott a toujours rêvé d'appartenir à ce genre de clique tonitruante.

Il y a un type et sa copine dans la minuscule arrière-salle, ce qui veut dire qu'il reste juste assez de place pour nous deux. J'ai la chance de coincer un serveur tout de suite.

— Alors, Peter, qu'est-ce que tu vas prendre ?

Son teint grisâtre évoque un poisson pas frais.

— Euh... Ça ne te dérange pas si je bois un Scotch ?

— Prends ce que tu veux. Et comme l'heure tourne, pourquoi ne pas en demander un double tout de suite ?

— En fait, oui, j'en aurais bien besoin, commente Knott.

Je pense aussitôt : ça, tu peux le dire.

Après avoir passé la commande, je me retourne vers lui.

— Peter Knott, je répète en le regardant de haut en bas. Allez, raconte. Qu'est-ce que tu bricoles depuis quinze ans ?

— Pardon ?

Il vient de s'arracher à ses réflexions, et ce qu'il y a vu l'a rendu plus grisâtre encore. J'imagine très bien ce qu'il ressent ; la gravité des événements doit le terrasser comme une nausée massive. Je ne peux m'empêcher de sourire, mais de l'extérieur, mon sourire semble destiné à l'encourager dans sa quête aux souvenirs.

— Allez, raconte-moi ta vie. Comment j'ai gagné mon premier million de livres, et tout ça.

Il avale une gorgée de whisky.

— Oh, dit-il. Eh bien, je n'ai pas fait grand-chose, à vrai dire. Les Beaux-Arts, après le lycée...

— Oui, j'ai appris ça, à l'époque. Ma mère rencontrait parfois la

tienne en ville. Quand as-tu déménagé ? En cinquante-quatre ?

— À peu près.

— C'est ça qui explique tout, en fait.

— Comment ?

— Qui explique qu'on ait perdu le contact.

— Oh. Oui.

Il boit une seconde gorgée. Je le relance.

— Et ensuite ?

Il déglutit, difficilement, et ce n'est pas seulement à cause de l'alcool.

— J'ai étudié la photographie à la faculté. Après quoi j'ai travaillé à Londres pendant quelques années.

— Et qu'est-ce qui t'a fait revenir ici ? Les lumières de la ville n'étaient pas assez attirantes ?

— On m'a offert un contrat que je ne pouvais pas refuser... Sid ? (Il agrippe la manche du serveur.) Sid, deux autres whiskies doubles, s'il te plaît.

— Tout de suite, monsieur Knott.

— C'était quel genre, ce contrat ?

— Quoi ? Le contrat. Oui. Le contrat. (Il commence à craquer sérieusement.) Eh bien, c'est mon beau-père, il m'a proposé de réaliser son catalogue. Publié deux fois par an.

— Un catalogue ?

— Pour son entreprise. Il est dans la vente par correspondance. Il envoie deux fois par an un catalogue à ses clients.

— Et c'est toi qui prends les photos ?

— Oui.

— Toutes les photos ?

— Oui, presque toutes.

— Ce catalogue, c'est l'un de ces gros machins dans lesquels on trouve de tout, des appareils ménagers aussi bien que des vêtements ?

Il hoche la tête.

— Et tu prends *toutes* les photos ?

Il acquiesce de nouveau.

— Même celles des filles en petite culotte, et tout ça ?

Cette fois, il fait de son mieux pour sourire en même temps qu'il hoche la tête.

— Sacré veinard ! C'est un métier de rêve, ça. Photographier des nanas, tous les jours de la semaine.

Il s'empare des consommations qu'on nous apporte. À la dernière seconde, il pense à me tendre mon verre avant de s'attaquer au sien. Je poursuis :

— Tiens, il faut que je te raconte. C'est drôle qu'on parle de ça, en fait. Ma mère recevait un de ces catalogues quand j'étais môme – elle le reçoit peut-être encore, pour ce que j'en sais. Enfin, quoi qu'il en soit, je trouvais ça vraiment extraordinaire, parce qu'on y trouvait toutes ces photos de bonnes femmes en soutien-gorge ou en corset et tout. J'adorais les regarder. J'ai passé des heures sur les toilettes du jardin, avec ce catalogue. Jusqu'au jour où ma mère s'est doutée de quelque chose, et elle m'a flanqué une raclée. C'est marrant. Cela dit, en ce qui concerne les nanas, je suppose que tu en vois tellement que tu n'y fais même plus attention. Ça doit être...

— Tu ne m'as pas parlé de toi, dit Knott, les traits affaissés, l'air désespéré. Qu'est-ce que tu deviens ?

— Oh, pas grand-chose. En cinquante-neuf, j'ai racheté mon engagement dans l'armée. Ça n'a pas été facile, de rassembler la somme. Heureusement, on a reçu une indemnité pour l'accident de ma mère, et je m'en suis servi.

— J'ai entendu parler de ce qui lui est arrivé. Je suis navré.

— C'est de l'histoire ancienne.

— Qu'est-ce que tu fais, aujourd'hui ?

— Je suis flic.

Knott est à deux doigts de s'effondrer.

— Flic ?

— Détective privé. Exactement comme dans les films. C'est plutôt comique, non ?

— Comment est-ce que... ? Je veux dire...

— Je sais ce que tu vas me demander ; ou bien : comment devient-on détective, ou alors : en quoi consiste au juste le travail d'un détective. On me pose toujours les mêmes questions.

— Non, c'est seulement que je trouve ça tellement inattendu. Surtout de la part de quelqu'un comme toi.

Je hausse les épaules avant de répondre :

— On n’a pas toujours le choix.

Le barman annonce qu’il ferme dans dix minutes. Je propose :

— Je vais voir si je peux nous en commander deux autres en vitesse.

— Non, dit Knott. Je ne peux pas. Il faut que je parte. Kate doit commencer à s’inquiéter, à l’heure qu’il est.

Je le bouscule un peu :

— Allez, tu as bien le temps de prendre un dernier verre. Écoute, si tu as besoin d’un alibi, pourquoi est-ce que je ne t’accompagne pas chez toi maintenant ? Pour corroborer tes dires, en quelque sorte ? Et faire la connaissance de ta femme par la même occasion.

— C’est que... je crois qu’il est vraiment trop tard, dit-il. Étant donné les circonstances...

— D’accord. Très bien. Alors, qu’est-ce que je peux faire ? Passer te voir un soir de la semaine prochaine ?

— Euh... Oui. Bonne idée. Un soir de la semaine prochaine.

— Quel jour ?

— Oh. N’importe quand. Ça n’a pas d’importance.

— Ça pourrait en avoir pour ta femme. Il vaudrait mieux fixer une date.

— D’accord. Vendredi. Vendredi soir.

— Parfait. À quelle heure ?

— L’heure ?

— Ouais. L’heure à laquelle je dois venir.

Il fixe le barman, l’air hagard, puis il comprend tout à coup ce que je lui demande. Mais cela ne change pas grand-chose à son expression.

— Vers huit heures, dit-il d’une voix proche de l’hystérie. Vers huit heures, ce sera très bien.

Puis Knott me tourne le dos et se dirige vers la porte. Il marche comme un somnambule. Je sors sur ses talons. Quand nous nous retrouvons sur le parking, je lui demande :

— Tu habites loin d’ici ?

Il secoue la tête. À quelques pas de nous, sur notre droite, un tourbillon du fleuve gifle la rive.

— Alors, je vais te suivre jusqu’à chez toi, si ça ne te dérange pas. Comme ça, vendredi, je ne perdrai pas la moitié de la soirée à trouver ton adresse. Je saurai quelle maison est la tienne en repérant celle

devant laquelle tu te gares ce soir. À moins que tu sois particulièrement en bons termes avec tes voisins.

Tout ce qu'il est capable de faire, c'est me regarder fixement. Il ouvre la bouche pour parler, mais les mots ne viennent pas. Je lui souris comme s'il avait dit quelque chose, me dirige vers ma voiture, et m'y installe. Je le vois jeter un coup d'œil au coffre de sa Mercedes. Personne d'autre que moi n'y aurait prêté attention, et encore moins remarqué de quel genre de regard il s'agissait. Je me demande de quelle façon Knott aurait posé les yeux sur son coffre de voiture s'il avait su que j'en connaissais le contenu.

Knott

Je sens mon visage se figer en une expression nouvelle et permanente : le regard vitreux, le front plissé d'un air légèrement égaré, la bouche tordue, la mâchoire pendante. Je commence à perdre les pédales.

Nous nous éloignons du *Ferry*. Un mini cortège. Voilà ce que nous sommes. Une procession funéraire qu'aucun cimetière ne peut accueillir.

J'engage la Mercedes sur la route qui mène chez moi. Tout est calme, mais c'est justement cette tranquillité qu'on paie si cher. Mes phares balayaient la plaque qui porte le nom de la rue. Corella Way. Elle pourrait s'appeler Rue des Rêves. Le genre de quartier où j'ai toujours désiré vivre. Résidentiel. Ma mère l'adore.

Je regarde dans le rétroviseur. La Cortina tourne au coin de la rue. Il n'y rien d'autre à faire : je suis obligé de me garer devant chez moi. Je fais tourner le moteur au ralenti et j'éteins les phares, pour qu'ils n'arrosent pas toute la maison. Si la télévision est allumée, il est possible que ma femme ne m'entende pas. En ce cas, je pourrai desserrer le frein à main, laisser la voiture redescendre la pente, et repartir discrètement. Avec un peu de chance, Kate n'en saura jamais rien.

Mais au moment où j'engage la Mercedes dans l'allée, Plender emballe le moteur de sa Cortina et fait brailler son klaxon italien à trois tons. Je coupe le contact. Dans la maison, un enfant se met à pleurer. Nicole. Ce salopard l'a réveillée. La Mercedes fait face au vestibule. La porte d'entrée est entièrement vitrée. Si Nicole ne s'arrête pas de pleurer, ma femme va devoir traverser le couloir pour aller la voir. Et si Kate traverse le couloir, il est impossible qu'elle ne remarque pas la voiture.

Les pleurs persistent.

Un rai de lumière tranche l'obscurité du vestibule, inondant la Mercedes. Kate apparaît, aussi sombre que l'humeur que trahissent ses mouvements. En me voyant, elle s'arrête net. Secouant tant bien que mal ma torpeur, j'ouvre la portière, sors de la voiture, et me dirige vers la maison. Kate me tourne le dos et poursuit son chemin vers l'escalier, mais cela ne change rien aux données du problème : il faut

que j'entre dans la maison. Pour le moment, du moins. Et, de plus, j'ai besoin de me conduire de façon rationnelle devant ma femme si je veux éviter de devenir fou.

J'ouvre la porte vitrée et traverse le plancher qui résonne sous mes pas. La lumière douce qui provient du salon caresse les jets délicats de la vasque aux poissons. J'entre dans le salon et me plante au milieu de la pièce. Je ne m'assieds pas, je me contente de contempler l'obscurité à travers la baie vitrée. J'ai dépassé le stade où je serais capable de réfléchir à quoi que ce soit.

Un moment plus tard, j'entends Kate traverser le couloir et entrer dans le salon. Je ne me tourne pas vers elle. J'imagine très bien la posture qu'elle a dû prendre, un bras plaqué contre son flanc, l'autre plié devant sa poitrine, ses doigts massant le biceps de son bras rigide.

Elle attend que je lui adresse la parole.

— Qui est-ce qui pleurerait comme ça ? je lui demande, lui tournant toujours le dos.

— Nicole. À cause d'un imbécile qui a fait hurler son klaxon. Tu as dû l'entendre.

— Oui. (Je me tourne vers elle.) En fait, c'était quelqu'un que je connais.

— Oh ? Qui ?

Il faut bien que je le lui dise à un moment ou un autre.

— C'est plutôt drôle, d'ailleurs. Une sacrée coïncidence, je veux dire.

— Une coïncidence ?

Je raconte à Kate ce qui s'est passé. Quand j'ai terminé, elle me demande :

— Tu es sûr qu'il va revenir la semaine prochaine ?

— Oui.

— Pour quoi faire ?

— Comment ?

— Il vient pour quoi ? Pour prendre un verre, pour dîner, ou autre chose ?

— Oh... Je n'en sais rien. Comme tu voudras.

— Enfin, c'est ton ami, pas le mien. Tu veux l'inviter à dîner ?

— Ce n'est pas vraiment un ami. En fait, c'est une invitation qui n'aura pas de suite. Quelque chose dont on doit se débarrasser.

— Alors, il vaut mieux l'inviter à dîner. Il ne risque pas de nous inviter à son tour, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête et m'assieds sur le canapé en cuir. Des images de la soirée défilent dans ma tête comme des diapos dans un projecteur : Eileen buvant un verre, Eileen en sous-vêtements, Eileen à califourchon sur moi, une sueur alcoolique ruisselant sur son visage, Eileen me regardant fixement, les yeux morts, la bouche humide et ensanglantée. J'ai de nouveau envie de vomir.

— J'espère qu'il se comporte mieux à table que sur la route, dit Kate.

Je ne réponds pas. Je fouille mes poches à la recherche de mes cigarettes.

— Il y en a dans le coffret, dit Kate.

Elle s'assoit sur le pouf blanc, se grattant toujours le bras, et fait glisser le coffret vers moi sur le dessus en verre de la table basse. Je prends une cigarette, l'allume, et jette un regard discret à ma montre. Il est bientôt onze heures et demie.

— Comment est-il ? demande Kate.

J'aspire une bouffée. Je regarde tout autour de moi, mes yeux se posant partout, sur n'importe quoi, du moment qu'ils évitent ceux de Kate.

— Comment il est ? je répète pour gagner du temps, dans l'espoir que ma concentration va revenir miraculeusement. Je n'en sais rien, en fait. Je veux dire, ça fait si longtemps...

— Oui, mais comment était-il, à l'époque ?

Bon sang, elle ne peut pas parler d'autre chose ?

— À l'époque ? Ma foi, on était encore gamins. Le gosse qu'il était à ce moment-là et l'homme qu'il est aujourd'hui sont forcément différents.

— Oh, très bien. Si tu n'as pas envie de m'en parler...

Je ne peux pas me permettre de la laisser se mettre en colère contre moi, et je m'empresse d'enchaîner :

— La question n'est pas là, mais c'est difficile. Quinze ans, c'est si long... (Je me masse le front, comme si j'essayais de rassembler mes souvenirs.) Voyons... Tu sais, en fait, il était plutôt pitoyable. Toujours à l'écart. De notre bande, je veux dire. De toutes les bandes. Toujours à l'écart, mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour se faire accepter. Il en faisait même beaucoup trop.

— Et par conséquent, personne ne voulait de lui.

— Enfin, il faisait quand même partie de la bande, si tu vois ce que je veux dire, mais pas au même titre que les autres. On le supportait.

— C'était le souffre-douleur ?

— En un sens. La cible de toutes les plaisanteries. Cependant, il encaissait tout, sans broncher.

— Simplement dans l'espoir de se faire accepter.

— Il faisait semblant de prendre, je suppose, les plaisanteries pour ce qu'elles n'étaient pas.

— Pour des marques d'affection ?

— Oui.

— Quelle horreur, dit Kate d'un ton neutre.

Je hoche la tête et j'essaie de me concentrer pour trouver un prétexte, n'importe lequel, pour sortir de la pièce.

— Les enfants peuvent être tellement cruels, ajoute Kate.

Un problème technique quelconque au studio. Et si je disais que j'ai laissé la tireuse branchée ? Avec la chaleur, cela risquerait...

Kate se lève.

— Comment s'est passée ta séance de prises de vue ? demande-t-elle.

— La séance ? Oh, très bien.

— Qu'est-ce que tu as photographié ?

— Les sacs à main. La nouvelle collection.

— Passionnant.

Je me lève à mon tour, et je m'apprête à lui parler de la tireuse.

— Dans quel état est la voiture ?

— Oh, ce n'est pas trop grave. Le carrossier arrangera ça très bien.

— Il faut que j'aille voir, décide Kate.

Elle fait demi-tour pour quitter la pièce.

J'essaierais bien de la retenir, mais pour lui dire quoi ? Je t'en prie, n'ouvre le coffre sous aucun prétexte ? Plutôt que de tenter quoi que ce soit, je lui emboîte le pas et sors avec elle. Elle contourne l'arrière de la Mercedes, se penche, et examine les dégâts avec ce même regard clinique que les femmes portent sur une coupure, une irritation ou un point noir.

Au bout d'un moment, elle fait la grimace.

— Ce n'est pas très beau, dit-elle en essayant d'ouvrir le coffre.

Je l'ai verrouillé, non ? Est-ce que je l'ai bien verrouillé ?

— Il est coincé ?

— Non. Il est fermé à clé.

Kate se redresse, jette un dernier coup d'œil à la voiture, un regard où brille une certaine satisfaction amusée.

— Eh bien, dit-elle, le travail du carrossier est mâché d'avance.

Elle retourne vers la maison.

Je reste où je suis, incapable du moindre mouvement.

Kate s'arrête et se retourne.

— Tu ne la rentres pas au garage ?

Je regarde Kate fixement.

— Dépêche-toi, ajoute-t-elle. J'ai quelque chose à te montrer.

Je monte dans la voiture et je la fais rouler doucement jusqu'au fond du garage. Je suis parvenu à une décision par défaut : il faudra que cela attende le lendemain matin. Je me servirai de la Hillman de Kate. Je dirai à Kate que je vais au club de voile pour sortir le dériveur avant que la foule du dimanche n'arrive. Je me lèverai tôt, avant Kate, et je transférerai le... Je mettrai Eileen dans le coffre de la Hillman, j'irai jusqu'à la briqueterie, et je ferai ce que j'avais décidé de faire dès le début. Après tout, je n'ai rien à craindre. Personne ne peut savoir qu'elle est ici.

Il me suffit de rentrer dans la maison, me coucher, et faire comme s'il n'y avait pas un cadavre de jeune fille dans le coffre de ma voiture. Je dois en être capable. À condition que je ne devienne pas fou avant que le jour se lève. À moins, bien sûr, que je ne le sois déjà.

Je rentre chez moi, je monte l'escalier, et je passe dans la chambre des enfants.

Kevin, le plus jeune, dort sur le ventre, les draps presque complètement tirés au-dessus de sa tête. Je ne vois de lui qu'une touffe de cheveux. C'est la même chose tous les soirs. On l'appelle L'Épi à cause de cela.

Les larmes me montent aux yeux, ma bouche se tord. Je suis à deux doigts de frissonner, de trembler, de tomber à genoux et de vider mon sac, de laisser surgir de moi tout ce que j'ai sur le cœur, jusqu'à en être totalement libéré, vidé, et laisser ce vide oblitérer la soirée tout entière.

Mais Kate entre dans la chambre, vient près de moi, et regarde les enfants elle aussi.

— On en a, de la chance, dit-elle en me prenant la main.

J'acquiesce d'un signe de tête, car c'est tout ce que je peux me risquer à faire. Le regard de Kate s'attarde un peu sur les enfants, puis elle me dit :

— Viens. Je veux te montrer quelque chose.

Elle m'entraîne dans notre chambre. Pendant que j'étais en bas, elle s'est changée. Elle a passé un peignoir.

— Assieds-toi, dit-elle.

Son visage affiche une expression bizarre, un mélange d'impatience et d'audace timide.

Je m'assieds sur le bord du lit. Kate glisse les pouces sous la ceinture de son peignoir et les écarte. Le peignoir s'ouvre. Elle n'a pas de chemise de nuit. En revanche, elle porte des nouveaux dessous, mais ce qui me frappe, c'est que ceux-ci comprennent un porte-jarretelles et une paire de bas de soie noire.

Je regarde son corps rose que met en valeur la blancheur délicate de ses nouvelles fanfreluches.

— Alors ? demande-t-elle, mi-gênée, mi-inquiète.

Je ne réponds rien. Elle donne sans doute à mon silence la signification qu'elle espérait y trouver.

— J'ai fini par y arriver, explique-t-elle, laissant tomber le peignoir derrière elle et faisant pivoter son torse pour regarder l'arrière de ses jambes. Ça n'a pas été une mince affaire, pour les dénicher. C'est déjà assez difficile, aujourd'hui, de trouver des bas ordinaires, mais des bas noirs en soie, c'est aussi rare que les moutons à cinq pattes. Quant au porte-jarretelles... J'aime autant te dire, dans les boutiques, on a dû croire que je débarquais de l'arche de Noé.

Je reste muet. Je commence tout juste à comprendre. Ce qu'elle attend de moi. Maintenant. C'est ma faute. Je n'ai pas arrêté de la tarabuster pour qu'elle achète des bas. Et c'est justement aujourd'hui qu'elle se décide à le faire. Mon attitude devait la mettre particulièrement mal à l'aise, la rendre singulièrement peu sûre d'elle-même, pour qu'elle en arrive là. Par conséquent, il faut que je manifeste mon enthousiasme. Sinon, ses soupçons ne feront qu'augmenter. Elle devinera que j'ai possédé une autre femme quelques heures plus tôt.

Levant la jambe, elle pose le pied sur mon genou, les mains sur les hanches, vacillant un peu sur son autre jambe, prenant la pose classique de la putain dominatrice, sinon que Kate est l'antithèse de la prostituée. J'ai du mal à expliquer pourquoi. Une fille ressemblant

trait pour trait à Kate pourrait très bien faire le trottoir, mais pas Kate. Ce n'est pas une question d'apparence physique. Kate est trop sensible, trop repliée sur elle-même, trop ténébreuse, trop réservée, trop inhibée.

— Eh bien... dit-elle, levant la jambe encore plus haut, appuyant son pied gainé de soie contre ma poitrine pour me faire basculer doucement sur le lit.

Le mouvement lui fait perdre l'équilibre, et elle doit prendre appui sur ses deux bras tandis qu'elle se penche sur moi, un genou sur le lit. Ses longs cheveux noirs tombent sur ses épaules et me chatouillent le visage.

— Eh bien... répète Kate.

Je lève les yeux vers elle, mais à sa place, je ne vois que le visage mort d'Eileen.

Kate glisse ses mains entre mes cuisses et me caresse.

— Maintenant que je me suis donné tout ce mal, dit-elle, j'aimerais savoir si mes efforts vont être récompensés. Mais il n'y a qu'à l'usage que je verrai la différence.

Plender

Quand les lumières se sont éteintes, à minuit moins le quart, j'ai décidé de leur laisser une heure de plus. En face de chez Knott, un vent froid s'infiltré entre les branches des arbres. Je frissonne par solidarité. Je traverse la rue, je m'approche du portail, et j'examine la maison.

Elle est vraiment très belle.

Une villa, plutôt qu'une maison. Mais beaucoup plus qu'une villa. Toute neuve. Elle ne peut pas avoir plus de trois ans. Longue et basse, avec une chambre au premier, de nombreux pans de mur au crépi de bon goût, et des hectomètres carrés de baies vitrées en double épaisseur, du plancher au plafond. Des pelouses moelleuses, une toiture aux bardeaux impeccables, deux rangées symétriques de rosiers, et de nombreux treillages joliment disposés pour préserver l'intimité des propriétaires.

Je suis obligé de le reconnaître : ce vieux Knottsky a bien mené sa barque. Mais il va m'aider à encore mieux mener la mienne.

Ouvrant le portail, je monte l'allée en pente qui mène au garage. Le plan de la maison est on ne peut mieux conçu pour me faciliter la tâche. Le garage est à l'écart du reste de la maison. Et la pièce où j'ai vu de la lumière, la chambre des Knott, se trouve à l'autre extrémité, passé l'angle de la façade.

Je manipule la poignée de la porte coulissante, la tournant de droite à gauche. Pas le moindre grincement. Elle est bien entretenue, comme le reste de la maison. Je la tourne de nouveau et tire dessus sans forcer. Elle gémit un peu, sans plus. Lentement, je fais coulisser la porte sur ses galets. Elle frémit légèrement, mais c'est à peine si on l'entend vibrer. Je reste immobile pendant quelques minutes. Aucun bruit en provenance de la maison. Sortant ma lampe de poche, j'entre dans le garage. Je dirige le faisceau lumineux sur le coffre et je déballe mes outils. Une minute plus tard, le coffre est ouvert. Le corps est toujours là, comme je m'y attendais. Je referme le coffre en douceur.

Contournant la voiture, je m'attaque à la serrure de la portière. Quand elle cède, je me penche dans la voiture et desserre le frein à main. Puis, ressortant de l'habitacle, je cale mon épaule contre le montant de la portière et commence à pousser.

Knott

— Tu me rends malade, dit ma femme. Malade. Tu me dégoûtes.

Je suis allongé sur le dos, le regard perdu dans le noir. Je proteste mollement :

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Tais-toi.

— Je te le jure.

— Tu ne me respectes même pas assez pour le reconnaître.

— Ce n'est pas vrai.

— Ou bien tu me méprises, ou bien c'est que tu n'as pas le courage d'avouer la vérité.

— Je te l'ai dit, je suis fatigué.

— Espèce de sale menteur. Tu viens de sauter une autre fille.

— J'ai eu une dure journée, c'est tout.

— Depuis quand est-ce que c'est au-dessus de tes forces, de baiser ?

— Tu ne comprends pas.

— Tu me prends vraiment pour une idiote. En fait, c'est ça, le pire de tout : tu crois que je suis encore la petite dinde que tu as persuadée de t'épouser après l'avoir dépucelée.

— Laisse tomber, bon sang. Je t'en supplie.

— Mon Dieu, ce que j'ai pu être bête. J'étais toute éblouie d'avoir eu mon premier amant. Je m'imaginais que j'allais vivre une merveilleuse histoire d'amour pendant les huit cents prochaines années.

Je ne dis rien.

— Eh bien, je n'ai pas tardé à comprendre, n'est-ce pas ? Tu m'as donné d'excellentes leçons. Pleines de bon sens. En m'habituant dès le départ à ce qui m'attendait par la suite.

J'essaie de ne pas l'écouter.

— C'était qui, d'abord ? Heather ? Joanne ? Ou bien alors celle avec la...

— Écoute, Kate. Je te l'ai déjà dit. Ce n'est pas ce que tu crois.

Dans le noir, elle se retourne brusquement vers moi, et l'instant d'après, elle abat de toutes ses forces son poing sur mon visage, me frappant en plein sur l'œil. L'obscurité explose en un éclair aux bords déchiquetés et Kate me frappe de nouveau. Cette fois, elle m'atteint à la mâchoire. Je parviens à lui saisir le poignet. Elle se débat un instant, puis cesse de lutter lorsque, inévitablement, éclatent ses sanglots. Je relâche ma prise, cherche à tâtons sur la table de nuit, et trouve une cigarette, puis un briquet. Je fais jaillir la flamme d'un coup de pouce, les murs surgissent du néant, puis disparaissent.

Les sanglots de Kate finissent par s'estomper. Le silence leur succède, et après un certain temps, Kate bondit du lit et traverse la chambre en trombe, dans le noir. Quelques minutes plus tard, je l'entends faire le lit dans la chambre d'amis. Puis il y a le bruit de l'interrupteur qu'on manipule, un froissement étouffé de draps et de couvertures, et le silence. Je reste une demi-heure sans bouger, prêtant l'oreille, et le silence dure toujours. Me redressant, je sors du lit, quitte la chambre, et vais écouter à la porte de Kate. Le panneau est entrouvert ; j'entends Kate respirer. Elle dort.

Retournant dans la chambre, je passe quelques vêtements et je longe le couloir pour redescendre au rez-de-chaussée. Je n'ai pas l'intention de me débarrasser d'Eileen maintenant. Il est trop tard. Si on me voit à cette heure-ci, je ne pourrai donner aucune explication rationnelle par la suite. Il faut que j'attende demain matin.

Seulement, pendant la demi-heure qui vient de s'écouler, alors que j'étais couché dans l'obscurité, j'ai ressenti le désir intense de descendre au garage, d'ouvrir le coffre, et de regarder ce que j'ai fait.

Plender

Il m'a fallu deux heures pour contourner le fleuve et me retrouver sur l'autre rive. En arrivant près de Brumby, j'ai été tenté de rester sur la départementale, d'entrer dans la ville, d'en faire le tour et d'en ressortir, mais finalement, j'ai emprunté le chemin étroit qui descend en lacets le flanc du plateau vers le fleuve et la carrière.

La Cortina fait des embardées et tressaute sèchement dans les ornières du chemin de terre. Devant moi, par-delà le fleuve, la vaste étendue de la ville se dessine dans la nuit, esquissée par d'innombrables lumières. L'une de ces lumières est celle du réverbère planté au bout de la rue de Peter Knott, et je me demande ce qu'il fait en ce moment même. Est-ce qu'il est au lit, couvert de sueur, attendant que le jour se lève, attendant le moment où il pourra décemment sortir de chez lui et mettre enfin son plan à exécution ? Ou bien, incapable de patienter, a-t-il déjà cédé à la panique, se précipitant au garage, poussé par la peur et la nausée ? Je souris. Cette peur et cette nausée-là ne sont rien comparées à ce qu'il ressentira en ouvrant la porte du garage.

Atteignant l'entrée de la carrière à moitié obstruée par les branchages, je donne un coup de volant pour y engager la voiture, et j'avance au pas sur le sentier étroit. Des branches de sureau fouettent le pare-brise et ratissent le toit. Arrivé au bout du sentier, je coupe le contact.

Devant moi, éclairée par la lune, se déploie la vaste étendue de la carrière, ses éboulements et ses promontoires ondulant à perte de vue pour se perdre dans la nuit. J'en connais toutes les pentes, les creux, les pistes. Quand nous étions gosses, nous venions ici tous les dimanches. Pour les jeux auxquels nous jouions, c'était le terrain idéal. Levant les yeux, je regarde vers la gauche, pour essayer de distinguer le bois au bord de la falaise. On jouait là-haut, aussi.

Un chaud soleil d'automne transperce les arbres. Peter et moi traversons tranquillement le bois. Les feuilles mortes bruissent sous nos pas. On ne parle pas, trop contents de passer la matinée à traîner. Je ne dis rien parce que je suis heureux, et je suis heureux parce que je suis seul avec Peter, loin de ses autres amis, et quand il n'est pas avec eux il est différent.

Parfois, on dirait même qu'il m'aime vraiment bien.

Au bout d'un moment, on arrive au tronc d'arbre abattu auquel on s'arrête toujours, et on s'assied un instant.

On continue à garder le silence. Je balance mes jambes, essayant de déloger un morceau d'écorce qui se décolle du tronc. Peter semble perdu dans ses pensées. Finalement, il glisse la main sous son blouson, et il en sort un petit magazine enroulé sur lui-même.

— C'est Marc Horsfall, de 3^e L, qui me l'a donné, explique Peter. Johnno et lui, ils ont acheté ça pendant le voyage scolaire à Paris.

Je le déroule et j'examine la couverture. Ça s'appelle Paris Minuit. Le dessin représente une femme penchée en avant qui regarde par-dessus son épaule. Elle porte un grand chapeau, et on voit sous sa jupe, jusqu'à sa culotte. Elle porte des bas noirs et des talons aiguilles. J'ouvre le magazine et je le feuillette. Il y a des photos de femmes en sous-vêtements, presque toujours dans des positions similaires à celle de la femme de la couverture. La plupart portent des chapeaux et des longs gants noirs ; il y en a même une en manteau de fourrure. Je découvre aussi des femmes à moitié nues dans les dessins humoristiques. Dans l'un de ces dessins, une fille est allongée dans l'herbe, toute contente, la culotte autour des chevilles, et une autre fille habillée en homme, debout près d'un arbre, est en train de graver un cœur et des initiales sous une rangée d'autres cœurs tous semblables. Il y a aussi des articles qui, d'après les illustrations, doivent raconter des histoires de voyous français qui flanquent des corrections à leurs petites amies. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Qu'est-ce que t'en penses ? demande Peter.

— C'est pas mal.

— Ça t'a pas donné la trique ?

Je hausse les épaules.

— Moi, si, ajoute Peter en déboutonnant son pantalon. Regarde.

Je regarde, je rougis, et je fais une sorte de sourire.

— Fais voir la tienne, alors, dit-il.

— Nan...

Je dis ça comme si ça n'avait pas d'importance.

— Ça t'a rien fait, alors ?

— Si.

— Je suis sûr que non. Je parie que t'es encore trop jeune pour bander.

— Mais si, je peux bander.

— Je parie que t'arrives pas encore à décharger.

Je ne réponds pas.

— *Moi, j'y arrive, reprend Peter. Je balance la purée à un mètre. Même Glegger, de 3^e M, il peut pas aller aussi loin.*

— *Qu'est-ce que t'en sais ?*

— *Qu'est-ce que j'en sais ? répète-t-il d'un ton méprisant. Ils ont fait un Club des Branleurs, derrière les vestiaires du terrain de sport. Rien que des troisièmes. Tu les as jamais vus ?*

Je secoue la tête.

— *Tous les jours, à l'heure du déjeuner, ajoute Peter. Ils organisent des concours. Parfois, il y a Beryl Marshbanks et Janet Smith qui viennent faire ça pour eux.*

Je suis choqué, et tout excité en même temps. Beryl Marshbanks et Janet Smith...

— *J'ai envie de le faire tout de suite, dit Peter. Et toi ?*

Je hausse les épaules de nouveau et je change de position sur le tronc d'arbre.

— *Tu y arrives pas, hein, c'est ça ? demande Peter.*

— *Si.*

— *Fais voir comment tu fais, alors.*

Je n'ai pas le choix. Je déboutonne mon pantalon. Peter m'examine. Je suis encore mou.

— *Allez, vas-y.*

Je commence à me caresser. Peter ricane.

— *C'est comme ça que tu t'y prends ?*

Je rougis encore plus et je commence à avoir le cœur qui se soulève.

— *Je comprends que t'arrives pas à décharger, dit-il. Tiens, regarde comment il faut faire.*

J'observe sa façon de procéder, puis je recommence.

— *T'es nul, décrète Peter.*

Se penchant vers moi, il écarte ma main, m'empoigne, et se met à me masturber. Je n'ose pas essayer de l'arrêter, de peur qu'il raconte à ses copains que je suis nul.

Puis je commence à éprouver une sensation que je n'ai jamais connue. Alors qu'il continue à me tripoter, nous glissons du tronc d'arbre sur le tapis de feuilles sèches. Peter passe son bras autour de mes épaules et nos têtes s'entrechoquent. La sensation devient de plus en plus intense, et au moment où je me dis que ça ne pourrait pas être meilleur, ça le devient. Et

d'un seul coup, c'est terminé, mais il ne se passe rien qui puisse montrer à Peter que c'est terminé.

Aussitôt après survient le dégoût ; jamais je ne me suis senti aussi sale.

— Maintenant, c'est toi qui dois me le faire, dit Peter.

Knott

Je m'arrête devant la porte du garage et je saisis la poignée. Un nuage qui masquait la lune est emporté par le vent, et soudain mon ombre apparaît sur la porte du garage, et la nuit est aussi claire que le jour. Alors, je comprends que je n'aurai pas le courage de tourner la poignée.

Pivotant sur moi-même, je fuis loin du garage, dévalant l'allée de gravier vers le portail, geignant et pleurant tout à la fois. Le léger vent qui souffle cette nuit siffle à mes oreilles et emporte derrière moi mes gémissements et mes larmes. Quand je parviens au portail, je m'agrippe aux poignées, tombe à genoux, et plaque mon visage humide contre le montant de bois.

Plus tard, quand j'ai fini de pleurer, je commence à ressentir une peur nouvelle.

Ce qui la déclenche, c'est que je prends conscience tout à coup que le vent est complètement tombé. Il règne autour de moi un silence de mort. Rien ne bouge. Tous les nuages ont disparu du ciel, et les ombres des arbres que projette la lune sont figées, immobiles. Tournant la tête, je regarde la maison. La nuit est assez claire pour que les fenêtres renvoient les reflets des arbres.

Ce qui a changé, à présent, c'est que j'ai peur d'Eileen. Ou plutôt, j'ai peur de mon imagination, et de ce qu'elle est capable de faire apparaître dans l'état où je me trouve. Réalité ou hallucination, peu importe : même une apparition n'existant que dans mon esprit suffirait à faire de ma folie temporaire un état mental irréversible.

Lentement, je me force à me relever. Me retournant vers la maison, j'ouvre les yeux aussi grands que possible, pour qu'aucun battement de cil ne vienne troubler ma vision, puis je reviens sur mes pas. Je reste bien au milieu de l'allée, évitant soigneusement de regarder le garage ; mes yeux ne dévient ni vers la droite, ni vers la gauche. Quand je me retrouve devant le panneau de verre de la porte d'entrée, mon reflet m'oblige à m'arrêter net et à me regarder comme si je découvrais mon double, un double fantomatique à la démarche chancelante.

J'entre dans la maison et l'ombre disparaît.

Plender

D'un coup de volant, je prends à droite, dirigeant la Cortina vers le fond de la carrière, où se trouvent le toboggan qui charriait les blocs de calcaire et l'ancien bâtiment des machines. Les voies ferrées à faible écartement sont toujours en place ; elles s'incurvent nonchalamment vers l'extrémité du bassin. Il reste quelques wagonnets. Les bennes, arrachées depuis longtemps à leurs châssis, ont été retournées. Elles reposent, à l'envers, sur le sol lui-même.

J'arrête la voiture, j'en descends, et je vais ouvrir le coffre. J'en sors le cadavre et vais le déposer près d'une des bennes, située derrière le bâtiment des machines, à un endroit qui reste à l'ombre toute la journée.

La benne se trouve au pied du toboggan, sur le monticule artificiel créé par les milliers de tonnes de pierres déversées au fil des années. Je me penche pour ôter quelques pierres le long de la benne retournée, puis je glisse mes mains sous le rebord en fonte et commence à soulever la benne. Elle est encore plus lourde que je ne le croyais, mais c'est très bien comme ça. Plus elle est lourde, et mieux ça vaut. Après un dernier effort, je la fais basculer et elle se retrouve sur le flanc. Alors, je m'attaque à la couche de pierres qui se trouvaient sous la benne, jusqu'à ce que j'en aie ôté suffisamment pour former une petite tranchée. Cela fait, je soulève le corps, le dépose au fond de la tranchée, et le recouvre de pierres. Puis je fais le tour de la benne, et la soulève de nouveau pour la tenir en équilibre sur l'un de ses bords. Une dernière poussée la fait retomber à son emplacement initial. Du même coup, elle masque la tranchée et le cadavre. L'air s'échappe dans un soupir étouffé au moment où la chape de fonte retombe sur le lit de pierres.

Knott

Le soleil me caresse le visage. J'ouvre les yeux, je tourne la tête, et je me demande où est ma femme. Je regarde ma montre. Il est sept heures et quart. Puis la mémoire me revient.

Aussi surprenant que cela paraisse, j'ai dormi.

Je referme les yeux pour tenter de repousser la réalité, mais elle refuse de disparaître. Je suis envahi par ce désespoir suicidaire qui, chez moi, succède généralement aux abus de champagne. J'ai envie de rester là, sans bouger, jusqu'à la fin des temps.

Malgré tout, je parviens à m'arracher du lit. Je m'habille, quitte la chambre, longe le couloir, traverse le vestibule et sors de la maison.

La matinée est belle, ensoleillée, mais derrière les arbres des nuages gris commencent à s'amonceler, envahissant le ciel. À grands pas, je traverse l'allée de gravier en direction du garage. J'essaie de ne pas réfléchir, pour que ce que j'ai à faire soit plus facile.

Soulevant la poignée, je fais coulisser la porte.

Plender

Assis sur mon lit, je passe le rasoir électrique sur mon visage en écoutant la bande magnétique.

La tonalité cesse, il y a un déclic, un silence, puis j'entends la voix de Froy :

— Ici M. Brown. Je vous appelle pour vous faire savoir que l'opération est terminée et qu'elle a été couronnée de succès.

À l'autre bout du fil, son correspondant lui répond :

— Merci. Je n'ai jamais douté du résultat.

— Merci, monsieur.

— C'est une chance pour le Mouvement d'avoir des agents aussi compétents à son service. Et vous avez joué un grand rôle dans leur recrutement.

Froy marmonne d'autres remerciements.

— En tant que dirigeant, reprend l'autre voix, je veillerai à ce que vous en soyez personnellement récompensé.

Froy hurle presque de joie, à présent. Il y a un silence, puis Froy se risque à ajouter :

— J'ai fait rédiger le discours de Gorton pour la conférence de Leeds.

— Oui.

— Je dois reconnaître qu'il est remarquable.

— Qui l'a écrit ?

— Potter, du *Militant*. Il va écrire également, pour l'édition du dimanche, un article qui en reprendra les grandes lignes. Par ailleurs, le journal réservera une large place au discours lui-même.

— Excellent.

— Et l'organisation de la réunion de Liverpool entre dans la dernière phase de préparation.

— À qui ferons-nous appel ?

— Davies sera l'orateur principal. Plusieurs de nos hommes seront sur place, pour jouer les agitateurs anarchistes de gauche. Les gens de

la télévision couvriront l'événement, et ils ne seront pas déçus.

— Parfait. Eh bien, tout semble progresser de façon satisfaisante. Les vérités anciennes sont bien servies. Le moment venu, l'Angleterre pourra nous remercier de beaucoup de choses.

— Oui, monsieur.

Ils se souhaitent le bonsoir et l'enregistrement s'arrête. Je débranche mon rasoir et me lève du lit. On frappe à ma porte. Je vais ouvrir, et ma logeuse entre, l'air affairé, portant mon petit déjeuner sur un plateau qu'elle pose sur la table.

— Merci, Margaret. Vous êtes déjà sortie, ce matin ?

Depuis que j'habite ici, je ne l'ai jamais vue une seule fois hors de chez elle.

Margaret frissonne.

— Pas de danger ! Je ne suis pas folle, dit-elle.

Je l'encourage :

— Mais sortez donc ! Il a l'air de faire beau. Un peu d'air frais vous fera du bien.

— Il fait frisquet, dit Margaret. Et il va pleuvoir.

— Non. Il ne pleuvra pas aujourd'hui.

— Essayez donc de raconter ça à mon rhumatisme, dit-elle en refermant la porte derrière elle.

Décrochant le téléphone, je compose le numéro de Gurney.

— Comment ça s'est passé, hier soir ? je lui demande.

— Bien, répond Gurney.

— Camille a bien travaillé ?

— Oui.

— Elle n'a pas fait de manières ?

— Non, elle a bien tenu son rôle.

— Bon, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

— Oui.

— Quand les photos seront-elles prêtes ?

— Laissez-moi respirer, monsieur Plender.

— Quand ?

— Demain, dans la journée, je pense.

— Bien. Écoutez, il y a quelque chose que vous allez devoir faire

pour moi.

— Oui, monsieur Plender.

— Est-ce que Stoney a des chances de se trouver au garage aujourd'hui ?

Knott

Assis à la table du petit déjeuner, je regarde fixement le supplément en couleur du journal du dimanche. La voiture a disparu. Quelqu'un l'a prise. Volée. Avec Eileen dans le coffre. Que va-t-il se passer quand les voleurs découvriront le corps ? Ils abandonneront la voiture ? Et après, la police retrouvera la Mercedes, et je serai fini.

Je n'ai pas dit à Kate que la voiture n'est plus là. Elle voudrait savoir pourquoi je n'ai pas appelé la police. Mais il faudra bien que je finisse par le lui dire. Que se passera-t-il, à ce moment-là ?

Kate pose une tasse de café devant moi. Ses mouvements traduisent parfaitement son humeur. Elle pense toujours à ce qui l'a rendue furieuse hier soir.

Nicole demande :

— Maman, à quelle heure on va chez grand-père ?

Kate répond :

— Je n'en sais rien. Dans l'après-midi.

— On pourra se baigner dans la piscine ?

— Ne sois pas bête, Nicole. Il fait bien trop froid.

— Le froid, ça m'est égal, Maman, je te le jure.

— Eh bien, moi, ça ne m'est pas égal du tout. Tu attraperais sûrement une pneumonie.

Kevin intervient :

— Tu veux dire que c'est la pneumonie qui l'attraperait ?

— Tais-toi, idiot, dit Nicole.

— C'est comme quand on nous dit qu'on va prendre une claque, poursuit Kevin. En fait, on ne va pas la prendre, on va la recevoir.

— T'es vraiment bête, c'est tout ce que t'es, dit Nicole.

— Dépêchez-vous, tous les deux, lance Kate. Finissez votre petit déjeuner.

— Fini ! répondent-ils en même temps.

— Bon, en ce cas, allez vous préparer pour aller à l'église.

Les deux enfants protestent.

— Pas de discussion ! dit Kate. Allez chercher vos manteaux.

Descendant de leurs chaises, ils sortent de la cuisine. Kate reste à sa place, buvant son café, les coudes sur la table, sans se regarder. Dans quelques instants, elle va se lever, mettre son manteau, emmener les enfants au garage, et découvrir que la voiture a disparu.

Je lui demande :

— Ils sont vraiment obligés d'y aller ?

— Ils sont baptisés, alors il est normal qu'ils se rendent à l'église de temps en temps.

— Mais pourquoi aujourd'hui ?

— Parce qu'ils n'y sont pas allés depuis un mois.

— Je pensais qu'on aurait pu tous aller faire une promenade ensemble.

Kate me regarde avec une surprise feinte.

— Oh ? En quel honneur ? À cause du sentiment de culpabilité que t'a laissé la soirée d'hier ?

Je n'insiste pas. Kate retourne à son café. Son visage affiche une expression de triomphe mêlée d'amertume. Elle avale une dernière gorgée, repose sa tasse, et sort de la cuisine. Je l'entends traverser le vestibule, ouvrir la penderie, puis les enfants déboulent du couloir pour la rejoindre.

— Maman, c'est mon tour de monter devant, hein ? demande Nicole.

— Non, c'est pas ton tour, dit Kevin. C'est elle qui est montée devant la dernière fois, n'est-ce pas, Maman ?

— Je ne m'en souviens absolument plus, dit Kate. En tout cas, il n'y aura pas de dispute aujourd'hui. Vous pouvez monter tous les deux derrière.

Les enfants grognent, protestent, et j'entends Kate les pousser vers le couloir et la sortie. La porte se referme, le double vitrage vibre, puis s'installe un silence écrasant, à peine troublé par quelques chants d'oiseaux provenant des arbres qui entourent la maison.

Le silence dure un court instant, mais bientôt le gravier crisse sous les pas de Kate qui revient en courant. Elle ouvre la porte à la volée et crie mon nom, s'engouffrant dans le vestibule sans attendre ma réponse. Elle surgit sur le seuil de la cuisine.

— Peter, dit-elle comme si elle ne croyait pas tout à fait à ce qu'elle

dit, la voiture a disparu.

Je la regarde et répète :

— La voiture a disparu ?

— La Mercedes. Elle n'est plus là.

— La Mercedes ?

— Mais oui, bon sang ! La Mercedes. Viens voir.

La folie qui me fait subir sa loi attire mon attention sur les mots dont Kate s'est servi. Viens voir la voiture. Elle a disparu. Vieille plaisanterie. Viens voir qu'il n'y a plus rien à voir.

Je me lève, repousse mon fauteuil, et je suis Kate comme un somnambule. Nous sortons dans le matin clair qui promet d'être changeant.

Les gosses, gagnés par une sorte d'excitation, gambadent autour du garage.

— Papa, la voiture n'est plus là ! crie Nicole à mon approche.

Kate se tient à l'endroit où devrait se trouver la Mercedes, matérialisant son absence. Elle scrute mon visage, attendant de ma part un commentaire quelconque. Je promène mon regard tout autour de moi, comme pour m'assurer que la voiture a vraiment disparu.

— Alors ? demande Kate.

— Je ne sais pas.

— Elle a été volée, ou quoi ?

— C'est ce qu'on dirait.

— Mais enfin, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Je secoue la tête. Lentement, Kate tourne sur elle-même et sonde le garage vide.

— Je n'arrive pas à y croire, dit-elle. Quelqu'un est venu ici pendant la nuit et a volé la voiture. C'est épouvantable.

Elle fait un tour complet et se retrouve de nouveau face à moi.

— Je dois dire que cela ne semble pas t'inquiéter outre mesure, dit-elle.

— Je n'ai pas encore bien réalisé.

— Eh bien, il vaudrait mieux que tu réalises rapidement, commente Kate. Il faut qu'on fasse quelque chose.

Je hoche la tête, sachant très bien en quoi ce quelque chose va consister. J'ai l'impression de m'enfoncer dans les sables mouvants.

— Tu ferais mieux d'avertir la police, dit Kate.

Lui tournant le dos, je m'apprête à sortir du garage, lui expliquant :

— Je vais juste m'assurer qu'elle n'est pas dans la rue.

Je cherche à gagner du temps, tout en sachant qu'en fin de compte cela ne servira à rien.

— Dans la rue ? répète Kate. Mais qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi la voiture serait-elle dans la rue ?

Descendant l'allée vers le portail, je réponds à Kate :

— Quelqu'un l'a peut-être empruntée pour s'amuser. Ce genre de chose arrive parfois. On lit ça tout le temps dans le journal. Quelqu'un vole une voiture, fait un tour avec, et la ramène à l'endroit où il l'a prise.

Kate me suit dans l'allée, et les enfants lui emboîtent le pas.

— Tu plaisantes ! s'exclame-t-elle. Personne ne se donnerait le mal de forcer une porte de garage, simplement pour emprunter une voiture le temps d'aller faire un tour. C'est certainement plus grave que ça.

J'ouvre le portail, me plante au milieu de la rue, et regarde des deux côtés. Mais, évidemment, la rue est vide. Kate, restée près de la barrière ouverte, me regarde comme si j'étais une chimère sortie de son imagination. Je reviens vers elle, pris d'une nausée indescriptible, et au bord des larmes.

— Ce que je veux dire, poursuit Kate en s'écartant pour que je puisse refermer le portail, c'est que les gens qui veulent emprunter une voiture pour aller faire un tour en choisissent plutôt une dans la rue. Pourquoi prendraient-ils le risque de...

Elle s'arrête en plein milieu de sa phrase quand je me retourne brusquement vers elle pour la saisir aux épaules. Je hurle :

— Ça va ! Tu as raison. Bon Dieu, je le sais bien, que tu as raison ! Maintenant, ferme-la. Tais-toi, tais-toi, tais-toi !

Les enfants, pétrifiés, nous regardent avec des yeux ronds. Au début, Kate n'essaie pas de se libérer de mon emprise. Puis, sur son visage, le choc cède la place au mépris.

— Même devant les enfants... commente-t-elle.

Puis elle secoue ses épaules et je la relâche. Kate s'approche des enfants, s'agenouille, et les entoure de ses bras. Nicole semble tout près de pleurer.

— Ne vous inquiétez pas, les enfants, dit Kate. Ce n'est rien. Papa et Maman s'aiment toujours, vous savez.

Je passe près d'eux en courant pour regagner la maison. J'entre dans mon studio, referme la porte derrière moi, m'assieds dans mon fauteuil en cuir et regarde le mur, me forçant à ne penser à rien. Un instant plus tard, Kate entre dans la pièce.

— Espèce de salaud ! finit-elle par dire.

Je ne la regarde pas ; je ne desserre pas les lèvres.

— J'espère, reprend-elle, que tu n'es pas près d'oublier la façon dont ils nous ont regardés.

Portant la main à mon propre visage, je lui dis simplement :

— Je te demande pardon.

— Essaie de dire ça à Nicole.

Je reste dans la même position, la tête en appui sur ma main. J'entends Kate allumer une cigarette. Il y a un long silence avant qu'elle ajoute :

— Je veux savoir ce qui ne va pas.

Je ne réponds pas.

— Tu as de graves ennuis, n'est-ce pas ? Je veux savoir de quoi il s'agit.

Je secoue la tête.

— Pourquoi ne t'inquiètes-tu pas au sujet de la voiture ? demande Kate.

Intérieurement, je me répète sans cesse : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ne me viens-tu pas en aide ?

— Tu ne t'en fais pas pour la voiture parce que tu es trop préoccupé par autre chose. C'est ça ?

Je secoue la tête de nouveau.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé la police, alors ? Mes lèvres remuent, tentant de prononcer les mots que mon cerveau ne parvient pas à assembler.

— C'est parce qu'il y a autre chose, ajoute Kate. Comme je ne réponds pas, elle insiste :

— Peter, j'ai le droit de savoir.

Je sais exactement ce qu'elle pense. Elle se dit que je connais une autre femme, à laquelle je tiens tellement que j'ai décidé de les quitter, elle et les enfants. Je parviens à articuler :

— Il n'y a rien d'autre, Kate. Rien du tout.

— Ne mens pas, Peter. Aie au moins le courage de me dire la

vérité.

— Je ne... Je ne peux pas... Il n'y a rien. Rien. Kate ne réagit pas tout de suite. Puis elle me dit, sans élever la voix :

— Très bien.

Il y a de nouveau un silence de mort jusqu'à ce qu'elle me demande :

— Tu ne vas pas appeler la police ?

Je suis incapable de formuler une réponse quelle qu'elle soit.

— En ce cas, ajoute Kate toujours aussi doucement, je vais téléphoner moi-même.

Elle se dirige vers mon bureau. Relevant la tête, je la regarde, muet et fasciné, traverser la pièce. À présent, la comédie est terminée. Je ferais mieux de tout lui dire. C'est la seule chose à faire. Au moment où sa main touche le combiné, j'ouvre la bouche pour parler.

Mais avant qu'elle ne décroche, le téléphone se met à sonner.

Plender

C'est une voix de femme qui me répond.

— Corella 332, dit-elle.

— Allô ? Pourrais-je parler à Peter ?

— Qui est à l'appareil ?

— Ici Brian Plender.

J'entends des marmonnements étouffés, puis le récepteur change de mains et la voix de Knott dit :

— Oui ?

— Bonjour, Peter. C'est Brian. Comment ça va, aujourd'hui ?

Il ne répond pas.

— Tu es descendu jusqu'à ton garage, ce matin ?

Je ne m'attends même pas à une réponse de sa part, cette fois. J'enchaîne aussitôt :

— Écoute, il vaut mieux que je te dise la vérité. Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, mais hier soir... Enfin, au moment où on s'est rencontrés, de façon un peu percutante, si je puis dire, j'avais déjà quelques verres dans le nez. Tu sais, le samedi soir, tout ça...

Toujours rien.

— Enfin, je me suis senti vraiment coupable de ce qui est arrivé. Je veux dire, c'était entièrement ma faute. Je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose. Je n'arrêtais pas de penser à cette superbe voiture toute cabossée à cause de moi. Alors, je suis revenu.

— Tu es revenu ? répète-t-il.

Je souris tout seul. Il parle d'une voix blanche, avec difficulté.

— Oui, je suis revenu. La maison était... Enfin, vous étiez tous au lit. Alors j'ai pris la voiture. J'ai pris la voiture et je l'ai apportée chez mon copain. Tu sais, celui dont je t'ai parlé. Celui qui a un garage. Il travaille dessus en ce moment même. Pas de problème. Quand il lui aura donné quelques coups avec son petit maillet en caoutchouc, elle sera comme neuve. Dès ce soir. Bon, je sais ce que tu vas me dire : je n'avais pas le droit de faire ça. Et tu aurais raison. Mais comme je te

l'ai expliqué, j'avais pris quelques verres de trop, et je ne pensais plus qu'à une seule chose : faire réparer ta voiture. Je n'ai pas eu de mal à la faire démarrer. Dans mon métier, c'est l'enfance de l'art, en fait. C'est le genre de chose qu'on apprend à faire.

— Tu as pris la voiture, répète Knott.

— Mon copain a commencé à travailler dessus à la première heure. Au premier coup d'œil, il a compris que ça ne prendrait pas trop de temps. Bien sûr, il faudra changer le clignotant, mais il a un ami qui est concessionnaire Mercedes, et il lui envoie la pièce tout de suite. Il fera le câblage aussi, sans doute.

— À quel point... Où en est-il, exactement ?

— Je n'en sais rien, mais il a bien regardé l'arrière de la voiture, il a ouvert le coffre, il a examiné les dégâts de l'intérieur, et, comme je le disais, elle sera prête ce soir.

Comme il n'y a aucun bruit à l'autre bout de la ligne, j'ajoute :

— Alors, j'ai pensé, comme j'ai pris la liberté d'embarquer ta voiture sans rien dire, la moindre des choses serait de rapporter une Mercedes comme neuve devant chez toi dans la soirée.

Toujours rien. Puis :

— Il a ouvert le coffre ?

— Ouais, c'est ça. Ma foi, il était bien obligé de l'ouvrir, tôt ou tard, pour se mettre au travail.

Je me demande si sa femme observe son visage. Je lui demande :

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'ennuie ? Tu avais planqué tes bijoux de famille à l'intérieur ?

Rien. Alors, je porte le coup de grâce.

— À propos, c'est un joli petit châssis. Sacrement bien carrossée. Dommage qu'elle ait été amochée de cette façon. Mais ne t'inquiète pas. Dès ce soir, tout rentrera dans l'ordre. On ne verra plus la moindre éraflure nulle part.

Knott

Je repose le combiné sur son support.

Ma femme demande :

— Eh bien ?

Je la regarde.

— De quoi voulait-il te parler ?

— De la voiture. C'est Plender qui a pris la voiture.

Je me lève et commence à traverser la pièce, sans raison, sinon que je ne supporte plus de rester où je suis.

— Et voilà, dit Kate. C'est tout ce que j'ai le droit de savoir, n'est-ce pas ?

J'ouvre la porte avant de lui expliquer :

— Il est revenu et il a pris la voiture. Pour la faire réparer.

— Sans nous le dire ? Il est revenu, il s'est introduit chez nous et il est reparti pendant que nous étions au lit ?

Je hoche la tête.

— Il avait bu. Il était contrarié. Il voulait se faire pardonner.

Entrant dans le salon, je me dirige vers l'armoire aux alcools et me sers un grand scotch. Kate reste sur le pas de la porte, les yeux rivés sur moi.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle.

Je vide mon verre et m'en verse un autre.

— Tu sais l'heure qu'il est, n'est-ce pas ?

Je m'assieds sur le canapé en cuir et bois une nouvelle gorgée de whisky.

— J'espère, ajoute Kate, que tu ne vas pas le laisser tranquillement rapporter la voiture, et puis enterrer l'affaire.

Je pose mon verre et allume une cigarette.

— C'est ça, hein ? poursuit-elle. Tu vas te contenter de lui dire : « Merci beaucoup d'avoir pris notre voiture sans nous prévenir et de nous avoir fait une peur bleue. »

— Mais si, je lui dirai quelque chose.

— Tu parles ! s'exclame Kate. En tout cas, si tu ne le fais pas, c'est moi qui m'en chargerai. Quand vient-il ? Ce soir ?

— J'ai rendez-vous avec lui au *Ferry*.

— Pourquoi là-bas ?

— Je ne sais pas. C'est une idée à lui.

Je finis mon verre et me lève en ajoutant :

— Je croyais que tu allais à l'église ?

Kate me regarde longuement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle. Tu attends que je parte pour téléphoner ?

Je ne réponds pas.

— Elle n'attend quand même pas un coup de fil à une heure aussi matinale ?

Je retourne me servir un verre de scotch. Bon sang, mais va donc à l'église...

— Il est trop tard pour l'église, dit Kate. Mais ne t'inquiète pas. Je vais emmener les enfants se promener jusqu'au fleuve. Cela devrait te laisser tout le temps nécessaire.

Kate se dirige vers la porte.

— À propos, ajoute-t-elle, l'épicier nous a livrés hier. Tu ne risques pas de manquer de whisky.

Elle referme la porte derrière elle.

Je vide mon verre et m'en verse un autre.

Plender sait tout.

Plender

Je compose un numéro.

— Allô ? fait Harry.

— Harry, je crois savoir que M. Gurney vous a apporté des travaux, ce matin.

— C'est exact, monsieur Plender.

— Il y en a beaucoup ?

— Non, pas trop. Pourquoi ?

— Eh bien, en ce cas, je me demandais si je pourrais venir et vous emprunter votre labo pendant une demi-heure, cet après-midi. J'ai des clichés personnels à tirer, et j'aimerais autant le faire moi-même.

— Je comprends, monsieur Plender.

— Vers trois heures, ça vous irait ?

— Oui, ce serait très bien, monsieur Plender.

— Merci beaucoup, Harry. Merci.

— À cet après-midi, alors, dit Harry.

— À trois heures.

Knott

C'est Kate qui conduit.

Les gosses sont assis à l'arrière de la Hillman, et je suis près de Kate, à l'avant.

Kate me demande :

— Ça te dérangerait d'ouvrir ta fenêtre ?

Je tourne la tête pour la regarder.

— Tu empestes l'alcool. Ça m'incommode, explique-t-elle.

Je ne réponds pas. Je descends la vitre et me remets à contempler la route.

Au bout d'un moment, Kate ajoute :

— Papa ne manquera pas de s'en rendre compte.

Elle ralentit pour prendre un virage serré.

— Tu n'as pas pu t'en empêcher, hein ? Il a fallu que tu te mettes dans cet état-là, et aujourd'hui, en plus.

— Je me sens très bien.

Une rangée de hêtres surgit devant la voiture. J'essaie de fixer mon regard sur eux, mais je n'y arrive pas. Je suis bien trop parti.

Mais en même temps, je suis dans cet état particulier d'hébétude alcoolique où une partie de la conscience, celle qui reste sobre et rationnelle, est capable de se détacher du reste, de la masse imbibée, et d'observer les maladresses du corps et de l'esprit de ce personnage grotesque que l'on est devenu.

La partie de mon esprit qui est à l'extérieur de moi-même est quelque peu amusée par le spectacle de la carcasse avachie qu'elle observe sur le siège avant. Mâchoire pendante, regard vitreux et terrifié, doigts crispés comme ceux d'un agonisant, hébété, incapable de faire face aux événements des dernières vingt-quatre heures, et à ceux qui l'attendent, incapable d'ordonner ses pensées de façon logique, tentant désespérément de mettre en place une défense quelconque contre l'accumulation de chocs et de frayeurs qui ne vont pas tarder à livrer leur attaque contre son système nerveux.

Mais la seule pensée qui surnage dans cette mélasse qui lui remplit

la tête, c'est celle qui dit : Plender sait tout.

Bien sûr, je peux encore me rendre à la police. Tiens, ça, c'est une idée. Une autre. Ce qui en fait deux. Celle-là, elle m'est venue hier soir. Je pourrais aller trouver la police. Leur raconter ce qui s'est passé. Leur dire que je m'apprêtais à venir les trouver, pour leur apporter Eileen, quand j'ai eu cet accident, et au lieu de leur amener le corps, comme il était tard, vous comprenez, je me suis dit qu'il valait mieux attendre le lendemain matin, car il était *vraiment* tard, et vous ne devinerez jamais ce qui est arrivé ensuite...

Je commence à glousser dans mon coin. Kate fait claquer sa langue pour manifester son exaspération.

— Maman, qu'est-ce qui fait rire Papa ?

Même ma fille ne s'adresse plus à moi. Je leur explique, alors que Kate emprunte l'allée menant chez son père :

— C'est simplement une plaisanterie que vous ne pouvez pas comprendre.

Plender

Quand les épreuves sont sèches, je les étale sur la table d'Harry. Puis je m'approche du porte-manteau auquel j'ai pendu ma veste, je prends dans ma poche mon briquet et mes cigarettes et j'en allume une. Rejetant la fumée, je me dis qu'il m'a vraiment été facile de retourner à l'entrepôt et de m'introduire dans le studio de Knott. Une fois sur place, j'ai lavé les verres, vidé les cendriers, retapé le lit, et j'ai bien inspecté les lieux pour m'assurer qu'il n'y traînait pas de gants de femme, ni d'écharpe, ni rien de ce genre.

Puis je me suis approché de l'appareil de prise de vues fixé sur son trépied. Sur la petite table Habitat placée à côté du trépied, il y avait plusieurs bobines de film exposées. Examinant l'appareil, j'ai vu qu'il contenait une autre bobine, entièrement exposée, elle aussi. Devant moi, dans le champ de l'objectif, il y avait un grand tapis en peau de mouton, tout plissé, comme si on s'était roulé dessus, un tabouret haut et un canapé convertible, entièrement déplié. J'ai remarqué, également, que l'appareil était équipé d'un déclencheur à retardement.

Alors, j'ai sorti la bobine du boîtier, j'ai ramassé celles qui traînaient sur la table, et j'ai tout mis dans ma poche.

Après cela, j'ai déniché un seau en plastique, des serpillières, et j'ai pris le détergent sur l'évier où Knott se prépare son thé et son café, puis je suis redescendu et j'ai nettoyé le pavé de l'entrepôt. Puis j'ai mis les serpillières dans le sac en polyéthylène dans lequel je range les outils de ma voiture, et l'affaire a été réglée.

Je retourne à la table d'Harry pour examiner les tirages.

Il suffit de les voir pour comprendre comment s'est déroulée la soirée.

Pour commencer, uniquement des poses classiques. On pourrait même croire qu'elles sont vraiment destinées au catalogue de Knott : cadrées à hauteur du bassin, la fille portant toute une gamme de sous-vêtements divers. Ensuite, on passe à des vues un peu plus provocantes, dans le genre magazine pour hommes, qui ne seraient pas encore passées entre les mains du retoucheur. Dans la plupart des photos de cette série, Knott a fait porter à la fille une robe chasuble. Une troisième série la montre, en plusieurs étapes, en train de retirer sa culotte, puis on aborde franchement le domaine de la pornographie.

Knott a obtenu de la petite qu'elle se fasse toutes sortes de choses devant l'objectif. Pour finir, il y a les photos où Knott apparaît aussi, celles prises avec le retardateur. Il a dû lui montrer comment déclencher l'appareil elle-même, parce qu'il n'a pas pu s'en charger, pas ligoté comme ça sur le divan, avec une culotte de femme autour des genoux.

Si j'avais su que Peter commençait à la fréquenter, je n'aurais jamais demandé à Susan de sortir avec moi. Je croyais qu'ils étaient seulement amis, sans plus.

Voilà comment ça s'est passé : quand le père de Peter a trouvé un emploi mieux payé, les Knott ont déménagé pour s'installer dans Westfield Road, en haut du village. Susan Armitage habitait la grande maison au sommet de la côte, là où la route se transforme en un chemin de terre qui mène à la Ferme de Worrals et à l'ancienne carrière. Régulièrement, je revenais du lycée à vélo avec Peter. On s'arrêtait au croisement ; on restait à bavarder un moment, assis sur nos selles, et puis je tournais pour descendre jusqu'à chez moi, et Peter montait Westfield Road. Pour moi, c'était le meilleur moment de la journée, même si je faisais tout pour ne pas le laisser paraître : tranquillement assis sur ma bécane, je pouvais parler sans que Peter me rabaisse comme il le faisait au lycée devant ses copains du groupe A. On se racontait ce qui s'était passé dans nos classes respectives, ou on mettait sur pied une sortie au cinéma ou au parc – mais j'espérais toujours qu'on irait au ciné, parce qu'on n'y rencontrerait qu'une poignée de ses copains, alors que la plupart d'entre eux fréquentaient le parc.

Et puis Susan a commencé à faire le chemin à vélo avec nous. Elle était dans le groupe A, elle aussi, dans la classe de Peter. Son père avait beaucoup d'argent, il possédait pas mal de boutiques de journaux, une à Brumby et les autres dans les villages des environs. Mais ma mère disait que s'il avait fait son devoir de soldat pendant la guerre, comme tout le monde, il ne serait pas si riche aujourd'hui.

C'était plutôt gênant, la première fois que c'est arrivé, la première fois que Susan a fait le chemin à vélo avec nous. J'étais au pied de la côte du lycée, comme d'habitude ; j'attendais que Peter dévale la pente à tombeau ouvert avec tous ses copains, prêt à leur filer le train comme je le faisais toujours, le temps qu'ils se dispersent l'un après l'autre dans toutes les directions, après la place du marché, laissant Peter tout seul. Alors, je le rattrapais, et on faisait la route tous les deux jusqu'au pied de la côte de Westfield Road.

Mais ce jour-là, j'ai vu toute la bande passer à fond de train, seulement Peter n'était pas avec eux. Alors, j'ai attendu, certain qu'il n'était pas déjà

parti, parce que j'étais toujours le premier à sortir du lycée, pour être sûr de ne pas le manquer. Au bout d'un moment, Peter a fini par apparaître en haut de la côte, dans le soleil couchant, mais au lieu de rouler à toute allure, il flânait ; nonchalant, les mains sur les freins, braquant sa roue avant de droite à gauche pour ralentir davantage. À ses côtés, tenant le guidon d'une seule main, l'autre main dans la poche de sa veste, roulait Susan, ses cheveux d'or se fondant dans la lumière du soleil, les joues un peu empourprées, comme sont les filles qui permettent à un garçon de les accompagner, tandis que Peter, l'air maussade, concentré, lèvres pincées, ne quittait pas des yeux son guidon qu'il faisait pivoter sans cesse.

Des exclamations ont jailli du flot des élèves qui descendaient la côte vers l'arrêt du bus. Ils criaient :

— On te connaît, maintenant.

On te connaît, maintenant ; cela voulait dire : maintenant, on sait qui tu aimes. Parce que, si on est avec quelqu'un, c'est la preuve qu'on l'aime. Peter faisait semblant de ne pas entendre, mais Susan rougissait de plus en plus, et à présent elle tenait son guidon à deux mains.

Quand ils sont passés devant moi, j'ai donné un coup de pédale pour les suivre, roulant lentement derrière eux.

Au carrefour, je suis venu à leur hauteur.

— Tu rentres chez toi, Peter ? lui ai-je demandé.

— À ton avis ?

Je n'ai pas su quoi répondre à ça.

On a continué notre route : la place du marché, puis la côte, jusqu'au croisement de Westfield Road.

Peter a ralenti. Je me suis demandé si je devais tourner ou pas, mais Susan a continué tout droit, lançant : « Au revoir, Peter. » Alors, je me suis arrêté, et nous avons aligné nos deux vélos le long du trottoir, à leur place habituelle.

Peter m'a dit :

— Ne crois pas que je sors avec elle, parce que c'est pas vrai.

— Je ne crois rien.

— Eh bien, tant mieux. Sa mère et la mienne commencent à devenir amies, c'est tout.

J'ai haussé les épaules, avant d'ajouter :

— Elle est quand même mignonne, non ?

J'aurais pu me couper la langue.

— Pas mal. (Puis il m'a regardé.) Pourquoi, c'est toi qui as envie de

sortir avec elle, alors ?

J'ai secoué la tête.

— Nan. Sois pas idiot.

La vérité, cependant, c'était que je l'aimais de tout mon cœur. J'étais amoureux d'elle depuis que je l'avais vue entrer dans la classe, le jour de la rentrée. Mais elle n'avait jamais fait attention à moi. Pas une seule fois, pendant la première année, nous ne nous étions parlés. Puis, à la fin de la sixième, elle était passée dans le groupe A, avec Peter. Et les filles du groupe A ne parlaient pas aux garçons du groupe B, sauf si c'était des filles du genre de Kerry et Patch.

— Qu'est-ce que ça a d'idiot ? m'a demandé Peter.

— Eh ben... C'est idiot, c'est tout.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça. Et puis, elle ne voudrait pas sortir avec moi, de toute façon.

— Qui t'a dit ça ?

— Les filles du groupe A ne sortent pas avec les garçons du groupe B.

— Ne sois pas bête. Tiens, je sais ce que je vais faire. C'est moi qui vais lui demander si elle veut bien sortir avec toi.

Pris de panique, j'ai protesté :

— Non ! Non, ne fais pas ça !

— Pourquoi pas ?

Je préférerais ne rien lui demander plutôt que de risquer qu'elle refuse. De plus, je n'étais jamais sorti avec une fille. J'aurais été mort de peur. Je n'aurais pas su quoi faire.

— Ça ne m'intéresse pas, ai-je répondu. Franchement, je me suis simplement dit qu'elle était pas mal, c'est tout.

Peter m'a lancé un regard entendu, mais il n'a pas dit un mot de plus sur le sujet. J'ai voulu en avoir le cœur net.

— Tu ne diras rien, hein ? Tu ne lui demanderas pas de sortir avec moi ?

Il m'a lancé le même regard de nouveau, avant de me demander :

— Tu vas au ciné, ce soir ?

J'ai hoché la tête. Le sujet était clos.

Jusqu'au lendemain, quand j'ai attendu Peter au bas de la côte. Susan était encore avec lui. C'est ce que j'avais espéré toute la journée. Quand ils sont passés devant moi, je me suis élancé à mon tour, mais cette fois, au

lieu de traîner derrière eux, je me suis porté à leur hauteur. On roulait à trois de front : Susan près du trottoir, ensuite Peter, puis moi.

Et cette fois, quand on est arrivés au croisement de Westfield Road, Susan n'a pas continué toute seule.

Peter bavardait avec elle :

— Dis donc, la mère Riggy lui a passé un de ces savons, à Zena, quand elle a vérifié les devoirs !

— Elle était encore plus en colère que le jour où Rainbow a mis une musaraigne dans le pupitre de Karen, a dit Susan. Tu t'en souviens ?

— Bon sang, oui. Elle l'a envoyé chez le dirlo, a dit Peter.

— Je me rappelle. Il a reçu une raclée, non ?

— Il a failli se faire exclure. Le dirlo a dit que c'était cruel pour la musaraigne.

— Ma foi, c'est vrai, a commenté Susan. La petite bête a passé toute la nuit dans le pupitre.

Peter s'est esclaffé.

— Ce n'était jamais qu'une musaraigne, a-t-il dit.

— Les musaraignes, c'est mignon, a dit Susan.

— Mignon ! a répété Peter, d'un ton méprisant.

La conversation est retombée. Je me creusais la cervelle pour trouver quelque chose à dire, quelque chose qui obligerait Susan à répliquer, en s'adressant à moi directement. Finalement, j'ai risqué :

— Il était bien, le film d'hier soir, hein, Pete ?

— Pas mal, a répondu Peter. J'ai vu pire.

Il y a eu un silence. Puis j'ai ajouté :

— Et toi, Susan, tu l'as vu ?

— Non. Je ne vais pas au cinéma en semaine. J'y vais le samedi soir avec mes parents.

Elle m'a regardé droit dans les yeux, si franchement que j'ai dû tourner la tête. Pendant un instant, j'ai eu l'impression, terrifiante, que Peter lui avait rapporté ce que je lui avais dit.

— Qu'est-ce que tu fais, demain matin ? m'a demandé Peter.

Le lendemain était un samedi. J'ai répondu :

— J'sais pas. Rien. Pourquoi ?

— Susan et moi, on va se balader en vélo le long du fleuve. Tu veux venir ?

J'avais du mal à le croire. Une journée entière, sans école, près de Susan. Et Peter me demandait de venir avec eux. J'ai répondu :

— Ouais, d'accord.

— Passe nous prendre, a dit Peter. Vers neuf heures et demie.

Le lendemain matin, je grimpais Westfield Road à vélo en compagnie de Peter. Susan nous attendait au bout de l'allée qui menait chez elle. On est descendus tous les trois jusqu'au fleuve.

On est restés là-bas jusqu'à une heure de l'après-midi. Jamais je n'avais passé une aussi bonne matinée. Il y avait un fort vent d'avril, vif et limpide, des nuages irisés filaient dans le ciel, l'eau du fleuve paraissait fraîche et claire, et le vent qui la giflait sculptait à sa surface des milliers de vaguelettes. Nous nous sentions gagnés par cette atmosphère de liberté tandis que nous courions sur la plage, que nous escaladions les jetées en ruines. Un rien nous amusait, tout nous semblait grisant, et il n'y avait que nous trois qui prenions du plaisir à cette journée. Toutes mes peurs s'étaient envolées, et j'osais parler à Susan. Ce jour-là, il me semblait qu'il n'y avait plus de barrières. Et Susan avait l'air d'apprécier que je lui parle.

Sur le chemin du retour, Susan nous a invités à venir chez elle. Je savais que j'aurais dû rentrer directement chez moi ; le samedi à une heure, j'étais chargé d'aller chez Carter chercher les portions de poisson pané et les barquettes de frites, et ma mère devait m'attendre. Mais j'avais envie de rester le plus longtemps possible près de Susan. Malgré la terreur que m'inspirait ma mère, et celle que j'éprouvais à l'idée d'entrer chez Susan, j'ai accepté.

Je n'avais jamais vu une maison pareille. Elle contenait tellement de choses : des horloges, des tableaux, des petites tables, des tapis aux dimensions des pièces, du papier peint aux motifs en relief, un énorme phono, et même un téléviseur, un meuble immense en bois plaqué avec un écran de vingt-cinq centimètres.

Et M^{me} Armitage était aussi moderne et aussi avenante que sa maison. Cheveux permanentés, robe à fleurs, elle portait des talons aiguilles chez elle. On lui aurait donné plusieurs années de moins que ma mère, et pourtant, elle devait avoir le même âge.

Susan m'a présenté à sa mère, puis nous a emmenés dans une pièce qu'elle appelait « sa chambre », située à l'arrière de la maison, où il y avait des étagères à livres, un bureau, un grand panier d'osier rempli de ses anciens jouets, ses affaires d'école, sa crosse de hockey, sa raquette de tennis ; et puis, étalés sur le bureau, ses devoirs pour la semaine suivante. Elle avait dû s'y mettre dès vendredi soir. Sur les murs, il y avait des photos d'elle dans l'équipe de basket et celle de hockey, une autre où on la voyait avec tout un groupe d'élèves sur la place du marché, avant le départ en car

pour le voyage scolaire en France de l'an dernier, et des photos dédiacées de vedettes, Anne Shelton et Dickie Valentine. Sur le plancher était posé un électrophone tout neuf, avec des disques étalés tout autour.

Je me suis imprégné du décor, observant chaque détail, afin de pouvoir ensuite imaginer Susan chez elle, dans cette chambre, en train d'écouter ses disques et de faire ses devoirs.

Susan a passé quelques disques, et au bout d'un moment M^{me} Armitage est entrée dans la chambre en poussant un chariot, et sur le chariot il y avait des sandwiches, des biscuits, et trois grands verres de lait.

Peter et moi sommes partis vers deux heures et demie.

Pendant que nous descendions la côte à vélo, Peter m'a dit :

— Brian, je crois que tu plais bien à Susan.

— T'es dingue !

— Mais si, je t'assure. Je le sais.

— Comment ?

— Je le sais. C'est tout.

— Elle t'a dit quelque chose ?

— Nan. Les filles, elles disent jamais rien.

— Eh bien, tu vois...

— C'est à toi de jouer, maintenant. Il faut que tu lui demandes de sortir avec toi.

— Mais imagine qu'elle dise non ?

— Et alors ? C'est pas ça qui peut te faire peur, quand même ?

J'ai secoué la tête.

— Je crois que tu as raison.

— Si tu veux, je le ferai à ta place. C'est moi qui lui demanderai.

— Nan, c'est pas la peine.

— Tu vas lui demander toi-même, alors ?

Je n'ai rien répondu.

— Tu veux que je lui demande ?

Je n'avais plus aucun moyen de m'en sortir, à présent.

D'un signe de tête, j'ai accepté.

J'ai passé le reste du week-end dans un état de terreur délicieuse.

Le lundi, à la récréation, Peter est venu vers moi. Je me trouvais près de l'entrée des garçons, à l'écart du terrain de jeu, pour que Susan ne puisse

pas me voir.

— Je lui ai demandé, m'a annoncé Peter avec un grand sourire.

Je l'ai regardé.

— Elle a dit qu'elle voulait bien.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Qu'est-ce qu'elle a dit au juste ?

— Elle te demande de la retrouver derrière les vestiaires, à l'heure du déjeuner, pour que vous puissiez décider d'un rendez-vous.

J'ai demandé à Peter :

— Pourquoi là-bas ?

— J'en sais rien, mais c'est ce qu'elle a dit.

Une réflexion m'a traversé l'esprit : Susan ne voulait pas qu'on nous voie nous promener ensemble autour du terrain de jeu, comme le faisaient les autres couples d'amoureux. Et puis, j'étais content qu'elle m'attende derrière les vestiaires, parce que ça voulait dire que personne ne me verrait, personne ne se moquerait de moi et ne me lancerait de plaisanteries.

Entre la récréation et l'heure du déjeuner, mon angoisse a décuplé. Qu'allais-je bien pouvoir dire à Susan ? De quoi s'attendait-elle que je lui parle ? Quel genre de rendez-vous allais-je lui donner ? Voudrait-elle qu'on rentre ensemble à vélo après l'école, rien que nous deux, sans Peter ?

Après le repas, c'était au tour de notre table de ranger les bancs dès le départ des derniers élèves qui déjeunaient à la cantine. Cela prenait environ cinq minutes. C'était une corvée que tout le monde détestait, parce que cela représentait cinq minutes de football en moins dans la cour, ou cinq minutes de bagarre en moins sur le talus, ou cinq minutes en moins pour fumer aux toilettes. Mais aujourd'hui, c'était mille fois pire. Et si Susan arrivait la première ? Si elle attendait cinq minutes seulement et décidait de partir ? Qu'est-ce que je ferais, alors ?

À peine le dernier banc empilé sur les autres, j'ai traversé le hall principal pour me précipiter vers les lavabos. Planté devant un miroir, j'ai passé mon peigne sous l'eau froide. Malgré mon retard, je voulais être sûr que mes cheveux étaient bien peignés.

Dehors, il faisait bon, et le ciel était couvert. J'ai traversé le terrain de jeu vers les vestiaires, et le sol était sec et dur sous mes pas.

Sur le terrain de hockey, quelques élèves de cinquième jouaient au foot avec une balle de tennis. Il n'y avait aucune trace de Susan. J'avais raison. Elle était déjà sur place, à m'attendre, loin des regards.

À l'arrière des vestiaires, j'ai grimpé le talus sablonneux et j'ai contourné l'angle du bâtiment. Les buissons hauts rendaient sinistre le

terre-plein copieusement piétiné, tout en l'isolant du reste de l'école.

Susan n'était pas là.

J'ai frissonné en expulsant de mes poumons tout l'air accumulé depuis que je retenais mon souffle. Elle n'était pas encore arrivée. Je me suis adossé aux planches peintes en blanc du vestiaire. À présent, j'allais devoir attendre, et l'attente ne ferait que me rendre encore plus nerveux.

J'ai refaçoné mon nœud de cravate pour qu'il soit présentable, j'ai aplati mes cheveux sur le devant, je me suis assuré que mon livre de cantiques était bien calé dans ma poche, j'ai reboutonné ma veste, et vérifié que mon col de chemise était bien plat.

Cinq minutes se sont écoulées.

Si elle ne vient pas bientôt, me suis-je dit, les habitués des rendez-vous derrière les vestiaires vont sans doute arriver en masse, et me demander ce que je fais là. Et si Susan apparaît quand ils seront tous rassemblés, ce sera épouvantable. Elle pourra même imaginer que c'est moi qui leur ai demandé de venir.

J'ai commencé à ressentir une envie pressante d'uriner.

C'était nerveux, exactement comme dans un match de cricket, quand c'était mon tour de défendre le guichet. J'en étais sûr, parce que j'étais allé aux toilettes juste avant de traverser le terrain de jeu. J'ai essayé de penser à autre chose, mais plus je faisais d'efforts, plus mon envie empirait. Et je n'osais pas prendre le risque de me soulager, de peur qu'elle n'arrive justement à ce moment-là.

Cinq autres minutes ont passé.

J'ai jeté un coup d'œil à l'angle du bâtiment pour voir si Susan traversait le terrain, mais elle n'était nulle part en vue. Peut-être son vélo avait-il eu une crevaison pendant qu'elle revenait de chez elle après le déjeuner. Peut-être avait-elle eu un accident. J'aurais dû, sans doute, aller l'attendre à la grille... Derrière moi, j'ai entendu un bruissement de feuilles dans les buissons. Je me suis retourné, et le bruit s'est arrêté. Puis, presque aussitôt, j'ai entendu autre chose : un fou rire étouffé, comme un hennissement.

Je me suis approché du buisson qui tremblait, et j'ai scruté la pénombre à travers les feuilles. Alors, une explosion de rire a jailli entre les branches. Dans les buissons, il y avait Peter, deux de ses amis, Johnno et Petchy, et Susan, et l'amie de Susan, Stephanie Toyne. Ils étaient tous à plat ventre, tournés vers le bâtiment des vestiaires. Ils devaient se trouver là depuis le début.

Knott

— Que désirez-vous, Peter ? demande le père de Kate.

Sa voix me douche, comme une giclée d'eau tiède.

— Tu as envie de boire quelque chose ? me demande Kate, polie, prévenante, et glaciale.

— Un scotch avec de l'eau, s'il vous plaît.

Je réponds en tentant de bien détacher les mots, décollant légèrement la tête du dossier de mon fauteuil.

Le père de Kate fait tinter la sonnette du service, et Kate s'approche de la porte-fenêtre pour cacher son humeur à son père. La pluie ruisselle sur les carreaux. À l'aide d'un gros tisonnier de cuivre, le père de Kate secoue les bûches dans l'âtre. Il sait que je suis ivre, bien sûr, mais il n'a aucune intention de laisser ma muflerie entamer sa politesse, l'empêcher de se comporter de façon convenable. Et quand on joue, comme lui, un personnage qui manque d'authenticité, les convenances sont d'une extrême importance. Elles permettent de masquer les craquelures dans le vernis.

Évidemment, le procédé a fonctionné la première fois que je l'ai rencontré. Je l'ai pris pour ce qu'il semblait être. Plus tard, seulement, lorsque Kate m'a raconté la véritable histoire de sa famille, j'ai compris que sa condition sociale, au moment où il avait débuté, n'avait rien de commun avec ce qu'elle était aujourd'hui. Il avait épousé une grosse fortune, mais pas avant d'avoir amassé quelques sous de son côté : dans la ferraille, la brocante, les vieux meubles, le plomb, ce genre de chose. Avec cet argent, il a acquis un magasin, bien situé, juste derrière le centre-ville, et commencé à vendre des meubles bon marché fabriqués en série. Ensuite, il a acheté deux autres magasins, dans les quartiers pauvres de la ville, et les a fait fonctionner presque uniquement en proposant des achats à crédit à sa clientèle. Puis il a rencontré la mère de Kate, Dorothea. La famille de cette dernière avait fait commerce de pratiquement tout ce qui se vendait bien : les cordages, les bougies, les filets de pêche, les vêtements, n'importe quoi, du moment qu'il y avait de l'argent à ramasser. Dans le principe même, leur démarche était parfaitement semblable à celle du père de Kate, sauf que celui-ci avait trois boutiques, une cour et un entrepôt, alors que les Millen possédaient un

empire. Quand le père de Kate a fait la connaissance de Dorothea, celle-ci revenait d'un voyage autour du monde. Sa famille l'avait envoyée visiter tous les pays qu'une jeune fille de son milieu se devait d'avoir vus, puis lui avait fait cadeau d'une boutique de vêtements pour faire joujou en attendant de choisir l'un des soupirants dûment sélectionnés qu'on lui réservait.

Sa boutique, bien située, derrière le centre-ville, se trouvait être mitoyenne du magasin de meubles de Mark Dixon.

Le serviteur du père de Kate entre dans le salon.

— Negus, dit Mark Dixon, nous aimerions tous prendre un verre. Apportez donc le chariot, vous voulez bien ?

Negus ressort et le père de Kate me demande :

— Comment se présente le catalogue ?

— Bien. Je vais pouvoir envoyer tous les clichés à la date prévue.

— Pas de problèmes ?

— Seulement le fait que j'ai besoin d'un second assistant, et qu'il semble impossible d'en trouver un qui soit disponible.

Je m'étonne moi-même. Clair, précis, la voix trahissant juste un soupçon de vague irritation. Ne pas pouvoir trouver d'assistant représentait de toute évidence le plus gros de mes soucis. Mais à part ce problème mineur, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il n'y avait pas de cadavre de jeune fille, pas de Brian Plender, pas de rendez-vous ce soir à sept heures et demie.

Se détournant de la fenêtre, Kate annonce à son père :

— Nicole commence ses leçons d'équitation dimanche prochain, Papa.

Le père de Kate se tourne vers Nicole, qui est assise à une table et fait une partie de jeu de l'oie avec son frère.

— Merveilleux, s'exclame-t-il. Cela va te plaire, Nicole. Telle mère, telle fille. Tu monteras avec elle, Kate ?

— Non, cela ne me tente pas, dit-elle, reprenant sa pose habituelle – une main grattant son bras tendu. Tous ces jeunes gens me donneraient sans doute le sentiment que j'ai fait mon temps.

— Balivernes, dit son père. La jeunesse n'est qu'un état d'esprit.

— Certes, acquiesce Kate.

Negus revient avec le chariot à bouteilles, et le père de Kate nous sert à boire. Je m'approche des portes-fenêtres.

À travers les vitres, je regarde la piscine, la pelouse en pente douce,

le petit bois, jusqu'à ce que mes yeux se portent sur l'autre rive du fleuve. Toute blanche dans la grisaille de l'après-midi se détache la carrière où je jouais quand j'étais gosse.

Je m'écarte de la fenêtre. Bon sang, s'il ne m'offre pas un autre verre, je vais me resservir moi-même. Qu'est-ce que je fais là, de toute façon, à écouter ce vieil emmerdeur et sa fille échanger leurs témoignages d'admiration réciproque ?

Plender sait tout. Je n'arrive pas à penser à autre chose : Plender sait tout.

Et où se trouve Eileen en ce moment ?

Plender

J'entre au *Ferry* à sept heures cinq. Je suis leur premier client de la soirée. Je commande une demi-pinte de bière et vais la poser sur une table, dans l'angle de la salle. Dehors, la pluie tombe toujours à verse. J'ôte mon pardessus, l'accroche au portemanteau, et m'assois pour prendre une gorgée de ma bière. Je la trouve bonne, et je me rappelle qu'elle provient, bien sûr, de la brasserie Masters & Drew, comme celle que l'on servait autrefois aux Volontaires, à Brumby. C'est la bière qu'on buvait quand on était au lycée, lorsque M^{me} Burnett nous laissait entrer discrètement dans son arrière-salle. La première fois que j'ai pris une cuite, c'est en buvant de la Masters & Drew, suivie d'une bouteille de Porto. C'était avant qu'on aille à la soirée de Noël des élèves de troisième.

On déboule tous pêle-mêle de l'arrière-salle de M^{me} Burnett.

Il y a Mouncey, et Croft, et Storey, et Ghandi, et Greevo, et Gilliat, et Peter, et moi.

L'air froid de la nuit nous fouette les joues comme une gifle.

— T'as le porto, Mouncey ? demande Greevo.

Mouncey sort la bouteille de la poche de son imper.

— Bien sûr que je l'ai, mon pote.

— La laisse pas tomber, Mouncey, conseille Croft.

— Tu me prends pour un manche ? dit Mouncey, extirpant le bouchon du goulot. Tiens, on va en prendre une lampée tout de suite.

— Nan, proteste Ghandi, pas ici. On pourrait nous voir.

— Rien à foutre, dit Croft. Passe la bouteille.

Mouncey boit une gorgée et lui tend le porto. Croft se sert, puis la bouteille passe de main en main et on boit tous un coup. Mouncey remet la bouteille dans sa poche.

— Allez, les gars, dit Peter, on fait la chaîne.

Chacun passe son bras dans celui du voisin, et on quitte le trottoir en titubant pour avancer sur la chaussée.

— Une, deux ! Une, deux ! Une, deux ! scande Peter.

On marche tous au pas et on se met à courir vers la côte du lycée. La nuit est calme et silencieuse, le ciel rempli d'étoiles froides.

— On se sépare ! lance Ghandi quand on arrive au pied de la côte. Il y a peut-être un prof de service.

Chacun reprend sa liberté.

— Hé, les gars, dit Gilliat qui vacille sur ses jambes en lâchant le groupe, à votre avis, ils vont s'en apercevoir, qu'on est bourrés ?

— On s'en fout ! dit Greevo. J'suis bourré, j'suis bourré, j'suis bourré !

Quand on entre dans la salle de spectacle du lycée, le bal a commencé. Après la quatrième, on ne joue plus aux chaises musicales ni à cache-tampon. En troisième, en seconde et en première, on se contente de danser ou de rester assis sur sa chaise.

Il y a trois ou quatre couples de filles qui dansent au milieu de la salle. Les autres filles sont toutes alignées le long d'un mur, et les garçons contre le mur opposé. Au bout de la salle, une grande table montée sur des tréteaux est couverte de sandwiches et de rafraîchissements ; derrière elle, deux filles de première attendent le moment de servir les jus de fruits et la limonade. Devant la table, M. Price et M^{lle} Hopley montent la garde en regardant les filles danser.

On s'agglutine tous près de la table pour avoir quelque chose à boire. M. Price se retourne vers nous, reporte son attention sur la salle, puis nous regarde de nouveau. Il a compris dans quel état nous sommes, c'est évident, mais il se contente de hocher vaguement la tête. Price est un type bien.

On s'éloigne en groupe vers le mur, du côté des garçons, et on s'y adosse. Gilliat se prend les pieds dans une chaise métallique, mais il parvient à rester debout.

Je cherche Peter des yeux. Il a disparu. Je demande à Croft :

— Où est Peter ?

— J'en sais rien. Probablement en train de dégueuler aux chiottes.

— Tu crois pas qu'on devrait aller voir ?

— Pour quoi faire ? Ça va aller.

J'attends quelques minutes, puis je sors de la salle pour aller aux toilettes. L'une des portes est verrouillée. Je demande :

— Peter ?

Il y a un bruit de pied qui racle le carrelage.

— Ça va ?

— Fous-moi la paix.

Peter a la voix épaisse et rauque.

— Tu sors ?

— Non.

— Price sait qu'on a picolé. Il va peut-être venir inspecter les toilettes.

Enfin, la chasse d'eau se vide, le verrou est tiré, Peter sort en titubant et se dirige vers la sortie.

— Attends ! Tu peux pas retourner là-bas dans cet état.

Je l'amène jusqu'aux lavabos, j'ouvre un robinet, et je reste près de lui pendant qu'il se passe de l'eau sur le visage, qu'il nettoie sa veste et ses chaussures et se peigne.

Quand il a fini, il me dit :

— Raconte pas aux autres que j'ai dégueulé.

— Non. Je dirai rien, Peter.

En retournant vers la salle, on tombe sur Croft et Mouncey qui partent au vestiaire avec leurs gobelets en carton vides.

— Venez, dit Croft. On va finir le porto.

On entre dans un petit vestiaire, celui qu'utilisent les premières, et on ferme la porte au verrou derrière nous.

Croft fait circuler la bouteille. Pendant que Peter boit, Croft lui annonce :

— Susan t'attend dans la salle, Pete.

— Elle peut toujours attendre, dit Peter en avalant une nouvelle gorgée.

— Eh, Pete, tu vas danser, ce soir ?

Je sais que Peter prend des leçons de danse chez M^{me} Clees le mardi soir, avec Susan, mais il ne l'a jamais dit à personne.

— Nan, dit-il. La danse, c'est pour les filles.

— Et toi, tu vas danser, Plender ?

Je secoue la tête.

— Nous, on y va, pas vrai, Croft ?

— Ouais.

Croft et Mouncey s'enlacent et commencent à danser dans le vestiaire, en chantant avec des voix de faussets.

— Hé, fermez-la ! je leur conseille. Vous allez faire venir Price.

— Tu parles ! fait Croft.

Mais malgré tout, Croft et lui arrêtent de danser.

La bouteille continue de circuler jusqu'à ce qu'elle soit pratiquement

vide.

— On devrait pas en garder un peu pour les autres ? demande Mouncey.

— Tant pis pour eux, dit Croft avant d'avaler une gorgée.

Je regarde Peter. Des gouttes de sueur perlent sur son front, et il a le teint encore plus gris qu'au moment où il est sorti des toilettes.

— Passe-moi ça, Crofty, demande-t-il.

Croft lui tend la bouteille. Peter en avale une bonne lampée. Soudain, il arrache la bouteille de ses lèvres, et un long jet de vomi jaillit de sa bouche, éclaboussant Croft et Mouncey.

— Nom de Dieu, Pete ! s'exclame Mouncey, reculant jusqu'à l'autre bout du vestiaire. Regarde mes godasses, bordel !

— J'en ai plein mon putain de pantalon, dit Croft.

— Oh, merde... murmure Peter qui s'affale sur le flanc en travers d'un casier métallique et ferme les yeux.

Il commence à rendre sur le carrelage.

— Espèces de salopards ! fulmine Croft. Ma mère, elle va me tuer, après ce coup-là.

— Suis-moi, dit Mouncey. On va se nettoyer.

Ils sortent tous les deux et me laissent seul avec Peter. On dirait qu'il s'est endormi. J'examine le carrelage pour voir l'étendue des dégâts. Il faut nettoyer avant qu'un prof voie ça. Je trouve un vieux short de football dans un casier et passe dans les toilettes. Mouncey et Croft sont devant les lavabos, en train de se laver. Je dois secouer la tête pour empêcher leur image de devenir floue. Je m'approche d'un lavabo, y jette le short, et fais couler l'eau.

Croft s'appuie contre l'un des autres lavabos.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Il faut que je nettoie, avant que Price s'aperçoive de quelque chose.

— Espèce de crétin, dit Croft. Laisse donc Price lui tomber sur le râble.

— Nan, dit Mouncey, viens, faut faire quelque chose. Sinon, on va tous être dans le pétrin quand il se fera choper.

Le short a dû boucher la bonde, parce que l'eau commence à déborder.

— Regarde ce que tu fais, imbécile, dit Mouncey. Je regarde l'eau passer par-dessus bord et inonder le carrelage.

— Donne-nous ça, dit Mouncey.

Il sort le short du lavabo.

— Amène-toi, lance-t-il à Croft. On va nettoyer.

Ils se bousculent pour sortir des toilettes. Je les rappelle :

— Hé, minute ! C'était moi qui devais le faire !

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut foutre ? demande Croft.

— T'es trop bourré pour ça, ajoute Mouncey.

— Sûrement pas ! je proteste en m'écartant du lavabo. Attendez-moi.

— Sale lèche-cul, dit Croft.

Je les rejoins dans le vestiaire. Croft aide Peter à tenir debout, et Mouncey s'emploie à nettoyer le carrelage. Peter semble reprendre du poil de la bête.

— Excusez-moi, les gars, dit-il. Pardon.

— C'est rien, dit Mouncey. J'ai presque fini.

— Vous êtes des vrais copains, ajoute Peter. Des vrais potes.

Knott

Kate arrête la Hillman à l'entrée du parc de stationnement.

— Eh bien, elle est déjà là, constate-t-elle.

Je regarde la Mercedes, d'un blanc étincelant, garée toute seule sur l'asphalte noir luisant de pluie.

— C'est la voiture de Papa, dit Nicole.

Kate me demande :

— À quelle heure dois-je m'attendre à te voir rentrer ?

— Je n'en sais rien.

En revenant de chez le père de Kate, je me suis endormi dans la voiture, et maintenant, le seul effet que l'alcool produit sur moi est d'accentuer la nausée qui monte de mon estomac vide, et de donner au décor qui m'entoure un aspect hyperréaliste franchement déprimant.

— Je saurai que tu es là quand je te verrai, alors, conclut Kate. Je suppose que tu vas passer la soirée à parler du bon vieux temps. Du moins, quand tu l'auras remercié de t'avoir volé ta voiture en pleine nuit.

J'ouvre la portière, je descends, et je dis bonsoir aux enfants. Kate redémarre dès que je referme la porte.

Je reste planté là, à regarder la Mercedes. La pluie ruisselle sur la carrosserie et balaie le parking. Sur ma droite, j'entends le fleuve clapoter dans l'obscurité.

Je m'approche de la voiture.

Les portes sont verrouillées. Je la contourne pour examiner le coffre. Une partie de mon esprit enregistre le fait qu'il n'y a plus aucune trace des dégâts, alors que l'autre essaie de voir, à travers le métal, l'espace obscur qui a renfermé le corps d'Eileen, tordu, difforme, sans vie.

Ou qui le renferme encore ?

Un frisson irréprensible me traverse. Le besoin de voir me prend de nouveau. Sans consulter mon cerveau, ma main, comme un aimant, s'approche de la poignée du coffre. Des gouttes de pluie glacée

soudent mes doigts au métal. J'appuie sur le bouton. J'entends un déclic, et le couvercle se soulève d'un centimètre. Ouvert. Il est ouvert.

Très vite, je le referme d'une poussée.

Je jette un regard vers le bar. À l'intérieur, se trouve Brian Plender, mon vieux copain d'école.

Plender

La porte s'ouvre et Peter Knott entre.

Il s'arrête sur le seuil et me regarde. Je souris, me lève, et vais à sa rencontre.

— Peter ! je m'exclame, passant mon bras autour de ses épaules. Comment tu l'as trouvée, alors ?

Je le propulse vers le comptoir. Il semble incapable de me répondre. Je précise :

— La voiture. Qu'est-ce que tu en penses ? C'est du bon boulot, hein ?

Knott hoche la tête.

— Bonsoir, monsieur Knott, dit le barman.

Knott tourne la tête en direction de la voix qu'il vient d'entendre, comme s'il cherchait l'origine d'un projectile. Je lui demande :

— Qu'est-ce que tu prends, à propos ?

— Comme d'habitude, monsieur Knott ? propose le barman en approchant un verre du doseur de la bouteille de whisky.

Knott acquiesce de nouveau.

— Un double, demande-t-il.

Sa voix est épaisse et rauque.

— Un double, confirme le barman en pressant le verre contre le croisillon chromé.

— Et pour moi, j'ajoute, ce sera une vodka avec de la glace et un zeste de citron. Juste une petite.

— Très bien, monsieur.

Je pose un billet sur le comptoir. Le serveur prépare les consommations. Je ramasse ma monnaie et lève mon verre.

— À la tienne.

Knott a déjà vidé la moitié du sien quand je propose :

— Allons nous asseoir, tu veux bien ?

Il me suit jusqu'à ma table. Je m'assieds le premier. Knott hésite un

moment avant de tirer sa chaise et de se laisser tomber dessus comme un pantin.

D'un signe de tête, je désigne la demi-pinte, sur la table, et je précise :

— Masters & Drew. Je me suis dit que j'allais en boire une en souvenir du bon vieux temps. (Je souris.) Tu te souviens de M^{me} Burnett ? Des Volontaires ?

Knott regarde fixement mon verre de bière. Puis il finit son whisky d'un trait. Je fais signe au barman de renouveler les consommations. Quand il est reparti derrière son comptoir, je sors mes cigarettes, en donne une à Knott, et en allumant la mienne, j'ajoute :

— Bon, je suppose que c'était un peu désinvolte de ma part, à vrai dire, de revenir comme ça prendre la voiture en pleine nuit, sans prévenir. Mais tu dois reconnaître que mon copain a fait du bon travail.

Knott continue de me regarder fixement. J'avale une gorgée de vodka. J'enchaîne :

— Étant donné les circonstances, c'est peut-être aussi bien que je m'en sois occupé.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demande-t-il.

Sa bouche remue comme celle d'une marionnette de ventriloque.

Je souris et regarde le fond de mon verre.

— Ma foi, il me semble qu'il vaut mieux ne pas trop entrer dans les détails. C'est préférable pour toutes les personnes concernées. Dans ce genre d'affaire, moins on en sait, moins on court de risques. (J'ajoute avec un petit rire :) Cela dit, ce serait plutôt à moi de te demander ce que tu as fait. Tu ne crois pas ?

— C'était... un accident, répond Knott. Un accident.

— Je n'en doute pas. Bien sûr. Mais, accident ou pas, ça n'a plus d'importance. J'ai réglé le problème. Ton vieux copain Brian s'est occupé de tout.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Je secoue la tête et souris.

— Disons seulement ceci : tu n'as rien à craindre. Et n'en parlons plus. D'accord ?

— Je veux savoir, insiste-t-il.

— Sûrement pas. Au fond de toi, tu n'as aucune envie de savoir.

Il vide son verre d'un trait.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ? me demande-t-il.

Il commence à secouer la tête de droite à gauche.

— Je vais te dire ce que tu vas faire, si tu commences à te comporter de cette façon : tu vas mettre tout l'East Yorkshire au courant de ce que tu as fait hier soir. Voilà le résultat que tu vas obtenir.

Knott regarde vers le comptoir. Le barman tourne la tête.

— Mais je ne l'ai pas fait exprès, dit-il. C'était un accident.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Mais je n'ai rien fait.

Je souris.

— Tu la ramenaient simplement chez elle pour la border dans son petit lit, c'est ça ?

— Je ne savais plus ce que je faisais. J'ai perdu la tête.

— Eh bien, heureusement que je n'ai pas perdu la mienne.

— Maintenant, je ne peux plus...

— Faire quoi ? Aller trouver les flics ?

Il ne répond pas.

Je commande une nouvelle tournée, et je lui explique :

— Écoute, je t'ai rendu service. Tu es à l'abri. Je n'aurais rien fait s'il y avait eu le moindre danger. Parce que si tu es dans la charrette, je suis dans la charrette aussi. Alors, arrête de te faire du souci.

— Mais pourquoi t'en es-tu mêlé ?

J'écarte les mains.

— Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Je suis revenu chercher la voiture, et je l'ai garée derrière chez moi pour la nuit. Avant de rentrer, j'ai verrouillé toutes les portières, parce qu'on ne sait jamais, non ? Et, naturellement, j'ai aussi vérifié le coffre. Et il était ouvert.

— Ouvert ? Mais je m'étais assuré qu'il était fermé à clé !

— Impossible, mon vieux.

— Mais si, je l'ai fermé. Ma femme... ma femme a essayé de l'ouvrir.

Je le regarde.

— Ta femme ? Elle n'est pas...

Il secoue la tête.

— Il a bien fallu que je lui dise, pour la voiture. Elle est allée voir

l'étendue des dégâts, c'est tout.

— Et elle a essayé d'ouvrir le coffre.

Knott hoche la tête.

— Eh bien, il a dû se coincer. Parce qu'il s'est ouvert sans difficulté quand j'ai ramené la voiture chez moi.

Il ne dit rien. J'ajoute :

— Et c'est une chance qu'il n'ait pas été verrouillé. Sinon, c'est Cyril, le carrossier, qui l'aurait ouvert le premier, et pas moi.

Knott avale une gorgée d'alcool. Je conclus :

— Donc, j'ai ouvert le coffre.

Je fixe Knott un moment, mais il fuit mon regard et ne dit rien. Je lui demande :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Notre petit accrochage t'a mis dans le pétrin ?

Il sort une cigarette. Je la lui allume, et je le relance :

— Tu allais où ? Du côté du fleuve ?

Il ferme les yeux et acquiesce. Je secoue la tête.

— Tu ne sais pas la chance que tu as.

— Dis-moi, demande-t-il. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Ce que tu avais prévu de faire toi-même, mais en mieux.

— Pourquoi ?

— Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Aller chez les flics et leur raconter que mon vieux copain trimballe un cadavre dans sa voiture ? Tu crois vraiment que j'en aurais été capable ? Mettre un vieil ami dans le pétrin ? Ou j'aurais peut-être dû te téléphoner, pour te demander de venir la planquer toi-même ? Et si j'étais allé au poste de police ? Il y a une sacrée bande de salopards, là-bas, en ce moment. Ils auraient pu être tentés de me passer sur le gril, moi aussi, avant que ce soit ton tour. Je n'ai pas exactement la réputation d'un enfant de chœur, chez ces gens-là.

Knott ne réagit pas.

— Écoute, dis-je. Pourquoi ne fais-tu pas ce que je te dis : oublie tout. Tu n'as rien à craindre.

Il me regarde droit dans les yeux.

— Qu'as-tu fait d'elle ?

Excédé, je ferme les yeux.

— Je te l'ai dit. Elle est à l'abri. Et toi aussi.

— Où ?

— Quelle importance ?

— Il faut que je le sache.

— C'est la dernière chose au monde que tu aies besoin de savoir. Ce que tu dois faire, c'est oublier la soirée d'hier, te comporter normalement, vivre comme d'habitude, et tout ira bien.

— Comment veux-tu que je vive normalement ? demande-t-il. J'ai tué quelqu'un.

Sa voix, rauque et grave, est un cri contenu.

— Je croyais que c'était un accident ?

— Oui. Mais un accident arrivé par ma faute.

Je m'aperçois que les larmes lui montent aux yeux, et je m'empresse d'ajouter :

— Rien n'est de ta faute si personne n'est au courant. Et personne ne sait rien.

— Toi, tu sais, dit-il.

— Oui, je sais. Heureusement pour toi.

Il lève son verre pour le boire, mais il est déjà vide une fois de plus. Je fais de nouveau signe au barman qui revient nous servir. Quand il s'éloigne, je lève mon verre et dit :

— Eh bien, à la nôtre. Aux retrouvailles des anciens du lycée. Tu te souviens de notre devise ? « Garde la foi. »

Knott avale son whisky d'un trait. Je commence à fredonner l'hymne du lycée, et bientôt les paroles oubliées depuis longtemps resurgissent dans ma mémoire.

— « Sur les bords de l'Humber, loin de la métropole,

« C'est pour la vie entière qu'on apprend ces paroles :

« Garde la foi ! Dans tout ce que tu fais,

« Garde la foi, aujourd'hui, et demain. Désormais

« Tes pas seront guidés partout où tu iras... »

Je souris à Knott.

— Tu te souviens ? C'est le père Price qui avait écrit les paroles, et le directeur a fait la musique. Tu te rappelles le père Price ? Il était fou de rage, la fois où Mouncey et sa clique avaient changé les paroles, le jour du discours de fin d'année. Ils ont chanté : « Va te faire enculer là où tu voudras », tu te souviens ? Ils se sont tous fait

remonter les bretelles. Malgré tout, Price était plutôt bien, en fait. C'était le seul type correct de tout le lycée. Histoire et anglais. Les deux seuls cours que j'aimais bien. Il arrivait à les rendre intéressants. Je me rappelle qu'il avait réussi à tous nous passionner pour *Macbeth*, en nous racontant l'histoire comme si c'était un film de gangsters. Il était toujours équitable, pas comme les autres salauds de profs. En fait, la seule chose qu'il ne supportait pas, c'était la tricherie.

Je bois une gorgée, avant de poursuivre :

— Remarque, j'ai failli aller le voir pour te dénoncer, au moment du concours de la meilleure rédac'. Tu t'en souviens ? Du prix du meilleur récit pour le journal du lycée ? La finale s'est jouée entre nous deux. J'avais parlé d'un type qui perdait la mémoire, et toi, tu avais raconté une histoire de fourmis qui ravageaient une plantation en Amérique du Sud. Seulement, deux mois plus tôt, tu m'avais prêté un numéro du *Magazine des Jeunes* qui contenait exactement le même récit. Tu ne te rappelais plus, je suppose, que je l'avais lu aussi. Et c'est à toi que Mallett a décerné le prix. J'aurais pu te cafter. Mais je ne l'ai pas fait.

Knott

Je traverse la ville au volant de la Mercedes. Plender regarde sa montre.

— J'espère que ça ne te dérange pas de me raccompagner, dit-il. J'aurais dû appeler un taxi, en fait. Je veux dire, ce n'est vraiment pas sur ton chemin.

Je ne réponds rien. Je serre le volant et je regarde droit devant moi, à travers les gouttes de pluie qui constellent le pare-brise.

— Non, vraiment, ça m'ennuie de te demander ça, insiste-t-il.

— Ce n'est rien, dis-je dans l'espoir de le faire taire.

Ces trois syllabes sortent de ma bouche engluées l'une à l'autre, comme si elles ne formaient qu'un seul mot.

Plender se remet à chanter, doucement, en regardant à travers la vitre latérale :

« De noirs nuages peuvent bien obscurcir

« Les cieux où brille le soleil d'été,

« Pareils à des oiseaux, nos souvenirs,

« Reviendront au nid qu'ils ont quitté

« La mémoire retrouvée, nous serons fiers de dire :

« Garde la foi ! Dans tout ce que tu fais,

« Garde la foi, aujourd'hui, et demain. Désormais

« Tes pas seront guidés partout où tu iras... »

Quand il a fini de chanter les paroles pour la seconde fois, il revient au début et siffle la mélodie intégralement. Je lui demande :

— Où m'as-tu dit que je devais te déposer ?

Plender regarde sa montre une nouvelle fois.

— Eh bien, en fait, répond-il, je me demandais si tu pourrais me rendre un service ? Je ne m'étais pas rendu compte de l'heure.

Je ralentis parce qu'on approche d'un feu rouge.

— Ce qu'il y a, c'est que j'ai quelqu'un à voir. Ça ne prendra qu'une minute ou deux. Tu crois que tu pourrais m'attendre ?

J'arrête la voiture au feu.

— Où veux-tu aller ?

— Tu connais Sammy's Point ?

Je hoche la tête. Sammy's Point est un bout de terrain vague au milieu des docks, qui avance dans le fleuve près de l'endroit où le bac accoste. C'est un lieu très prisé par les familles qui se promènent en voiture les dimanches après-midi d'été.

Nous ne disons rien ni l'un ni l'autre. Je tourne à droite au feu, je traverse le centre-ville, et j'emprunte l'une des rues pavées qui mènent à la rive. La rue s'élargit et débouche sur l'esplanade qui accède à la jetée du bac. Devant le guichet où l'on achète les billets, quelques passagers attendent que le receveur ôte la chaîne pour descendre la passerelle et embarquer sur le dernier bateau.

— Si j'étais toi, je me garerais devant le *Tivoli*, suggère Plender.

Le *Tivoli*. L'ultime halte, le samedi soir, pour les soiffards qui doivent rentrer chez eux par le dernier bateau. J'arrête la voiture devant l'établissement, et la lumière qui filtre à travers les fenêtres multicolores éclabousse l'intérieur de l'habitable. Plender plonge la main dans la poche de son manteau et en ressort une gourde. Il dévisse le bouchon qui fait office de gobelet, l'emplit d'alcool, et me le tend, buvant pour sa part directement au goulot. Lui prenant le gobelet des mains, j'en avale le contenu d'un trait.

— À un moment ou un autre, on a pris quelques verres dans ce bar, dit Plender. Pour faire le plein avant le dernier bac.

Il me reprend le gobelet, le remplit, et me le rend. Je le prends parce que je ne veux pas arrêter de boire. Je n'ai aucune envie de redevenir lucide. Dessoûler, cela voudrait dire : voir trop clairement les événements des deux derniers jours, et une vision trop claire serait insupportable.

Le receveur se décide enfin à ôter la chaîne, et les voyageurs descendent la passerelle vers le bac qui attend l'heure du départ. Plender consulte sa montre et scrute brièvement l'esplanade. Deux jeunes gens se dirigent vers la passerelle ; leurs talons résonnent sur les pavés.

— Tu ne dis rien, Peter, me fait remarquer Plender.

Je regarde droit devant moi.

— Arrête d'y penser, conseille-t-il.

Je lui demande :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien. Seulement être... Ah, le voilà. Juste à l'heure.

Un homme en imperméable traverse l'esplanade en direction de Sammy's Point.

— Viens, dit Plender.

Il sort de la voiture. Je ne bouge pas. Plender s'arrête devant le capot et me regarde. Il incline la tête, me tourne le dos, et se dirige, lui aussi, vers le terrain vague. Pourquoi ne pas démarrer et le laisser là ? Il ne pourrait absolument rien faire. Sinon téléphoner à la police pour leur révéler l'endroit où se trouve le corps. Après quoi ce serait mon tour de leur raconter ce que Plender a fait, ce qui est arrivé... Mon estomac se soulève. Qu'est-ce que cela changerait, à ce moment-là ? Pour *moi*, il serait déjà trop tard. C'est *moi* qu'on mettrait à l'ombre pour une demi-douzaine d'années. Bon sang. J'aurais bien d'autres soucis pour me préoccuper du sort de Plender.

Je sors de la voiture, et je me surprends à suivre les pas de Plender. Il s'éloigne toujours, et bientôt il disparaît dans l'obscurité qui envahit le terrain vague. Une cloche tinte. Le bac commence à s'éloigner de la jetée dans un bouillonnement d'hélice. Je suis Plender dans le noir, puis je m'arrête. Des touffes d'herbe haute recouvrent mes chaussures. Lorsque le bac longe Sammy's Point avant d'obliquer vers la rive opposée, les lumières sortant de ses hublots éclairent la digue qui borde le terrain vague. Plender se trouve près de cette digue ; il parle avec l'homme à l'imperméable. Il fume, il a l'air aimable, détendu. L'homme tend à Plender un objet que l'autre met dans sa poche de manteau, puis le bateau s'éloigne et le noir revient. Je regarde les lumières du bateau s'amenuiser dans l'obscurité, et j'ai envie d'avoir dix-sept ans de nouveau et de me trouver à bord pour rentrer chez moi, et retrouver ma mère qui a préparé pour moi un dîner somptueux. Les larmes me montent aux yeux, puis j'entends des voix s'élever et quelques secondes plus tard Plender et l'homme à l'imperméable sortent du noir en parlant à voix basse. L'homme n'a pas l'air très content, mais Plender, toujours aussi détendu, sourit tranquillement. À ce moment, il y a un mouvement derrière moi. Je veux me retourner pour voir ce qu'il y a, mais je n'en ai pas le temps car deux types passent près de moi, à me frôler, l'un à droite et l'autre à gauche, et se dirigent vers Plender et son compagnon. Plender se recule légèrement, sans changer d'expression. L'un des deux types saisit les bras de l'homme à l'imperméable et les bloque derrière son dos comme le ferait un catcheur. L'autre le frappe à l'estomac, deux fois. On le relâche, et il tombe par terre et vomit. Plender regarde l'homme qui gît sur le sol et s'adresse à lui :

— Voilà ce qui arrive quand on a du retard. Ça fait mal, mais ça

n'arrive qu'une fois. La prochaine fois, il n'y aura rien de semblable : la marchandise parviendra directement à votre femme. Ou même à votre gosse, quand elle rentre de l'école. Quelqu'un marche à côté d'elle, et lui met des photos entre les mains. Ce serait charmant, vous ne croyez pas ?

L'homme qui gît à terre ramène péniblement ses genoux contre sa poitrine et tente de reprendre son souffle. Plender le regarde un moment puis le contourne et se dirige vers moi. Ses deux acolytes le suivent, allumant une cigarette tout en marchant. Tout s'est déroulé comme si je n'avais pas été là, comme si je n'avais rien vu. À la façon dont Plender vient vers moi, on pourrait croire qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire, et les deux autres m'ignorent, tout simplement.

Au moment où Plender passe près de moi, il lance aux deux autres :

— Venez, les gars. Je vous offre un verre.

Il m'adresse un clin d'œil, et je commence à marcher à ses côtés, sans me poser de questions.

— Dans un métier comme le mien, explique Plender, on est amené à faire toutes sortes de choses.

L'esplanade est complètement vide, à présent. Une pluie fine s'est mise à tomber. Elle passe, comme une fumée légère, devant les lumières des toilettes publiques et celles du *Tivoli*. La jetée est obscure et silencieuse, et le receveur a disparu. Nos pas résonnent sur l'aire déserte.

Une partie de moi-même a envie de courir jusqu'à la voiture pour fuir ce moment présent à la fois irréel et trop palpable, mais l'autre moitié de mon esprit, celle où se trouvent les raisons de ma présence ici, m'oblige à rester, comme un acteur qui attend les indications du metteur en scène.

Quand on arrive au *Tivoli*, l'un des deux hommes nous dépasse et nous ouvre la porte. Plender entre le premier et se dirige vers le bar.

À présent que le dernier bateau est parti, il n'y a plus grand monde au *Tivoli*. Seuls restent au comptoir quelques habitués qui travaillent aux docks. Un feu modeste brûle dans la cheminée, et une forte odeur de sciure flotte dans la petite salle.

Plender s'appuie au comptoir et se tourne vers ses compagnons.

— Qu'est-ce que vous prenez, les gars ?

— Une Guinness-Bitter pour moi, demande le premier.

— Un rhum-cassis, dit l'autre.

— Et deux doubles scotches, ajoute Plender à l'intention de la

patronne. Se tournant vers moi, il poursuit : Peter, permets-moi de te présenter Col et Terry. Nous travaillons ensemble de temps en temps. Les gars, voici Peter. Vous n'avez rien à craindre de lui. Il est des nôtres.

Plender

Assis à mon bureau, je rédige des réponses destinées à Messieurs Harris, Codd, et Potter, qui habitent respectivement Leeds, Doncaster et Barnsley.

« Cher...

J'ai été ravie de recevoir votre lettre en réponse à l'annonce que j'ai fait paraître dans le magazine *Rencontres*. J'imagine (si vous êtes quelqu'un comme moi, ce dont je ne doute pas un instant) l'épreuve que vous avez dû vous imposer pour me répondre – une épreuve presque aussi difficile que l'a été pour moi la rédaction de mon annonce, d'autant que je ne voulais pas donner l'impression d'être le genre de personne que je ne suis pas. Quelle chance j'ai eue, par conséquent, de découvrir en vous un correspondant qui me comprend si bien. Ce n'est qu'en désespoir de cause, en fait, que j'avais eu recours au magazine *Rencontres*. Mais je suis sûre que je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage sur ce point – pas à quelqu'un comme vous.

Votre lettre m'a excitée au plus haut point. J'ai hâte de faire votre connaissance pour expérimenter toutes les choses merveilleuses que vous suggérez. Je trouve que vos idées pour dresser les vilaines filles sont délicieuses. (Peut-être m'en ferez-vous la démonstration lors de notre première rencontre. Après en avoir parlé avec mes amies, je suis sûre que mon patron aurait des secrétaires plus efficaces s'il mettait quelques-unes de vos idées en pratique !)

Je joins une photographie, ainsi que vous me l'avez demandé. Elle a été prise par une amie pendant que nous étions en vacances à Filey Butlin l'été dernier. Comme vous le voyez, le choix d'une jupe courte peut se révéler risqué quand on fait du patin à roulettes !

Si vous désirez me rencontrer, vous pouvez me téléphoner au numéro ci-dessus après sept heures, n'importe quel soir de la semaine. J'attendrai votre appel ! »

Quand j'ai terminé, je passe dans le bureau voisin et demande à ma secrétaire les renseignements qu'elle a trouvés sur les nouveaux

correspondants. Deux d'entre eux semblent prometteurs ; je classe les informations dans mon fichier et referme le classeur métallique à clé.

Me réinstallant à mon bureau, je sonne pour avoir du café. Dehors, il fait gris, et un vent humide gifle la ville. Je reste à contempler le ciel à travers la fenêtre jusqu'à ce que ma secrétaire m'apporte le café.

— M. Gurney est en train de monter, m'annonce-t-elle. Dois-je le faire entrer ?

Je souris. Gurney déteste ne pas pouvoir accéder directement à mon bureau. Il doit toujours demander à ma secrétaire si je suis disponible.

— Oui, d'accord, dis-je. Et donnez-lui une tasse et une soucoupe au passage.

Quelques instants plus tard, Gurney entre.

— Bonjour, monsieur Plender, dit-il.

— Prenez un café.

Gurney se sert.

— Andrea et Len ont pris leurs dispositions pour demain soir ?

— Oui, monsieur Plender. Ça se passera chez eux, à huit heures. Ils ont rendez-vous avec le client chez Peggy.

Je bois une gorgée de café et hoche la tête.

— Qui prend les photos ? demande Gurney. Harry ou moi ?

— Je ne sais pas encore. Je vais y réfléchir.

Knott

Le lundi matin, j'arrive au studio de bonne heure. J'avais complètement oublié les taches sur les pavés. Je me suis réveillé à cinq heures et demie, pleurant presque de peur et de rage contre moi-même de ne pas avoir pensé à un détail pareil. Puis il m'a fallu rester couché une heure de plus, jusqu'à ce que je sois sûr que Kate dorme de nouveau d'un profond sommeil, parce qu'en me rappelant ma négligence, je m'étais redressé d'un bond et j'avais réveillé Kate.

Je sais que j'arriverai trop tard. Les employés de l'entrepôt commencent leur journée à cinq heures. Mais il faut que je me rende sur place le plus vite possible, ne serait-ce que pour voir.

Je franchis la petite porte et j'entre dans l'entrepôt. Les ouvriers me saluent comme d'habitude, si ce n'est que mon arrivée matinale leur inspire quelques remarques. Je me dirige vers l'escalier, cherchant du regard l'endroit de la chute tout en faisant comme si je ne cherchais rien. Mais je ne vois de taches nulle part. Les pavés sont peut-être si vieux et si poreux que le sang a été absorbé, sans laisser de traces.

Seulement, il y a eu autre chose que du sang. Je monte les marches en essayant de trouver une explication. Pas de traces. Pas de marques. Pas de cheveux. Rien du tout. Le sol a été nettoyé. Parfois, les employés de l'entrepôt lavent les pavés au jet. Mais pas aujourd'hui : ils sont aussi secs que des ossements blanchis au soleil.

La comparaison me fait frissonner.

J'entre dans le studio, referme la porte, et traverse le hall d'accueil. Dans la pièce réservée aux prises de vues, je m'assieds dans le fauteuil en cuir qui trône au milieu du plancher et j'essaie de réfléchir, mais les souvenirs de la soirée de samedi s'accrochent encore aux objets qui m'entourent, si bien que je préfère ne pas penser du tout.

Les objets.

Je regarde tout autour de moi. Ce n'est pas ça du tout. Rien n'est dans l'état où je l'ai laissé. Tout a été changé. Des petits détails. Le tapis n'est plus de travers. Le canapé convertible a été replié. Les verres ont disparu. Les pellicules... Je fixe la table basse. Les bobines n'y sont plus. Mon Dieu. Où sont-elles ? Je me rue vers la table, comme si ma précipitation pouvait les faire miraculeusement

réapparaître. À quatre pattes, je regarde si elles n'ont pas roulé sous un meuble, mais il n'y a rien. J'ai dû les ranger quelque part. Dans la loge où les modèles se changent ? Mais je n'y suis pas retourné. Pas après. Il faut que je vérifie quand même. Le lit a été refait. J'ai envie de hurler. Je fais demi-tour et fonce à la cuisine. Les verres sont tous propres et secs, ils sont soigneusement alignés sur l'égouttoir.

À présent, je suis sûr d'être devenu fou.

Retournant dans le studio, je déplie le convertible et m'y étends sur le flanc. Je ramène mes genoux contre ma poitrine et me pelotonne dans mon manteau.

Je reste là sans bouger jusqu'à dix heures moins le quart, heure à laquelle arrive Dave, mon assistant.

Il ouvre la porte qui sépare l'accueil du studio de prise de vues, la referme derrière lui, et me regarde d'un air stupéfait.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive ?

Posant les pieds par terre, je me lève du convertible.

— J'ai la gueule de bois. Je suis sorti avec une vieille connaissance, hier soir.

— Homme ou femme ?

— Un homme. Un copain d'école.

Dave passe devant le canapé, jette son journal sur la table basse et entre dans la cuisine. Je me rassois, ramasse le journal et le feuillette, dans l'espoir que ce passage à l'action aidera mon comportement à retrouver un semblant de normalité.

J'entends Dave emplir la bouilloire.

— Je suppose que vous voulez du café ? lance-t-il.

— Oui, merci.

Dave s'appuie à l'encadrement de la porte en attendant que l'eau soit chaude. Il y a moins d'un an qu'il est sorti de l'école des Beaux-Arts locale, et il affecte la froideur propre aux jeunes gens de sa génération. À ses yeux, je suis presque un vieillard.

— Alors, vous avez passé la soirée à picoler, hein ? demande-t-il.

Je hoche la tête.

— Vous devriez plutôt vous mettre à la cigarette, conseille-t-il. Le lendemain, on se réveille frais comme une rose.

— C'est une idée.

— Je ne vous comprends pas, dit Dave. L'alcool tue. C'est un poison.

La bouilloire se met à siffler et Dave retourne dans la cuisine.

Un titre annonce : DISPARITION D'UNE JEUNE FILLE DE 17 ANS.

Il y a un seul paragraphe, au bas d'une page. L'article raconte que la logeuse d'Eileen, ne la voyant pas rentrer alors que sa locataire était sortie depuis samedi soir, a prévenu la police dimanche après-midi. Eileen est présentée comme étant secrétaire à l'agence de publicité Priestley & Squires.

Dave ressort de la cuisine avec le café. Je replie le journal et le pose près de moi sur le canapé. Dave me tend une tasse et reprend son journal.

— Il n'y a vraiment rien dans ce torchon, dit-il. Je me demande pourquoi je l'achète.

J'ai envie de lui dire : oh, mais si, on y trouve des choses intéressantes. On y parle un peu de moi. Enfin, pas exactement de moi, mais de la fille que j'ai tuée samedi soir. En fait, je ne l'ai pas réellement tuée, mais aujourd'hui ça ne fait plus aucune différence. C'est ma tête sur le billot, de toute façon. Vous trouverez ça au bas de la page trois, colonne de droite.

Dave jette de nouveau le journal sur la table.

— Bon, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? demande-t-il.

— Quoi ?

— Que je fasse ? Comme travail ? Quel est le programme ?

— Oh. Le travail. Les photos de sacs à main. Il faut qu'on s'en débarrasse.

— Génial. Enfin, c'est toujours mieux que de tirer des épreuves toute la journée.

Dave ôte sa canadienne.

— Vous voulez que je prépare le matériel ?

— Oui.

Dave se met au travail. Je reste assis où je suis, à boire mon café, agrippé à ma tasse comme à une bouée de sauvetage.

— On attend de la visite, ce matin ? demande Dave en déroulant le fond en papier noir.

— De la visite ?

— Ouais. Des modèles.

— Non. Pas de modèles engagés pour la matinée.

— Encore heureux. S'il y a une chose dont j'arrive à me passer un

lundi matin, c'est bien une basse-cour pleine de poules qui caquettent. Ça me tape sur le système. Et cet après-midi ?

— On en a deux. Pour des photos de chemises de nuit.

Dave s'esclaffe.

— La collection de chemises de nuit, ça me tue, dit-il. Je n'arrive pas à croire que les bonnes femmes portent encore ces trucs-là. C'est du pur style années cinquante. Enfin, imaginez une minute que vous alliez au plumard avec une fille affublée d'un machin pareil. C'est un coup à faire un blocage.

Je bois une nouvelle gorgée de café.

— Malgré tout, il faut croire que ça plaît aux vieux dégueulasses.

Je me lève. Je conseille à Dave :

— Il vaudrait mieux se dépêcher. Tout doit être terminé pour cet après-midi.

— Qui vient, à propos ?

— Lyn et Suki.

— Suki. C'est pas croyable ! Suki, de la Cité d'Holden Road. Cette fille-là, je vous le dis...

Le téléphone sonne. Je suis sûr que c'est Plender. Je passe dans la pièce voisine. Angola, ma réceptionniste, n'est pas encore arrivée. Je m'assois sur son bureau, décroche le téléphone, et annonce :

— Peter Knott & Associés.

— Bonjour, Peter, dit Plender. Comment ça va ?

— C'est dans le journal, dis-je.

— Bien sûr, que c'est dans le journal.

— Oui, mais...

— Mais rien du tout. Il n'est pas question de toi, hein ? Il n'est dit nulle part qu'on l'a retrouvée ?

— Non, mais...

— Et on ne la retrouvera pas. Alors, oublie cet article, parce que les prochains seront bien pires. Demain, elle fera la une. Avec sa photo.

— Mais comment peux-tu être sûr qu'on ne la retrouvera pas ? Comment peux-tu dire qu'on n'établira pas de lien entre elle et moi ?

— Je te l'ai dit hier soir. Les flics ne remonteront jamais jusqu'à toi, sauf si tu continues à te comporter de cette façon.

— Mais quelqu'un est venu ici...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quelqu'un est entré dans le studio dimanche. Tout a été nettoyé. Plusieurs pellicules ont disparu.

— Je le sais, dit Plender.

— Quoi ?

— C'est moi qui ai tes bobines de film. C'est moi qui ai fait le ménage.

— Mais...

— Écoute, tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu étais plutôt secoué, samedi soir. C'était la panique sur toute la ligne. Je me suis dit que tu avais sans doute été un peu négligent. Alors, j'ai cherché l'adresse de ton studio dans l'annuaire, et je suis venu faire un tour.

— Mais je ne t'ai pas dit où cela s'était... Où j'avais passé la soirée.

Plender pousse un soupir.

— Non, tu ne me l'as pas dit, reconnaît-il. Je sais que je ne suis pas exactement Sherlock Holmes, mais de toute façon, il y a des situations qui restent à ma portée.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit hier soir ?

— Tu avais déjà assez de soucis.

— Mais je commençais à perdre la tête. Je ne savais plus que penser.

— Eh bien, ne pense plus. Laisse-moi réfléchir à ta place.

Je plaque ma main libre contre mon visage, et ferme les paupières de toutes mes forces.

— Ça va ? me demande la voix de Plender dans le combiné.

Je suis incapable de répondre.

— À propos, poursuit-il, je me demandais si je pourrais te demander un petit service ?

La porte du studio s'ouvre et ma secrétaire entre.

Je pivote sur son bureau pour ne pas avoir à lui faire face. Je réponds, comme si j'avais affaire à un client.

— Oui, bien sûr. De quoi s'agit-il ?

Plender

J'entre chez Peggy. Il est presque sept heures et demie. Il y a plus de clients que la dernière fois que je suis venu. Peggy n'est pas là pour le moment, mais il a trois serveurs qui travaillent pour lui. Ce n'est pas courant, car Peggy a la réputation d'être un vieux pingre ; cette nouveauté lui laisse le bénéfice du doute.

Je paye mon verre, puis je me fraye un chemin à travers les cachemires et les pantalons moulants pour m'installer à une table. Sur le juke-box, le groupe Harpers Bizarre distille une version de *Tout est permis* entrecoupée de soupirs. Et toutes les folles bandent dans leur slip en cuir.

Je bois mon verre et j'attends.

Peggy surgit derrière le comptoir et balaie la salle du regard, par-dessus la foule. Quand il me voit, il disparaît comme il est venu, et avant que je me rende compte de quoi que ce soit, il glisse déjà ses grosses fesses sur la banquette qui fait face à la mienne dans le box. Je le salue :

— Bonsoir, Peggy.

Peggy glisse le journal du soir sur la table, entre nous.

J'examine le journal, puis je relève les yeux vers Peggy.

— Vous avez vu la photo, à la une ? demande-t-il. Celle de la gamine.

Je reprends le journal, puis je gratifie Peggy d'un regard qui signifie : « mais qu'est-ce que je suis censé voir dans cette photo ? »

— Elle est venue ici samedi soir.

— Je m'étonne que vous vous en souveniez.

— Ne plaisantez pas. Je vous dis qu'elle était ici.

— Et alors ?

Peggy me lance un regard appuyé.

— Monsieur Plender, dit-il. Nous avons toujours eu d'excellents rapports. Vous savez suffisamment de choses sur moi, j'en sais suffisamment sur vous. C'est pour ça que vous utilisez régulièrement cet endroit, et c'est pour ça aussi que je vous laisse y mettre les pieds.

Jusqu'à maintenant, tout s'est bien passé. Mais il y a une chose que j'ai besoin de savoir, monsieur Plender, pour être au courant quand les flics débarqueront. Est-ce que cette fille a un rapport quelconque avec vos opérations ? Parce que vous étiez ici même le soir où elle est venue, et je ne veux pas que la police fasse de rapprochement entre vos activités et les miennes.

Je lui adresse un sourire las.

— Peggy, dis-je. Peggy. Arrêtez de me faire de la peine, vous voulez bien ?

— Parce que si c'est bien quelqu'un qui travaille pour vous, insiste Peggy, si vous me racontez des salades, alors je vais me retrouver dans un sacré pétrin. Il y a plus d'un flic qui rêve d'avoir ma peau.

— Je vous affirme que je n'ai rien à voir dans cette histoire.

Il me fixe de nouveau d'un air dubitatif.

— J'espère vraiment que vous n'essayez pas de m'embobiner.

— Je vous le répète. Loin de moi pareille idée, de toute façon.

— Vous comprenez, quand je l'ai vue avec ce type, justement un soir où vous étiez là aussi, j'ai pensé... enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— Elle était avec un type ?

— Bien sûr qu'elle était avec un type, répète Peggy. Vous ne pensez quand même pas que ce genre de fille viendrait ici toute seule ?

Je bois une gorgée d'alcool.

— Je ne vous suis pas très bien : vous l'avez vue ici avec un type, je me trouvais chez vous au même moment, et vous imaginez qu'il pourrait y avoir un rapport entre nous ?

Peggy lève les yeux au ciel.

— Mon Dieu, mais c'est une vraie petite sainte-nitouche que nous avons là. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Écoutez, ce type, il vient assez souvent avec ses nanas. Parfois, votre ami M. Gurney s'est trouvé là en même temps que lui. Samedi, c'est vous qui étiez là en même temps que lui. Je vous connais, je sais qui vous venez surveiller quand vous venez. Alors, ce n'est pas complètement idiot de ma part de penser qu'il y a peut-être un rapport.

— Eh bien, il n'y en a pas.

— Alors, je regrette d'avoir abordé le sujet, croyez-moi.

J'allume une cigarette.

— Donc, vous connaissez ce type, n'est-ce pas ?

— Enfin, quand je dis que je le connais, c'est seulement parce que je le vois venir ici. On échange toujours quelques mots. Il aime bien faire son petit numéro. En fait, il me plaît bien, je dois dire. Il s'imagine qu'il n'en est pas, mais je suis sacrément sûr qu'il en est.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— L'expérience, monsieur Plender, l'expérience.

— Vous connaissez son nom ?

— Oui. Du moins, son prénom. Pourquoi ? Vous voulez me le piquer ?

J'ignore sa remarque, et je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il a fait de cette fille, d'après vous ? Il l'a découpée en petits morceaux pour la donner à manger aux canards ?

— Comment je pourrais savoir ce qu'il lui a fait ? dit Peggy. Je ne sais pas ce que les types font avec les filles. (Il affiche un petit sourire suffisant.) Non, sérieusement, il faut s'attendre à tout, à notre époque. On voit toutes sortes de personnages étranges s'immiscer ça et là dans la riche trame de notre existence. N'est-ce pas, monsieur Plender ?

Je ne relève pas cette remarque-là non plus.

— Je dois dire, cependant, que je suis soulagé de savoir que cette histoire ne vous concerne aucunement. De mon point de vue, en tout cas.

— Ma foi, n'y a probablement pas de quoi s'inquiéter, de toute façon. Ils ont dû aller passer un week-end coquin à Scarborough, et décider d'y rester toute la semaine.

— Peut-être. Mais si elle ne refait pas surface rapidement, je crois que je vais me faire bien voir de mon inspecteur de police préféré. Maintenant que je sais que vous n'êtes pas dans le coup, bien sûr.

— Vous voulez parler de Driscoll ?

— Qui d'autre ? À mon avis, vous savez, si la police disait combien elle touche en pots-de-vin, elle aurait moins de problèmes de recrutement qu'en axant sa publicité sur le salaire de base de la profession.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par : « vous faire bien voir ? »

— Eh bien, mon Dieu, lui dire ce que je sais. Au sujet de ce type. Celui qui est venu avec la fille. Je veux dire, si elle ne réapparaît pas avant la fin de la semaine, il y a sûrement *quelqu'un*, chez les flics, qui serait ravi d'apprendre en compagnie de qui elle a été vue pour la dernière fois. Surtout si ça leur évite de sortir leurs gros culs du commissariat.

Le juke-box entame une autre chanson des Harpers Bizarre. Du coin de l'œil, je vois Andrea et Len entrer dans le bar. Ils font comme s'ils ne me connaissaient pas, et je ne me manifeste pas davantage. J'acquiesce à ce que m'explique Peggy.

— Oui, effectivement. Je pense qu'ils apprécieraient le geste.

— Vis-à-vis de ces messieurs, ce serait comme si je me refaisais une virginité.

— Qu'est-ce que vous allez faire, alors ? Attendre encore quelques jours, et refilez le tuyau aux flics si la fille ne remontre pas le bout de son nez ?

— Exactement, confirme Peggy. Si elle réapparaît, tant mieux. Sinon, je ferai mon devoir de bon citoyen.

— Bien sûr. Ce type avec qui elle était... Comment avez-vous dit qu'il s'appelait ?

— Peter.

— Peter... Lui non plus, il ne sait peut-être pas où elle se trouve. Je veux dire, elle a pu disparaître après qu'ils se sont quittés.

— C'est possible, concède Peggy. Pour autant que je sache, elle est peut-être allée voir sa grand-mère à Macclesfield. Mais mon geste sera quand même apprécié.

— Même s'il est inutile ?

— Personne ne saura s'il a été utile ou pas tant qu'on n'aura pas retrouvé cette fille, pas vrai ?

— C'est juste. Vous avez raison, Peggy.

Je me lève, et Peggy se glisse hors du box. Je prends congé de lui :

— Bon, il faut que j'y aille. J'ai des choses à faire.

— Je n'en doute pas, dit Peggy.

— Bonne chance avec ces messieurs de la police. J'espère que votre visite se révélera fructueuse pour tout le monde.

Je sors du bar en ruminant ce que Peggy m'a dit.

Knott

Les essuie-glaces gémissent. Plender conduit la Cortina plutôt doucement, laissant toutes les voitures nous dépasser. Il regarde droit devant lui, son esprit apparemment préoccupé par autre chose que notre destination.

Je ne dis rien ; moins je parle, moins je risque de me voir arraché au cocon protecteur que j'ai tissé autour de moi. Je m'oblige à vivre dans une sorte de néant, un univers vide qui attend les événements à mesure qu'ils se produisent, un par un, sans les juger. J'écarte fermement toute tentation d'analyser le présent ou de prédire l'avenir ; je redoute l'assemblage des morceaux de la mosaïque, dont la vision globale ferait voler en éclats le peu de sang-froid qui me reste. C'est pourquoi je me laisse prendre en mains, diriger par Plender, essayant de m'imprégner de son autorité, de son assurance. Même si c'est une assurance qui tient de la folie, j'en suis ravi, parce qu'elle me protège contre ma propre folie. Il faut que je reste avec lui, que je fasse tout ce qu'il me suggère de faire, parce que Plender est le seul à savoir, et il est le seul à pouvoir me sauver, quelles que soient ses raisons de le faire, quels que soient mes sentiments envers lui.

Je suis assis à l'avant, près de lui, tenant fermement sur mes genoux mon appareil de prise de vues. Je tourne légèrement la tête pour le regarder. Ses traits sont calmes, dénués de toute expression. Il se rend compte que je l'observe, je le sais, mais il n'en laisse rien paraître. Quand je pense au Plender que j'ai connu en classe, je ne me représente pas le garçon qu'il était alors, mais l'homme qui est assis près de moi en ce moment, sinon que je l'imagine revêtu de l'uniforme de notre école.

Quittant la route principale, Plender traverse plusieurs rues où s'alignent des rangées de logements sociaux d'avant-guerre, puis il franchit une autre route et entre dans un lotissement de maisons jumelées de construction plus récente, une résidence nouvelle. La plupart des jardins ne sont encore que des gravats aplanis d'un coup de surfaceuse. Il n'y a ni arbres, ni haies, ni plantation d'aucune sorte. La brique nue des murs et les fenêtres toutes semblables sont baignées par la lumière insipide et malsaine des réverbères au sodium.

Plender entre dans un cul-de-sac et gare la Cortina le long du

trottoir. Il coupe le contact et se carre contre le dossier de son siège. La pluie balaie le toit de la voiture.

— Voilà, dit-il. Nous y sommes.

Nous sortons. Restant à côté de la voiture, je glisse mes appareils sous mon anorak pour les garder au sec, puis j'ouvre la portière arrière et je prends mon trépied sur la banquette. Plender s'éloigne déjà. Arrivé à l'angle de l'impasse, il se retourne pour voir si je le suis, puis il disparaît.

Quand je tourne l'angle à mon tour, Plender remonte l'allée menant à l'une des maisons, où ne brille aucune lumière. Il glisse une clé dans la serrure, ouvre la porte, puis il entre et m'attend dans le vestibule. Dès que je suis entré, il referme la porte et allume le plafonnier. Le sol est couvert d'une moquette bon marché, qui tapisse également l'escalier. Les murs, peints en blanc, sont absolument nus.

Plender ouvre une porte, et nous entrons dans un salon-salle à manger, encore équipé de la même moquette. Le mobilier est le genre de camelote qu'on peut se procurer en location-vente, et je remarque qu'il comporte deux canapés.

— Pas mal, hein ? demande Plender.

Je ne réponds pas. Il prend mon silence pour de l'approbation. Il m'explique :

— J'ai pu avoir cette maison grâce à un ami qui est au conseil municipal. C'est comme ça que ça marche, aujourd'hui : l'important, c'est de connaître les gens bien placés. Sinon, j'aurais dû attendre une éternité.

Il s'assied sur l'accoudoir d'un des deux canapés, sort ses cigarettes, et en allume une sans m'en offrir. De toute évidence, il est ravi de me montrer qu'il a réussi, qu'il sait s'y prendre pour obtenir ce qu'il veut. Ses yeux brillent, comme ceux d'un gosse.

— Je connais des tas de gens qui sont toujours prêts à me rendre un petit service. Avec le métier que je fais, j'en rencontre tout le temps, d'une façon ou d'une autre.

Il expulse la fumée de sa cigarette, me regarde un moment, puis il tourne la tête, se lève, et fait le tour de la pièce, examinant les meubles, le papier peint et les rares décorations murales.

— Tu dois te demander, je suppose, ce que je peux bien mijoter ?

Je ne réagis pas. Je n'ai pas envie de savoir. Je ne désire rien d'autre que vivre dans cet instant, coupé du passé comme de l'avenir, débarrassé de l'obligation de réfléchir à des idées ou des événements de quelque sorte que ce soit.

— Tu sais, tu n'as aucune raison de t'inquiéter, me dit Plender qui a fini le tour de la pièce et se rassoit sur l'accoudoir du canapé. Mais c'est un peu trop compliqué à expliquer, en fait. Pour le moment, en tout cas.

Je m'assieds sur le second canapé, en face de lui. Nous nous regardons en chiens de faïence.

— Tu veux boire quelque chose ? me propose-t-il.

Je hoche la tête.

Plender se dirige vers un petit bar dont il soulève le dessus. La mélodie d'une boîte à musique surgit dans la pièce. Plender emplit deux verres, ferme l'abattant, et revient. Il me tend mon verre, se rassoit pour boire le sien, et me regarde de nouveau.

— Tu as déjà fait ce genre de photos ? me demande-t-il.

Je secoue la tête. Il sourit.

— Et comment appelles-tu celles de samedi soir, alors ?

Mes yeux s'écarquillent.

— Ma foi, il fallait bien que je me rende compte, non ? ajoute-t-il pour se justifier. Je veux dire, quand je suis allé à l'entrepôt et que j'ai pris les bobines, je me suis douté de ce qui s'était passé, en voyant dans quel état était le studio. C'est pourquoi je ne les ai pas laissées traîner. Par précaution. Au cas où j'aurais vu juste. Alors, je les ai développées. Pour savoir si j'avais vu juste.

J'ouvre la bouche.

— Ne t'en fais pas, dit-il. J'ai fait les tirages moi-même. Bon sang, tu ne crois quand même pas...

Il laisse la fin de sa phrase en suspens.

Je sais que je devrais avoir la nausée à l'idée que Plender a vu ce qu'il y a sur les photos. Mais je me trouve dans un état d'esprit tel que j'interdis strictement à la moindre pensée de passer du cerveau vers l'estomac, ce qui empêche du même coup les idées de se traduire en émotions.

— C'est pourquoi j'ai pensé que tu accepterais le petit boulot de ce soir, explique Plender. Après avoir vu tes photos, je veux dire.

J'avale une gorgée d'alcool.

— Tu fais ça souvent ?

Je secoue la tête.

— Tu parles ! (Il boit à son tour.) Dans ton métier, ça doit être facile, de lever des filles. Tu en rencontres sans arrêt. Et tu as toujours

été porté sur les nanas, hein ? Au lycée, déjà, tu étais un vrai Casanova.

Il sourit, regarde sa montre, finit son verre et se lève.

— Ils ne vont plus tarder, dit-il. Viens, on va installer le matériel.

Il sort du salon. Je finis mon verre, me lève, et sors à mon tour.

— Par ici, dit Plender.

Il ouvre une autre porte, au bout du couloir. Cette fois, il me laisse passer le premier, allumant la lumière une fois que je suis entré.

La pièce est complètement différente de la précédente.

Les murs sont couverts de cadres contenant des photos de l'Allemagne d'avant-guerre : dignitaires du parti nazi, grands rassemblements populaires, soldats de l'armée allemande, et une demi-douzaine de portraits différents d'Hitler. Sur une étagère, trône un casque allemand, à côté d'un jouet qui reproduit un Luger.

Plender me regarde examiner les photos, mais il ne fait aucun commentaire à leur sujet. Par contre, il me demande :

— Qu'est-ce que tu dis de ça ?

D'abord, je crois qu'il parle de la pièce, mais il s'approche de l'une des photos, un agrandissement géant des jeux olympiques, et la décroche du mur. Derrière le cadre se trouve une petite fenêtre qui révèle la pièce que nous venons de quitter.

— Pas mal, hein ? dit Plender. On peut les voir, mais ils ne nous voient pas. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est très astucieux.

— Tu vois, si tu installes ton trépied ici, poursuit-il en m'indiquant un emplacement près de la vitre, tu couvriras toute la pièce. Et le plus beau, c'est que personne n'est gêné par la présence du photographe.

Je déplie mon trépied et j'y fixe mon Rollei.

— Bon, dit Plender. Je vais te laisser travailler, alors.

Je le regarde avec des yeux ronds.

— Mais il faut que tu restes, dis-je. Tu ne peux pas partir comme ça.

— Bien obligé, mon vieux. J'ai des affaires à régler.

— Mais tu ne peux pas me laisser ici !

— Certainement pas. Je viendrai te rechercher plus tard, quand les festivités seront terminées.

Soudain, toutes les émotions que je juggle depuis des heures

reprennent le dessus.

— Écoute, dis-je, je t'en supplie, ne m'abandonne pas. Je ne supporte pas la solitude. J'ai peur quand je suis tout seul. Je ne peux rester là tout seul, pas maintenant.

— Mais c'est seulement pour une heure ou deux, explique Plender avec un sourire. Je te l'ai dit, je viendrai te reprendre plus tard.

— Je t'en supplie. Reste.

Je tombe à genoux. Plender me regarde, souriant toujours, mais son sourire a changé ; il exprime quelque chose que je ne comprends pas. Au bout d'une ou deux minutes, il me dit :

— Tiens, tu ferais mieux de prendre ça. (Il sort sa gourde de sa poche.) Mais ne bois pas trop. Je veux que ces photos soient bonnes.

Toujours à genoux, je prends la gourde.

Plender se dirige vers la porte, l'ouvre, et marque une pause.

— Andrea et Len te feront une tasse de thé quand les autres seront repartis, dit-il.

Puis il sort.

Plender

Assis dans ma voiture, j'attends Peggy.

Il y a toutes sortes d'endroits où Peggy peut décider de se rendre après la fermeture. Il aura peut-être envie d'aller au *Cacatoès*, ou au *White's Club*, ou à une soirée homo quelconque, ou il traversera la rue pour manger un morceau au *Wimpy*, à moins qu'il ne rentre directement chez lui.

Tout ce que j'espère, c'est qu'il ne sera pas accompagné par son petit ami du moment.

Il sort du bar à onze heures trente. Il est seul.

Je le vois contourner l'hôtel pour aller chercher sa voiture au parking. Au moins, il ne va pas au *Wimpy*. Je démarre mon moteur et j'attends que sa Mini pointe son nez à la sortie de la ruelle et tourne à droite vers la place.

Je ne le suis pas depuis très longtemps quand je comprends qu'il rentre chez lui.

Il a un appartement dans l'un des nouveaux immeubles qui se sont construits près du stade. Un très bel appartement, paraît-il.

Il gare sa Mini devant chez lui, se dirige vers l'ascenseur, appuie sur le bouton et attend la cabine. Je passe devant l'immeuble à faible allure, me gare de l'autre côté de la rue, et je vois Peggy entrer dans l'ascenseur. La porte se referme derrière lui. J'attends. La porte de l'ascenseur s'ouvre au quatrième étage, et Peggy longe le balcon jusqu'à ce qu'il parvienne devant chez lui. C'est la quatrième porte après l'ascenseur.

Je sors de ma voiture et traverse la rue.

Knott

Les lumières sont encore allumées quand j'arrive à la maison.

Je paie le taxi et j'entre chez moi.

Ma femme est assise dans le salon. Vêtue d'une chemise de nuit, prête à aller se coucher, elle lit un magazine. Elle lève les yeux vers moi tandis que je referme la porte. Avant qu'elle ne voie mon visage, elle s'était certainement préparée à une scène que ses soupçons rendaient inévitable. Mais quand elle découvre mes traits, sa propre expression change aussitôt, reflétant une incrédulité d'un genre nouveau.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-elle.

Je suis à deux doigts de tout lui dire. Comme le héros du conte d'Edgar Poe, j'ai envie d'étaler tous mes crimes, de les décrire dans les moindres détails, encouragé par cette idée perverse et trompeuse que tout ira bien si je passe aux aveux. Mais en dépit de ma folie, je suis conscient de la perfidie de cette illusion : je sais pertinemment que la vérité n'arrangera rien.

— Ce qu'il y a ? je répète. Comment ça, ce qu'il y a ?

Je m'améliore. Le ton de ma voix est parfait : le mari prudent, et innocent, comprenant que sa femme jalouse va le soumettre à un interrogatoire en règle, reste sur ses gardes, et se réfugie derrière son agressivité.

Kate se lève.

— Tu as une mine épouvantable, dit-elle.

— D'accord, j'ai une mine épouvantable ! (Je me dirige vers le bar et me sers un verre.) J'ai travaillé toute la journée. Il est minuit passé. Voilà pourquoi j'ai une sale tête.

L'inquiétude de Kate disparaît, et son propre système de défense prend le relais.

— Et si tu as travaillé tard, pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas avertie ?

— Parce que j'ai oublié, dis-je en prenant une gorgée d'alcool. C'est une explication toute simple, en fait.

— Tu as oublié.

— Sans doute parce que j'ai trop bu hier. Tu n'as pas oublié que j'ai trop bu.

— Je ne te crois pas, dit Kate.

— Tu ne crois pas que j'aie trop bu ? Mais, mon amour, tu n'as pas cessé de me le faire remarquer. Tu t'en souviens certainement ?

— Tais-toi.

— Excuse-moi, mais c'est toi qui as ouvert les hostilités. Je n'ai rien d'autre à ajouter.

— Tu vas me dire d'où tu viens.

Je m'assieds dans un fauteuil avant de répondre :

— D'où je viens ? Du studio. J'y ai passé toute la journée. Toute la soirée. À travailler. Un négatif entier a été voilé. Il a fallu que je refasse les prises de vue, et je me suis chargé des tirages moi-même, pour qu'il n'y ait pas d'autre accident. Et voilà pourquoi il est actuellement minuit et quart.

— Je ne te crois pas.

— Évidemment.

— Je crois que tu es allé voir ta maîtresse.

— Oui.

— Exactement comme l'autre fois.

— Bien sûr.

— Peter, dis-moi la vérité.

— Tu connais déjà la vérité.

— Je veux savoir.

Le téléphone sonne. Je sais qui ça doit être.

Me levant de mon fauteuil, je me précipite dans le studio, en priant pour que Kate ne décroche pas le téléphone dans l'autre pièce.

Je soulève le combiné et dis :

— Oui ?

— Tu es parti quand même, dit Plender.

— J'ai été obligé. Ma femme...

— Je t'avais dit que je reviendrais te chercher.

— Je sais, mais...

— Alors, pourquoi tu ne m'as pas attendu ?

— Il fallait que je rentre chez moi. Écoute, je dois raccrocher, maintenant. Ma femme pense que j'ai une maîtresse. Ce coup de téléphone...

— Elle pense que tu as une maîtresse ? répète Plender. Eh bien, c'est parfait, du moment qu'elle ne se doute de rien d'autre.

— Il faut que je raccroche.

— Les tirages seront prêts quand ?

— Les tirages ?

— Les photos que tu as prises ce soir.

— Je ne sais pas. Écoute...

— Je passerai les prendre demain, dit Plender. Vers midi.

La communication est coupée.

Je repose le combiné sur son support. Kate entre dans la pièce.

— Qui était-ce ? demande-t-elle.

— L'imprimeur. Les gens qui impriment le catalogue.

Kate lève les yeux vers moi.

— Ils font les trois-huit, tu sais.

Kate me tourne le dos et s'apprête à quitter la pièce.

— Ils voulaient savoir si je pourrais leur faire parvenir les négatifs avant l'arrivée de l'équipe du matin. J'aurais dû les avertir plus tôt. Ils ont téléphoné au studio, mais j'étais déjà parti. C'est pour ça qu'ils ont appelé ici...

Kate referme la porte derrière elle.

Plender

La réceptionniste ressemble tout à fait à ce que j'imaginais. Elle n'est pas très différente de la précédente, d'après ce que j'ai pu en voir. Elle me demande :

— Qui désire voir M. Knott ?

— Dites-lui que c'est M. Plender. Il m'attend.

Elle feuillette son carnet de rendez-vous.

— Je ne vois rien de noté ici, me fait-elle remarquer.

— Probablement pas, dis-je en la regardant droit dans les yeux.

Elle soutient mon regard aussi longtemps qu'elle le peut, puis elle manipule son interphone et la voix de Knott sort du haut-parleur aux sonorités métalliques.

— Oui ? dit-il.

— Il y a un M. Plender à la réception... dit la fille, qui s'apprête à triompher dès que Knott lui demandera si j'ai un rendez-vous. Il prétend que vous l'attendez.

— Je viens, dit Knott.

La fille me regarde de nouveau. Elle croit avoir gagné. Elle pense que Knott ne se déplace que pour voir qui je peux bien être, prouvant ainsi que j'ai menti en affirmant que j'avais rendez-vous. Elle se carre contre le dossier de sa chaise et attend.

Knott ouvre la porte de communication. Je traverse la réception, et sans un mot, je referme la porte derrière moi.

Nous entrons dans le bureau de Knott. Peter se tourne vers moi.

— Je n'ai pas pu faire autrement que partir, hier soir, dit-il.

Je m'installe dans l'un de ses fauteuils ultramodernes.

— Mais je t'avais dit que je reviendrais te chercher. Et tu es parti dix minutes à peine avant mon retour.

— Je ne pouvais pas rester plus longtemps. Je te l'ai dit. Ma femme...

— Oui, tu me l'as dit, Peter. Et moi, je t'ai dit : il faut que tu fasses exactement ce que je te demande. Du moins, pour le moment. Sinon,

tu risquerais de commettre un faux pas qui pourrait te valoir de graves ennuis. Et si tu as des ennuis, j'en aurai aussi. Et je ne veux pas me retrouver dans le pétrin simplement parce que j'ai rendu service à un vieux copain.

— Excuse-moi, dit-il.

— Pour cette fois, ça n'a pas d'importance. Mais tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Il hoche la tête.

— Bon, n'en parlons plus. Qu'est-ce que ça donne, les photos ?

Il ouvre un tiroir de son bureau, en sort une enveloppe rigide, et la pousse vers moi. J'en sors les épreuves et les examine une par une. Knott me tourne le dos et regarde par la fenêtre.

— À quoi vont-elles servir ? demande-t-il.

Je fais claquer ma langue en signe de désapprobation.

— Voyons, Peter, tu sais bien que je ne vais pas te le dire. Ce ne serait pas prudent, tu comprends ?

Il y a un silence. Puis il me dit :

— C'était épouvantable. C'est pour ça que je suis parti. C'est ça, la vraie raison. Je n'en pouvais plus.

Je range les photos dans la poche de mon manteau, et j'avance une justification :

— Je me suis pourtant dit que ça devait être dans tes cordes.

Il ne répond pas. Je me lève et me dirige vers la porte. Je lui lance avant de sortir :

— À demain, alors.

Il se tourne vers moi.

— Demain ?

Je confirme.

— Demain. Pour le dîner. À quelle heure veux-tu que je vienne chez toi ?

Je sors du cinéma. Les gens qui font la queue scrutent les visages de ceux qui sortent, pour avoir une idée de ce qui les attend. Knott et sa bande sont sortis avant moi. Ceux qui ont amené une fille font les malins devant les copains qui sont venus seuls, maintenant que la gêne du début de soirée est passée. Ils étaient tous au balcon, au dernier rang, là où on peut réserver des doubles fauteuils. Moi, j'ai vu le film du rez-de-chaussée, seul,

depuis ma place à un shilling. Ils ont tous leur tenue du samedi soir, et je porte la veste de l'école, parce que ma mère dit que c'est idiot d'avoir deux vestes alors qu'on ne peut pas en porter plus d'une à la fois.

Je m'approche du groupe.

— Eh, Pete, dit Ghandi, voilà Plender.

Knott m'adresse son sourire en coin.

— Alors, Plender, me demande-t-il, qu'est-ce que tu as pensé du film ?

Je l'ai trouvé formidable, mais je réponds :

— C'était pas mal.

— Un vrai navet, oui ! dit Knott. Avec cette satanée Doris Day. (Il se met à chanter, d'une voix ridicule, une voix de fille :) « Dans le halo d'argent du clair de lune... »

Ghandi et Mouncey se tordent de rire, et les filles les imitent. Maureen Smith et Connie Sherwood me regardent et commencent à glousser.

Knott arrête de chanter.

— Bon, dit Knott, on va sur la place du marché.

Le samedi soir, après le ciné, tout le monde se rend sur la place du marché, simplement pour traîner un peu en attendant que partent un par un les bus qui desservent les villages voisins. Derrière la place, du côté du marché aux bestiaux, se trouve la promenade des amoureux. Les garçons qui viennent seuls envoient un de leurs copains jouer les porte-parole auprès d'un groupe de filles, pour qu'il dise à celle qui leur plaît : « Harry Akester aimerait savoir si tu veux bien te promener avec lui. » Les filles gloussent ensemble, et parfois l'heureuse élue s'éloigne de son groupe, et tandis qu'un bus démarre en chuintant sous la pluie de septembre, ils viennent à la rencontre l'un de l'autre, à mi-chemin de leurs groupes respectifs, puis ils disparaissent dans le crépuscule bleuté de la promenade des amoureux, et ils s'embrassent au creux d'une haie détrempée, ou contre un portail luisant de pluie, tandis que le ciel s'assombrit de plus en plus et que des silhouettes semblables aux leurs cherchent à leur tour un endroit propice.

Knott commence à s'éloigner, tenant Susan par la main. Ses copains lui emboîtent le pas. Je les suis à distance. Je sais très bien que la consigne de Knott ne me concerne pas, mais j'essaie de chasser cette idée de mon esprit.

Je marche derrière Dreevo et Denise Yarwood. Ils se tiennent la main sans rien dire.

— Hé, Dreevo, il a l'air bien, le film de la semaine prochaine.

Dreevo me répond sans se retourner.

— C'est un vieux truc. Je l'ai vu l'année dernière à Grimsby.

Quand on arrive place du marché, je rejoins Knott et Susan devant la porte de chez Deweys. Dreevo et les autres emmènent leurs petites amies faire un tour avant de les raccompagner jusqu'à leurs bus. Un par un, ils viennent nous rejoindre. Quand tout le monde est là, Knott annonce :

— Ma mère a dit que vous pouvez tous dîner chez nous. Vous voulez venir ?

Ils répondent tous oui, et ils commencent à s'éloigner le long du trottoir. Pour masquer la gêne que je ressens à ne pas faire partie des invités, je cherche un prétexte. Je pourrais dire, par exemple, que ma mère compte sur moi pour aller acheter des frites, mais Knott me lance :

— Alors, tu viens, oui ou non ?

Au ton qu'il emploie, on pourrait croire que c'est moi qui boude et qui fais des histoires.

Quand on arrive chez lui, c'est M^{me} Knott qui nous ouvre la porte. Elle accueille chaleureusement Susan et les copains de Peter. Quand elle me voit, elle reste polie, mais d'une façon qui est destinée à me faire comprendre qu'elle n'est pas aussi enchantée de ma présence que de celle des autres. Mais, de nouveau, je repousse cette idée. Après tout, c'est Knott qui m'a demandé de venir, et il aurait pu me laisser où j'étais. Et puis, je vais être près de Susan pendant une heure ou deux.

Nous entrons tous dans la salle à manger. M^{me} Knott nous apporte le dîner et nous laisse entre nous. Tout le monde se met à parler, et les autres types font un peu les intéressants parce que Susan est la seule fille présente, et bientôt la conversation aborde les derniers potins du lycée.

— Hé ! dit Dreevo, est-ce que Gilliat ne devait pas emmener Jane Moss au ciné, ce soir ?

— Et comment ! renchérit Ghandi. Pendant toute la semaine, ils se sont baladés main dans la main autour du terrain de cricket.

— Je ne les ai vus ni l'un ni l'autre, dit Knott.

Susan explique :

— Jane lui a posé un lapin. Elle devait le retrouver au bus de la demie, sur la place du marché.

— Et pourquoi elle n'est pas venue ? demande Peter.

— Un autre garçon l'a invitée à sortir, et elle a préféré aller avec lui.

— Quoi ? Et elle n'a rien dit à Gilliat ?

— En fait, elle n'a pas pu le prévenir, vous comprenez ? C'est hier soir seulement que l'autre l'a invitée, et elle n'avait aucun moyen de l'avertir.

— Ça ne m'étonne pas, commente Ghandi. Toutes les filles sont comme ça.

— À sa place, j'aurais fait pareil, dit Susan.

— Comment ça ? s'inquiète Peter.

— Eh bien, je ne parle pas pour moi, évidemment, mais n'importe quelle fille préférerait sortir avec Noel Fletcher plutôt qu'avec John Gilliat.

— Noël Fletcher ! crache Ghandi. Ce cafard puant !

— C'est une petite frappe, confirme Peter. Il croit que tout le monde est à ses pieds quand il parade sur sa satanée moto.

— Toutes les filles le trouvent tellement beau ! s'extasie Susan. Il ressemble à Dickie Valentine.

— Dickie Valentine ! s'exclame Peter.

— Oui, c'est vrai, dit Susan. C'est ce que pensent toutes les filles, au lycée.

— C'est quand même dégueulasse de faire un coup pareil, commente Ghandi. De donner rendez-vous à un type et de le laisser en plan. Tu ne trouves pas, Pete ?

Peter me regarde.

— J'en sais rien, répond-il. Demande à Brian.

Peter et Susan échangent un regard et se retiennent d'éclater de rire.

— Ah, oui ! s'esclaffe Ghandi. Le fameux rendez-vous derrière les vestiaires !

— Nan, on ne devrait pas rire, dit Peter qui s'esclaffe à son tour. Ce n'était pas très sympa. Ce vieux Brian a poireauté près d'une demi-heure.

Je commence à rougir.

— Hé, Brian, m'apostrophe Dreevo. Tu piques un fard ?

Je secoue la tête.

— Mais si, pourtant, insiste Dreevo. Il est rouge jusqu'aux oreilles.

— C'est pas vrai ! je proteste, en essayant de sourire pour leur montrer à quel point j'apprécie la plaisanterie.

— C'était sacrément marrant, quand même, dit Ghandi. On avait du mal à se retenir de rire. On a failli se trahir, d'ailleurs.

— Je vous avais repérés depuis longtemps. Si j'ai attendu tout ce temps, c'est parce que je savais que vous étiez là.

— Espèce de sale menteur, dit Peter. Tu ne t'es jamais douté de rien.

— Je vous avais vus.

— Pourquoi tu ne nous l'as pas dit, alors ?

— Je vous le répète, j'avais envie de vous mener en bateau, moi aussi.

Pas dupe, Knott ricane franchement.

On frappe à la porte, et la mère de Pete passe la tête dans la pièce.

— Peter, mon chéri, dit-elle, je peux te dire un mot ?

— Oui, Maman, répond Peter.

Il se lève et se dirige vers la porte. Quand il la franchit, j'entends sa mère lui dire :

— Je vais vous apporter à boire, et j'aimerais savoir qui prend du thé et qui prend...

La porte se referme.

Je me lève à mon tour et j'annonce :

— Je monte.

C'est au premier que se trouvent les toilettes.

Je referme la porte derrière moi. La fraîcheur du couloir me fait du bien, mais j'ai encore des gouttes de sueur sur le front.

Je commence à monter l'escalier. Au bout du couloir, la porte de la cuisine est ouverte. J'entends un cliquetis de tasses et de soucoupes. M^{me} Knott parle à son fils.

— Ce n'est pas que ça me dérange, dit-elle, mais franchement, je trouve que tu te galvaudes, parfois. Je veux dire, rien ne t'obligeait vraiment à l'inviter. Ce n'est pas comme si vous étiez les meilleurs amis du monde. Et sa mère... C'est le genre de femme qui adore voir les autres déchoir. Elle a toujours été jalouse de moi, tu sais, quand nous habitons le même quartier. Oh, oui. Simplement parce que ton père portait un col et qu'il avait les moyens de s'offrir une voiture.

Je m'immobilise sur une marche. Peter marmonne quelque chose en guise de réponse.

— Et tu dois penser à Susan. Il se pourrait très bien qu'elle n'apprécie pas les gens de cette espèce. Je suis sûre que sa mère n'aimerait pas ça. Tu comprends, il faut que tu ailles de l'avant, dans l'existence, il faut que tu t'élèves, mais des garçons comme Brian... Ma foi, je n'ai rien à lui reprocher, c'est un gentil garçon, mais les gens comme lui ne feront que t'entraîner vers le bas. Leur fréquentation ne peut que te nuire. Prends Alan et Tony, par contre ; ils sont complètement différents. Ce sont des garçons comme toi, qui vont poursuivre leurs études pour arriver à quelque chose dans la vie. Ils iront à l'université, ils se lanceront dans les affaires, ils feront une belle carrière... Voilà les gens que tu fréquenteras tout naturellement plus tard, quand tu auras laissé derrière toi tous les Brians de la création. Pas plus tard qu'hier, je bavardais avec la mère d'Alan — elle est adorable — et je lui disais à quel point j'étais ravie que son fils

et toi soyez amis. À propos, ils ont une maison absolument ravissante derrière le magasin. Tu es déjà entré chez eux ?

J'entends Peter répondre non.

— Je veux dire, tu n'as pas besoin de te montrer méchant avec Brian, ni de montrer ostensiblement que tu ne tiens pas à le fréquenter. Contente-toi de l'éviter, quelque chose de ce genre. Ce n'est pas la peine d'être cruel. Ne l'encourage pas, c'est tout.

— Mais je ne l'encourage pas, proteste Peter.

— Je m'en doute, dit M^{me} Knott. Je sais à quel point c'est difficile, avec ces gens-là. Ton père et moi sommes bien placés pour le savoir. Quand vous avez un certain rang à tenir, il y a toujours des gens qui s'accrochent à vos basques. On ne peut pas le leur reprocher, mais le fait est qu'ils finissent toujours par vous rabaisser.

— Oui, Maman, dit Peter.

— N'en parlons plus, mon chéri. Aide-moi donc à pousser le chariot.

J'entre dans les toilettes et je referme la porte derrière moi.

Knott

— Écoute, il va venir ce soir à huit heures, et on en restera là.

— Je l'espère bien. Sauf que tu vas devoir trouver un prétexte pour annuler l'invitation.

— Je t'ai dit pendant le week-end qu'il allait venir.

— Et moi, je ne t'ai jamais dit que j'étais d'accord pour qu'il vienne. Alors, il va falloir que tu le décommandes.

J'enroule le fil du téléphone autour de mon poignet.

— Kate, écoute-moi. Je sais ce que tu ressens en ce moment même.

— Vraiment ? Je me le demande. En tout cas, c'est précisément pour ça que je n'ai pas envie de faire d'efforts. Pourquoi faudrait-il que je me force ? Quelle bonne raison pourrais-je avoir de faire quoi que ce soit pour toi ?

— Ce n'est pas ce que tu crois, Kate. Je te le jure. Si tu savais à quel point tu es loin de la vérité.

— Je me rappelle la dernière fois où tu m'as dit exactement la même chose. La seule différence, c'est que la dernière fois, je t'ai cru.

— Je t'ai promis que ça ne se reproduirait plus et j'ai tenu ma promesse.

— Je ne te crois pas.

— Écoute, on ne peut pas en discuter au téléphone. Attendons que je sois rentré à la maison.

— Il n'y a pas matière à discussion.

— Très bien. Donc, tu ne me crois pas. Mais fais quand même cette chose-là pour moi.

— Pourquoi est-ce que tu tiens tant à ce qu'il vienne, d'abord ?

— Simplement parce que je ne peux pas le décommander. Il a appelé ce matin pour savoir si l'invitation tenait toujours, et j'ai répondu oui, naturellement. Comme je te l'ai dit, je pensais que ce serait une rencontre sans lendemain et que nous en resterions là. Alors, maintenant que je lui ai dit oui pour ce soir, je ne peux pas le rappeler, parce que, de toute façon, je ne connais pas son numéro.

- Je croyais que tu ne le supportais pas ?
 - C'est vrai. J'ai simplement envie de me débarrasser de lui.
 - Tu pourrais trouver un prétexte et l'inviter au restaurant.
 - Ça ne changerait rien. Il veut venir chez nous, et tôt ou tard il fera tout ce qu'il faut pour parvenir à ses fins.
 - Pourquoi veut-il venir à la maison ?
 - Je t'ai dit de quel genre de type il s'agit. Il a sans doute envie de fourrer son nez partout. De voir comment nous vivons, ce que nous possédons. Et il a probablement envie de voir à quoi tu ressembles.
 - Moi ? Pourquoi ?
 - Écoute, Kate. C'est d'accord, oui ou non ?
- Sa voix redevient glaciale.
- Je ne sais pas ce que je vais pouvoir faire. Enfin...
 - Je te remercie. Et en ce qui concerne ce que tu t'imagines...
 - Je n'ai pas envie d'en parler.
 - Très bien.
 - À quelle heure as-tu dit qu'il venait ?

Plender

Je passe au *Ferry* avant d'aller dîner chez Knott. Je sais que Froy fréquente l'établissement, et je m'y rends à tout hasard. Je commande un verre et vais m'asseoir à une table d'angle, dans la pénombre. Si Froy apparaît, je ne veux pas que ce soit lui qui me voie le premier.

Et Froy arrive, effectivement, environ un quart d'heure plus tard.

Il ne porte pas son costume trois-pièces, mais une veste de sport en cuir, une cravate dernier cri, une chemise rose, un pantalon beige et des chaussures en velours blanc. Son pékinois aussi est blanc. Assurément, ce n'est pas le même homme que le bon vieux Froy que je connais et que j'aime tant.

Il s'approche du bar, commande un Campari, et reste au comptoir pour le boire.

Je reste à ma place et le regarde, sachant qu'il finira par me remarquer.

Quand il me voit, il ne manifeste pas sa surprise, je dois lui reconnaître ça. Mais je sais que ma présence lui a fait un choc. C'est son sourcil droit qui l'a trahi.

À peine m'a-t-il reconnu qu'il reporte son attention sur son Campari. Je me lève, m'approche du bar, et viens me poster près de lui. Je commande un autre verre, et j'attends que le barman s'éloigne pour attaquer la conversation.

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, monsieur Froy.

Il tourne légèrement la tête vers moi, mais à peine.

— Que faites-vous là ? demande-t-il.

— La même chose que vous, monsieur Froy. Je suis venu prendre un verre, tout simplement.

Il avale une gorgée de son Campari.

— Je dois dire que j'aime beaucoup votre tenue, monsieur Froy. Vraiment. Du dernier chic, si je puis me permettre.

— Vous êtes ici pour affaires ? dit-il. Si c'est le cas, je ne vais pas m'attarder.

— Pour affaires ? Non, pas pour affaires. Restez donc où vous êtes,

monsieur Froy. Je suis simplement en visite.

— Vous avez des amis par ici ?

— Quelque chose comme ça. En fait, je suis invité à dîner.

Cette fois, Froy hausse les deux sourcils à la fois.

— À dîner, hein ?

Je pense aussitôt : je ne suis pas le genre de type qu'on invite à dîner, n'est-ce pas, monsieur Froy ? C'est ce que vos sourcils veulent dire. Je confirme :

— Oui, un ancien camarade de lycée.

— Lequel ?

— Je vous demande pardon ?

— Quel lycée ?

Je lui donne le nom de notre ancien bahut.

— Oh, je vois... dit Froy (qui connaissait déjà la réponse).

Espèce de vieille ordure de Froy. Attends un peu, vieille tante. Tu vas voir ce que je te réserve.

— C'est une sorte de réunion d'anciens élèves, dis-je.

— Vraiment ? s'étonne Froy. Dites-moi, avez-vous vu le journal du soir ?

— Non. Pourquoi ?

— Il y a un article sur le propriétaire du bar *Chez Peggy*. Je pensais que vous l'auriez lu. On l'a trouvé mort hier soir.

— Ah bon ?

— Oui. Sale affaire. Il s'est pendu dans son propre appartement. Avec un bas.

Je répète :

— Un bas ?

— Oui, enfin, vous savez comment sont ces gens-là. Apparemment, il a laissé une lettre. Tapée à la machine, bien sûr. Où il disait vaguement qu'il n'en pouvait plus. Qu'il n'en pouvait plus de vivre ainsi, suppose-t-on.

— Ma foi, certains d'entre eux finissent comme lui, l'âge venant, dis-je en regardant Froy.

Froy boit une nouvelle gorgée. J'ajoute :

— Ah, ce bon vieux Peggy... Son bar ne sera plus tout à fait le même sans lui. Vous y êtes déjà allé, monsieur Froy ?

— Non, jamais, répond-il. Ce à quoi je voulais en venir, c'est... Enfin, vous n'auriez pas d'informations complémentaires concernant les... euh, les circonstances, Plender ?

— Les circonstances ?

— Eh bien, je crois savoir que vous utilisez cet établissement comme lieu de rendez-vous, pour certaines de vos activités. Je me demandais simplement si vous n'auriez pas appris, d'une façon ou d'une autre...

— Cette nouvelle me surprend tout autant que vous, monsieur Froy.

— Je l'espère, insiste Froy. Vous savez quelle position serait la nôtre si, d'aventure, les choses devaient mal tourner de votre côté...

— Monsieur Froy, ne vous inquiétez pas. Je ne sais rien.

— Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, je vous suggère, à la lumière de ce qui vient d'arriver, de prendre d'autres dispositions pour l'avenir. Ces messieurs de la police ne vont pas manquer de fréquenter l'endroit pendant un certain temps, et il vaut mieux ne pas trop se frotter à eux à ce niveau-là.

— Bien sûr, monsieur Froy.

— Il faut que je parte, maintenant, dit-il. Je peux vous offrir un verre ?

Knott

Debout dans la salle de bains, je me rase avec mon rasoir électrique. Kate est dans la chambre. Assise devant sa coiffeuse, elle se maquille.

Je me regarde dans la glace en promenant mon rasoir sur mes joues. Mes pupilles ressemblent à des trous d'épingle, et mon visage paraît plus anguleux qu'il ne l'a été depuis des années. Les coins de ma bouche retombent en une sorte de rictus de malade mental. C'est dans ces moments-là, quand je suis obligé de me regarder en face et de voir ce que je suis, que les souvenirs des événements resurgissent, ne demandant qu'à fuser hors de moi, et leur pression est énorme. Je me demande combien de temps je vais pouvoir résister, combien de temps cela va durer, et quand surviendra le dénouement. Le dénouement. Que me réserve-t-il ? La police ? La prison ? Comment réagirai-je ? Serai-je soulagé ? Ou bien cet état d'anxiété supranormale que je subis va-t-il persister ? Eileen ne sera peut-être jamais découverte. La police ne viendra peut-être jamais sonner à ma porte. Et quel sera le prix à payer ? Une vie entière à rendre des petits services à Plender ? À l'entendre constamment au téléphone, me demander ceci, me demander cela ? Laquelle de ces deux perspectives est la plus épouvantable ?

Mon rasage terminé, je débranche l'appareil et retourne dans la chambre. Kate est toujours devant sa coiffeuse.

Je m'approche et viens me poster derrière elle.

— Kate...

Je pose les mains sur ses épaules et les presse doucement. Elle se fige sous mes doigts. Tombant à genoux, je plaque mon visage contre son dos. Le parfum de son corps me fait venir les larmes aux yeux.

— Kate, Kate, qu'est-ce que je vais faire ?

Elle pivote sur son tabouret, et j'enfouis mon visage entre ses cuisses. Elle reste de marbre, et je comprends que mon comportement ne fait que renforcer ses soupçons : elle y voit la confirmation de mon infidélité. Mon incapacité à maîtriser mes réactions a encore aggravé mon cas. Et j'ai provoqué un début de panique chez Kate, en lui laissant croire que ma liaison supposée est beaucoup plus sérieuse

qu'elle ne l'imaginait, car soudain toute tension disparaît en elle, laissant place à un tremblement que provoque l'appréhension... Et elle me demande :

— Peter. Dis-moi. Que se passe-t-il ?

Mon Dieu. Que vais-je bien pouvoir dire ?

— Peter, il faut que tu me dises tout.

— C'est simplement...

— Quoi, Peter ?

— C'est simplement que je ne supporte pas que tu doutes de moi, que tu puisses croire que je te mens.

Kate ne dit rien.

— Il faut que tu me croies. Je dis la vérité.

Je sens ses doigts toucher timidement mes cheveux. Je commence à l'attirer vers moi, à l'entraîner vers le plancher. Elle ne résiste pas, mais ses mouvements m'apprennent qu'elle est tout près de se laisser convaincre, qu'elle espère parvenir à me croire.

À présent, elle est par terre avec moi, et je bascule sur elle. Je simule la passion, je remonte sa combinaison jusqu'à la taille, je baisse ses épaulettes, je la caresse entre les cuisses.

Elle réagit avec une rapidité stupéfiante. Elle me submerge, me mord, m'embrasse, m'agrippant avec une violence frénétique, ses jambes se refermant en ciseaux autour de moi ; son corps se cambre et se détend tour à tour, comme pris de spasmes. Me forçant à m'étendre sur le dos, elle se tortille sur moi, m'embrassant, la bouche grande ouverte ; elle m'aveugle avec ses cheveux noirs et soyeux, elle presse son genou entre mes jambes.

Il faut que je l'arrête. Plender ne va pas tarder.

Je la saisis aux épaules, et la repousse avec beaucoup de difficulté. Ses cheveux balaient mon visage, me chatouillent la bouche. Elle m'agrippe les poignets, écarte mes deux mains et se colle à moi de nouveau, plaquant mes bras au sol au-dessus de ma tête, m'asphyxiant presque par ses baisers interminables. Au bout d'un moment, je parviens à tourner la tête pour dire :

— Kate, il faut qu'on arrête. Tu sais l'heure qu'il est ?

Elle secoue la tête et tente de m'embrasser une fois encore.

— Plender ! dis-je. Il sera ici d'une minute à l'autre.

Kate se raidit de nouveau, puis elle finit par se détendre et roule sur elle-même.

— Plus tard, dis-je en lui prenant la main. Quand il sera parti.

Kate reste étendue près de moi encore une minute, puis elle se relève brusquement, se rajuste, et reprend place devant sa coiffeuse. Je reste où je suis, allongé sur le dos à même le plancher.

Plender

— En quoi consiste le travail d'un détective ? (Je regarde la femme de Knott, et je tire sur mon cigare.) C'est curieux, tout le monde me pose la même question. C'est ce que Peter m'a demandé, l'autre soir. N'est-ce pas, Peter ?

Knott hoche la tête.

— Reprends donc du cognac, dit-il.

— Merci. (Je regarde la femme de Knott de nouveau.) Eh bien, Kate, avez-vous une idée sur la question ?

Knott remplit mon verre en essayant de ne pas paraître trop ivre. Sa femme lui dit :

— Et moi, Peter. Je vais en reprendre aussi.

Écartant une mèche de cheveux noirs de son visage, elle soulève son verre et le tend à Knott, le coude sur la table, son autre main soutenant son menton. Knott lui verse du cognac. Elle en boit une gorgée et lui demande :

— Chéri, pendant que tu es debout, donne-moi une cigarette.

Ce numéro de charme m'est entièrement destiné. Je le sais. Ça n'a pas cessé de toute la soirée. Elle me fait les yeux doux depuis que je suis arrivé. Et Knott s'en aperçoit aussi. Comme sa femme s'imagine qu'il a une maîtresse, il doit s'accommoder de la situation.

Je m'étire sur ma chaise et mets mes mains derrière ma tête.

— Voyons, Kate, d'après vous, en quoi consiste le travail d'un détective ?

Knott allume la cigarette de sa femme. Elle aspire une bouffée, rejette la fumée devant elle, et s'étire sur sa chaise de la même façon que moi, sinon qu'elle croise les bras devant sa poitrine, les doigts qui tiennent sa cigarette grattant son bras juste au-dessous de l'épaule.

— D'après moi, en quoi consiste le travail d'un détective ? répète-t-elle. Vous voulez dire, quand il ne s'introduit pas subrepticement chez ses anciens camarades d'école, en pleine nuit, pour leur voler leur voiture ?

— Vous êtes injuste, dis-je. (Gurney utilise toujours ces mots-là

pour exprimer sa désapprobation.) Je n'ai pas fait ça dans le cadre de mon métier, mais avec l'idée de rendre service. N'est-ce pas, Peter ?

Il hoche la tête, sans me regarder.

— Très bien, dit Kate. Je vous l'accorde. Mais vous avez su entrer dans la voiture, la démarrer sans clé de contact, la sortir du garage et la descendre jusqu'à la rue sans réveiller personne. Vous considérez, je présume, que ces petits talents font partie de votre savoir-faire professionnel ?

— C'est exact. Vous avez raison.

— Et quel aspect de votre métier nécessite que vous sachiez pénétrer chez les gens par effraction et voler une voiture ?

Je souris en répondant :

— C'est *vous* qui êtes censée me le dire.

— Oui, c'est vrai, reconnaît-elle. Bon. Voyons un peu. À la télévision...

— La télévision !

— À la télévision, les détectives ne semblent pas faire grand-chose, sinon entrer et sortir de la chambre d'un tas de jolies filles ou se faire casser la figure. Et, bien sûr, *toujours* brandir un pistolet exactement au moment opportun. C'est comme ça que vous faites votre métier, Brian ?

— Si c'était le cas, il me faudrait un sacré compte en banque pour commencer. Parce que je suis bien certain que ça ne me rapporterait jamais un sou.

— Donc, vous le faites pour gagner de l'argent ?

— Vous voyez une autre raison ?

— Vous n'êtes pas du genre redresseur de torts ?

— Ça, c'est encore un cliché de la télévision.

— Très bien. Décrivez l'affaire sur laquelle vous travaillez en ce moment. Vous appelez bien ça des affaires, n'est-ce pas ?

Knott intervient :

— Brian n'a peut-être pas envie d'en parler, ma chérie.

La femme de Knott tourne franchement la tête pour le regarder droit dans les yeux.

— Pour des raisons déontologiques, tu veux dire ? Comme un médecin ou un avocat ?

— Je n'en sais rien, répond-il. C'est à Brian de nous le dire.

— Ça ne me dérange pas. Je ne me mettrais dans mon tort que si je citais des noms.

Je bois une gorgée de cognac.

— Eh bien, par exemple, j'ai eu récemment la visite d'un homme qui était victime d'un chantage. Il occupait un poste assez important au conseil général, et il ne voulait pas aller à la police.

— Je croyais que la police avait pour principe, quand on dénonçait un maître chanteur, de ne jamais chercher d'ennuis à la victime du chantage ?

— Ça dépend de ce qu'a fait la personne en question, à vrai dire.

— Vraiment ?

— Eh bien, supposons qu'on vous fasse chanter parce que vous avez mis de l'arsenic dans les céréales de Peter. Vous n'espérez quand même pas que les flics feront la sourde oreille ?

Je regarde Knott du coin de l'œil. Il tend la main vers la bouteille de cognac.

— Je suppose que non.

— Effectivement.

— Et cet homme dont vous parlez ?

— Excusez-moi. Je ne peux pas donner de détails.

— Kate, intervient Knott, je suis sûr que Brian ne te raconte tout ça que par pure politesse, mais qu'en fait il n'a pas vraiment envie de répondre à tes questions.

— Ça, comme tu l'as fait remarquer toi-même tout à l'heure, c'est à Brian de nous le dire.

— Non, franchement, ça ne me dérange pas. (Je réponds de bonne grâce, et Kate adresse à son mari un sourire charmant qui signifie : je te l'avais bien dit.) Quoi qu'il en soit, ce client ne voulait pas porter plainte, comme je vous l'expliquais. Alors, il m'a demandé de découvrir qui le faisait chanter. Un jeu d'enfant. Il m'a suffi de suivre le type quand il est venu toucher l'argent. J'ai appris qui il était dès que j'ai su où il habitait, puis j'ai procédé à quelques vérifications. Ensuite, je me suis arrangé pour le rencontrer — de façon accidentelle, apparemment. Je lui ai dit ce que je savais, et je lui ai fait comprendre que la police serait très intéressée par mes informations. Alors, il n'a pas insisté.

— Vous avez fait chanter le maître chanteur, conclut Kate.

— En quelque sorte, dis-je en regardant Knott.

Knott a un teint de poisson pas frais.

— En fait, reprend Kate, ce doit être épouvantable d'être soumis à un chantage. De vivre au jour le jour, en sachant que, dès que l'argent viendra à manquer, on sera fini. Et le maître chanteur... C'est forcément un personnage horrible, un véritable tortionnaire, au fond.

Je confirme :

— Un vrai monstre...

Knott se lève de table et propose :

— Et si nous passions au salon ?

Knott

Il fait bon, dans la cuisine, et le calme me fait du bien.

Je m'assois au comptoir du petit déjeuner, je serre mon verre entre mes deux mains, et je ferme les yeux. Plus de Kate, plus de Plender, plus de conversation, plus de questions, plus de culpabilité. Rien d'autre que le silence de la cuisine.

Je reste assis là cinq bonnes minutes, sans penser à rien. Puis Kate entre dans la cuisine.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? demande-t-elle.

— Je ne me sentais pas très bien.

— Ça n'a rien d'étonnant. Bon, je vais faire du café. Tu ferais mieux de retourner là-bas et de tenir compagnie à Brian.

Je rejette la tête en arrière pour rire, mais mon rire ne vient pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Kate.

Je secoue la tête, me laisse glisser du tabouret, et retourne dans le salon.

Plender est vauté sur le canapé, une cigarette à la bouche, et son verre de cognac est plein.

— Ça ne va pas ? demande-t-il en me voyant.

— Si. J'ai eu un passage à vide pendant quelques minutes, mais c'est fini.

— Bien, dit Plender. Je suis content de l'apprendre.

Je m'assois en face de lui. Il veut profiter du repas jusqu'au bout ; il tire le maximum de son invitation.

— Tu sais, reprend-il, indiquant la pièce de la main qui tient son verre, c'est vraiment superbe. C'est magnifique. Je veux dire, ça paraît déjà très bien de l'extérieur, mais c'est encore mieux à l'intérieur. La façade ne rend pas justice à la beauté de la pièce. Je veux dire, on se doute bien, vu du dehors, que ce sera bien à l'intérieur, mais on ne se douterait jamais que ça puisse être aussi somptueux. C'est toi ou ta femme ?

— Je te demande pardon ?

— Toi ou ta femme ? La décoration ? La façon dont c'est arrangé ?

— Ah... C'est nous deux, je suppose.

— Eh bien, je dois reconnaître que vous avez fait du bon travail, tous les deux. Remarque, c'est surtout ton goût à *toi* que j'admire particulièrement.

— Le mien ?

— Oui, le tien. Ta petite femme. C'est une perle. Elle est absolument adorable.

Je ne réponds rien.

— Oui, poursuit-il, on peut dire que tu as réussi dans la vie. Et ça fait plaisir à voir. Note bien que c'était couru d'avance. Tu as toujours donné cette impression. Que tu ferais ton chemin. Tout le monde s'en rendait compte. Même les copains, à l'école, ceux de la bande. Ça crevait les yeux.

Je vide mon verre et je me lève pour me servir un autre cognac.

— Je me demande ce qu'ils sont devenus, ajoute Plender. Tu as des nouvelles d'eux, Peter ?

— De qui ?

— Des copains de la bande. Ils ne t'ont jamais donné signe de vie ?

— Non.

— J'aurais pensé que ta mère te tenait au courant.

Je secoue la tête.

— Je me demande bien ce qu'ils sont devenus, les uns et les autres, dit Plender. J'aimerais bien le savoir. Tiens, tu te souviens de ce vieux Mouncey ?

Je hoche la tête.

— Tu te rappelles la fois où vous m'avez piqué mon cahier, lui et toi, pour gommer entièrement mon devoir d'histoire ?

Kate entre avec le café.

— De quoi est-il question ? demande-t-elle. Du bon vieux temps ?

Plender s'esclaffe. Kate commence à servir le café, penchée par-dessus la table basse, tournant le dos à Plender. Elle lui permet de voir sous sa jupe, et il ne s'en prive pas. Il sait très bien que je l'ai remarqué, mais il ne s'arrête pas pour autant.

— Non, pas vraiment, répond-il. Je demandais seulement à Peter s'il se rappelait le jour où un autre camarade et lui avaient effacé mes devoirs.

— Ils ont fait quoi ?

Kate donne son café à Plender et s'assoit près de lui sur le canapé.

— C'était très drôle, en fait, dit Plender. Le prof d'histoire m'avait pris en grippe parce que je ne faisais pas mes devoirs. Je n'étais pas, comme Peter, un élève modèle. Bref, le vieux Jepson – c'était le nom du prof – m'a dit que la prochaine fois que je viendrais en classe sans avoir fait mes devoirs de A jusqu'à Z, j'étais bon pour le pilori : il m'emmènerait chez le proviseur. Lui non plus, il ne m'avait pas à la bonne, parce que deux ou trois autres profs s'étaient plaints de moi pour le même motif, les devoirs non faits. Et c'était le genre de bonhomme qui estimait que si vous ne vouliez pas saisir les chances que le lycée vous offrait, ni adopter la bonne attitude, toutes ces foutaises, vous n'aviez pas le droit d'être là. Je ne voulais pas, bien sûr, me retrouver à la porte. Alors, en rentrant chez moi ce soir-là, j'ai fait le meilleur devoir de toute ma scolarité, et le plus long, aussi. Quelque chose sur l'abrogation des lois sur le blé de 1815, si je me souviens bien. En tout cas, ce n'était pas un devoir sur feuille, mais sur cahier, et on avait le droit d'écrire au crayon dans son cahier. Quand je suis arrivé au lycée, le lendemain matin, il y avait foule pour m'accueillir à la grille, parce que la rumeur s'était répandue que j'étais bon pour l'expulsion si je ne faisais pas mes devoirs, et tout le monde était sûr que je ne les ferais pas. En fait, ça a été la surprise générale quand j'ai dit que je les avais faits. Quoi qu'il en soit, le cours d'histoire, c'était le premier après la récréation, et... Tiens, raconte toi-même, Peter. Dis à Kate ce que vous avez fait, Mouncey et toi.

Kate me regardait, le visage dénué d'expression.

— Eh bien, il n'y a rien à raconter, en fait.

— Allez, Peter, dit Kate.

Je me lève.

— Non, il n'y a rien à raconter, sinon que, comme Brian l'a dit, Mouncey et moi avons entièrement effacé son devoir d'histoire.

— Six pages, gommées de la première à la dernière ligne ! ajoute Plender en riant. Je n'en croyais pas mes yeux. Bien sûr, je n'ai pas vérifié mon cahier en revenant de la récréation. Et comme on ne rendait pas les devoirs sur cahier, ce que faisait le vieux Jepson, en général, c'était de faire ouvrir tous les cahiers à la bonne page, puis de se promener dans les rangs pour vérifier que le travail était fait, après quoi il choisissait un ou deux élèves qui lisaient à voix haute ce qu'ils avaient écrit. C'est ce qu'il a fait ce jour-là. Alors j'ai ouvert mon cahier à la page où j'avais copié mon devoir, et... rien. Il avait disparu. Je n'arrivais vraiment pas à le croire. Vous n'imaginez pas la

panique qui m'a pris. J'ai feuilleté mon cahier à toute vitesse en croyant m'être trompé de page, et bien sûr ça n'a fait qu'aggraver mon cas vis-à-vis du père Jepson. Il a pensé que je cherchais à me faire remarquer avant que mon tour arrive. Et quand mon tour est arrivé, tout ce que j'ai pu dire, c'est : « Monsieur, je vous assure que mon devoir était là avant la récréation. » Vous devinez sa réaction. Il est devenu fou furieux. Il m'a arraché de ma chaise par la peau du cou et il m'a emmené tout droit chez le proviseur. Bon sang, quelle rigolade !

— Et comment cela s'est-il terminé ?

— Je n'ai pas été renvoyé, mais il s'en est fallu de peu. J'ai seulement été privé de récréations et de sport jusqu'à la fin du trimestre.

— Pour ma part, dit Kate, je trouve épouvantable de faire une chose pareille.

— C'était une farce, dis-je.

— Elle n'était pas drôle, commente Kate. (Puis, se tournant vers Plender :) Vous n'avez pas cherché à vous venger ?

— Non, répond Plender. Après tout, comme dit Peter, ce n'était qu'une farce.

Je regarde ma montre. Plender saisit l'allusion, mais il ajoute :

— Ce café est vraiment délicieux, Kate.

— Je vous ressers ?

— Je ne demande pas mieux, dit Plender. Je ne suis pas du genre à refuser.

Plender

Du coin de l'œil, je vois la voiture de Knott s'arrêter au bord du terrain de sport.

— Très bien, dis-je. Repos !

Les hommes prennent la position de repos, et j'attends que Knott sorte de sa voiture et me rejoigne. Mais il ne bouge pas. Il reste assis derrière son volant, à nous regarder. Je lance un ordre :

— Vous touchez la pointe du pied droit avec la main gauche vingt fois de suite puis vous changez de côté. Je reviens dans une minute.

Je traverse le terrain jusqu'à la voiture de Knott. Il ne me quitte pas des yeux. Je contourne la Mercedes jusqu'à la portière du côté conducteur, je me penche et le regarde. Il se contente de lever les yeux vers moi. Je frappe à la vitre et Knott la descend. Je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est trop tôt pour toi ?

Il ne répond pas.

— Si tu entretenais ta forme, comme nous, tu serais plus frais le matin.

— Je veux te parler, dit-il.

Il s'exprime d'une voix sèche et monocorde. Je fais l'étonné :

— Vraiment ?

Il ne réagit toujours pas.

Je le regarde, puis je me redresse. Je fais le tour de la voiture et je monte à côté de lui. Il n'a pas bougé.

— Ainsi, tu veux me parler. Eh bien, parle.

— J'ai lu le journal, aujourd'hui. Au sujet du barman.

— Quel barman ?

— Celui qui tenait le bar. Celui qui m'a vu.

— Et alors ?

— Il est mort.

— Mort ?

— Le journal dit qu'il s'est pendu.

— Il s'est pendu ?

— Oui.

Je sors une cigarette.

— Bon. Il s'est pendu. Je ne vois pas très bien où tu veux en venir.

— C'était le seul qui m'ait vu là-bas. À part toi.

— Dans ce cas, alors, il me semble que, tout bien considéré, la situation n'aurait pas pu évoluer de façon plus favorable.

— Tu étais le seul à savoir qu'il m'avait vu, ajoute Knott. Et maintenant, il est mort.

Je rejette la tête en arrière et j'éclate de rire.

— C'est toi qui l'as tué, hein ?

— Allons, allons, dis-je en aspirant une bouffée de ma cigarette. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Parce que si j'étais pris, tu aurais peur que je parle de toi à la police.

— Donc, d'après toi, c'est pour ça que je serais allé descendre un type. Simplement au cas où il se souviendrait de toi et de la fille, alors que des centaines de personnes sont allées *Chez Peggy* depuis samedi soir.

Il ne dit rien.

Je ris de nouveau, et j'ajoute :

— Écoute, je me suis retrouvé mêlé à cette histoire par accident. Je me vois mal commettre délibérément un acte qui ne pourrait que m'enfoncer davantage.

— C'est toi qui l'as tué. Je le sais.

Une bourrasque traverse le terrain de sport et secoue la voiture.

— Non, je ne l'ai pas tué. Mais de toute évidence, je n'arriverai pas à te faire changer d'avis.

Il secoue la tête.

— Et c'est pourquoi tu vas aller trouver la police.

Il enfouit son visage dans ses mains et se penche en avant.

— Mon Dieu, je n'en sais rien. Je ne sais pas ce que je vais faire. Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas continuer comme ça. Ce que je veux dire, c'est que je deviens fou. Vraiment. C'est comme si j'étais condamné à mort. Chaque jour, c'est pire. Tous les matins, je me dis : c'est aujourd'hui qu'on annonce dans le journal que son corps a été retrouvé. C'est aujourd'hui que la police va venir sonner à ma

porte. (Relevant la tête, il se tourne vers moi.) C'est inévitable, tu comprends ? Tôt ou tard. Ils la retrouveront forcément, et ils remonteront jusqu'à moi. Quoi que tu fasses. Quoi que tu dises.

— Apparemment, tu en es persuadé. Alors, qu'est-ce que tu veux que je te réponde ?

— Mais qu'est-ce que je peux faire ?

Je hausse les épaules.

— Aller trouver les flics, je suppose.

Il s'effondre.

— Justement, dit-il. Justement. C'est tout le problème. Je ne peux pas. Je n'ai pas le cran qu'il faut pour ça.

— Eh bien, nous y revoilà, dis-je. Retour à la case départ.

Il continue de sangloter, le visage dans les mains. Je sors un mouchoir de la poche de mon survêtement et le lui tends. Il me le prend des mains, se redresse, et s'essuie les yeux.

— Quand tu auras pris les photos, dis-je, tu devrais faire quelques exercices avec nous. C'est radical contre le cafard. Tu n'imagines pas les effets d'un peu de dépense physique.

Il secoue la tête.

— Non, dit-il. Je vais juste prendre les photos et m'en aller.

— Il n'y en a que deux à faire. La première qui nous montre en plein entraînement, et l'autre où on pose en groupe. Ça ne te prendra pas longtemps, alors, ne sabote pas le travail.

Il ne fait pas de commentaire.

— Allez, dis-je en ouvrant la portière. On va les rejoindre.

Knott ne bouge pas. Je me penche dans la voiture.

— Tu te sentiras vraiment mieux après avoir transpiré un peu. Va te mêler au groupe et tu seras un homme neuf.

Knott tend le bras vers la banquette arrière, rassemble son matériel, et sort de la Mercedes. Il n'est pas très assuré sur ses jambes, comme s'il descendait de voiture après avoir conduit pendant des heures. Je le rejoins et me charge de sa valise pendant qu'il passe maladroitement une courroie d'appareil autour de son cou.

— Bon, dis-je. Je vais te présenter à mes gars. Mon équipe, comme je les appelle.

Knott

— Ma foi, il m'a paru plutôt sympathique, dit ma femme. D'une certaine façon.

Je ne réponds rien. Coupant un morceau de mon steak, je le mets dans ma bouche et me mets à le mâcher, comme si j'avais vraiment faim.

— Encore que, ajoute Kate, « sympathique » ne soit pas le mot qui convienne. C'est autre chose. Compte tenu de ce que tu m'as dit de lui. Compte tenu de ce qu'il est. Ce que j'éprouve pour lui n'est pas exactement de la sympathie.

Je bois une gorgée de vin, et j'essaie de saisir un par un les mots qu'elle prononce. Comme s'ils ne formaient pas de phrases ; comme si, séparément, ils perdaient leur sens.

— Est-ce de la compassion ? reprend Kate. Est-ce que je le plains ? Je ne sais pas. De quoi s'agit-il exactement ?

Je sais qu'elle ne me quitte pas des yeux tout en parlant, mais je prends soin d'éviter son regard. En même temps, il faut que je trouve quelque chose à lui répondre ; il faut que je me comporte de façon normale, habituelle. Je sais que Kate cherche à m'irriter, donc je dois réagir de la manière dont elle s'attend à me voir réagir.

— Je suis surpris, dis-je.

— Surpris ?

— Qu'il t'ait plu.

— Pourquoi ?

— Je ne pensais pas que ce serait ton genre.

C'est le type de remarque que Kate attendait.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande-t-elle.

— Rien de plus que ça : je suis surpris que tu t'intéresses à lui.

— Je ne te comprends pas. Pourquoi est-ce que je ne m'intéresserais pas à lui ?

— Eh bien, pour commencer, à cause de ce que tu disais avant qu'il arrive. Au sujet de la voiture.

Je mâche ma viande et j'écoute le son de ma propre voix, qui me paraît calme, précise, normale. Pourquoi est-ce que je ne m'effondre pas devant elle, comme je l'ai fait devant Plender ? Pourquoi est-ce que je suis fort, à présent ?

— C'était avant de le connaître. Avant de savoir quoi que ce soit à son sujet.

— Et qu'as-tu appris qui t'ait fait changer d'avis ?

Kate se carre contre le dossier de sa chaise, prête à savourer son triomphe.

— Ça te déplaît, hein ? dit-elle.

— Qu'est-ce qui me déplaît ?

— Que je m'apitoie sur Plender.

— Et pourquoi ça me déplairait ?

— Parce que tu le prends pour un petit merdeux, exactement comme à l'époque où vous étiez au lycée. Et ça te gêne que je ne pense pas comme toi. C'est une sorte de menace, pour toi.

— Une menace ?

— Allons, voyons, dit Kate. Tu ne supportes pas qu'on soit d'un avis différent du tien. Tu penses, comme un gosse, que toute personne qui n'est pas avec toi est contre toi. Tu as toujours été comme ça.

— Je vois.

— Oh, mon Dieu ! Et maintenant, le grand numéro : Je-suis-mortifié-mais-je-fais-des-effort-pour-garder-un-air-digne.

Je pose mon couteau et ma fourchette sur mon assiette.

— J'ai raison, pourtant, reprend Kate. Tu avais choisi ce pauvre type comme souffre-douleur à l'école, et maintenant que je dis qu'il me plaît bien, cela te rappelle à quel point tu t'es conduit comme un salaud envers lui. Et tu n'aimes pas ça ; c'est pourquoi le sujet te rend paranoïaque.

— Ton raisonnement est stupide, dis-je.

— Oui, forcément. S'il ne l'était pas, comment pourrais-je ne pas être d'accord avec toi ?

Je me lève de table, annonçant :

— Je vais dans le salon.

— Bien sûr, dit Kate.

Le téléphone sonne au moment où je change de pièce.

C'est Plender.

— Bonsoir, mon vieux, dit-il. Comment ça va ?

— Bien. Ça va bien.

— Mieux que ce matin ?

— Oui.

— Bon. Ça tombe bien, parce que je suis dans un sacré pétrin. Tu ne me croiras peut-être pas, mais on m'a encore laissé tomber.

— Laissez tomber ?

— Oui. J'ai un client à qui je devais envoyer un chauffeur, seulement le gars en question s'est fourré dans de sales draps.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je sais que c'est un peu une corvée, mais je me demandais si tu ne pourrais pas le remplacer au pied levé et te charger de mon client ? Ça ne devrait pas te prendre plus d'une heure. Tu seras de retour chez toi vers onze heures. Je l'aurais bien fait moi-même, mais j'ai déjà d'autres engagements.

— Écoute... (J'essaie de paraître sain d'esprit et raisonnable, comme si le service qu'il me demande était parfaitement banal.) Cela m'est très difficile...

— Tout ce que tu as à faire, c'est aller au rendez-vous prévu, le conduire à une adresse que je vais te donner, et le laisser sur le pas de la porte.

J'entends Kate se déplacer dans la salle à manger. Je demande à Plender :

— Tu es sûr ?

— Comment ça ?

— Tu es sûr que c'est tout ?

— Évidemment.

— Écoute, il faut que tu arrêtes de m'appeler ici. Je ne peux pas toujours dire à Kate que c'est toi, sinon elle va se demander pourquoi.

— Et elle va se demander pourquoi *si tu ne lui dis pas* que c'est moi, ajoute Plender. J'ai compris. Ne t'inquiète pas. Je ne le referai plus. Pas pour ce genre de motif, en tout cas. Simplement, c'est malheureux qu'on m'ait fait faux bond de cette façon, deux fois de suite, depuis que je t'ai rencontré. Franchement, si je pouvais faire appel à quelqu'un d'autre, je ne te dérangerais pas. De toute façon, pour ce soir, tu as une excuse toute trouvée pour ta femme. Enfin, pour expliquer mon coup de téléphone. Dis-lui que je tenais à vous remercier tous les deux pour cette délicieuse soirée.

— Oui.

— D'accord ?

— Oui.

— Bien. Alors, si tu peux être *Chez Peggy* à neuf heures trente...

Je n'arrive pas à en croire mes oreilles. Je demande :

— Où ça ?

— *Chez Peggy*. Pourquoi ? Qu'est-ce qui te dérange ?

— Qu'est-ce que tu essaies de faire ?

— Je ne te suis pas très bien.

— *Chez Peggy*. Tu sais que je ne peux pas y mettre les pieds.

— Pourquoi ?

Je ferme les yeux.

— Mon Dieu, dis-je. Écoute. Écoute-moi. Tu sais dans quel état je suis. Tu dois le savoir. Comment est-ce que je pourrais entrer là-bas en sachant ce que je sais ? En repensant à samedi soir ? En sachant que...

Je n'arrive pas à dire son nom.

— Tu veux dire, en pensant que c'est moi qui ai tué Peggy ?

Je ne réponds pas.

— Mais je ne l'ai pas tué.

Très bien, me dis-je. Je n'arrive pas à t'expliquer mes vraies raisons. Tu ne me laisses pas le faire. Tu ne veux pas comprendre. Je vais raisonner à ton niveau.

— La police n'est peut-être pas convaincue qu'il s'agit d'un suicide, dis-je. Le bar risque d'être surveillé.

— Aucun danger, affirme Plender. Ils n'ont pas le moindre soupçon, autant que tu le saches tout de suite.

J'ai envie de pleurer.

— Mais je ne peux pas retourner là-bas. C'est au-dessus de mes forces.

— Ôte-toi cette idée de la tête, dit Plender. Tu verras, ça va passer. Je ne trouve plus rien à dire.

— Peter ? demande-t-il. Peter ? Ça va ?

— Dis-moi qui je dois rencontrer.

— Ah ! J'aime mieux ça, dit Plender. Et je te promets que c'est bel et bien la dernière fois.

Plender

À dix heures moins le quart, je compose le numéro de Knott. Au bout d'un moment, on décroche à l'autre bout de la ligne et j'entends la voix de Kate Knott annoncer leur numéro.

— Allô ? dis-je. C'est Kate ?

— Oui, répond-elle.

Elle ne reconnaît pas ma voix au téléphone.

— Ici Brian. Brian Plender. Peter est là ?

— Non, dit Kate. Il est sorti boire un verre.

— Ce n'est pas grave. C'est à vous, en fait, que je voulais parler. Je voulais simplement vous remercier pour hier. J'ai passé une excellente soirée.

Il y a un silence pendant lequel elle repense à ce que Knott lui a dit un peu plus tôt.

— Oh, dit-elle. Je vois. Eh bien, c'est très gentil à vous, Brian. Je dirai à Peter que vous avez appelé.

Je lui demande :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non. Rien du tout. Je somnolais quand vous avez appelé. Je ne suis pas très bien réveillée.

— Croyez-moi, dis-je, il ne m'est pas venu à l'idée que vous ayez pu être déjà couchée. Je suis vraiment navré.

— Non, je n'étais pas couchée. Je me suis juste endormie dans un fauteuil. Ne vous inquiétez pas. En fait, je suis contente que vous m'ayez réveillée.

— Alors, c'est parfait.

J'attends.

— Brian ? demande-t-elle.

— Oui ?

— Je sais que ma question va vous paraître stupide, mais... Vous n'avez pas téléphoné il y a un moment ?

— Pardon ?

— Vous n'avez pas appelé Peter ? Tout à l'heure ?

— Non. Pourquoi ?

— Ça n'a pas d'importance, répond Kate.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai appelé tout à l'heure ?

— Rien, dit-elle. Simplement quelque chose que Peter a dit.

Je fais comme si je venais de comprendre la situation, et je joue à l'ami fidèle qui invente un alibi en catastrophe.

— C'est-à-dire, j'ai bien essayé de le joindre ce matin à son travail, en fait, mais il était sorti et j'ai dû laisser un message. C'est probablement ce qu'il a voulu dire.

Elle refuse la perche que je lui tends.

— Non, insiste-t-elle avec froideur. Non, c'est bien de ce soir qu'il voulait parler. Il y a une heure, environ.

— Alors, l'un de vous deux a dû mal comprendre, dis-je. Parce que je suis sûr que c'est à mon coup de fil de ce matin qu'il devait penser.

— Peter a répondu au téléphone il y a une heure, à peu près. Je lui ai demandé qui c'était, et il m'a dit que c'était vous, et que vous vouliez nous remercier pour hier soir. Il a été très clair à ce sujet.

Cela marchait encore mieux que je ne l'espérais. Je m'étonne :

— Ma foi, je me demande bien pourquoi il vous a raconté une chose pareille ?

Ma fausse innocence manque suffisamment de conviction pour laisser place aux soupçons.

— Vraiment ? demande Kate.

Je laisse passer un court silence avant de répondre :

— Écoutez, je sais que cela ne me regarde pas... mais j'ai l'impression d'avoir mis Peter dans le pétrin. Je suis vraiment navré.

— Vous n'avez aucune raison de l'être, dit Kate. Ce n'est pas votre faute.

— Non, je sais bien, mais Peter est un ami. Je ne sais pas de quoi il retourne, mais maintenant je me sens très gêné. Si je n'avais pas appelé, ceci ne serait pas arrivé.

— Je crains bien que si. Cela se serait produit tôt ou tard.

— Oh... C'est à ce point-là ?

Elle ne répond pas. Je reprends :

— Écoutez... Je comprends que ça doit vous paraître... Je ne sais pas... En tout cas, j'apprécierais que vous n'en parliez pas à Peter. De mon coup de téléphone, je veux dire. (Je fais semblant de chercher mes mots.) Ce que je veux dire, c'est que... Quoi qu'il arrive, je ne voudrais pas qu'il croie que c'est moi qui l'ai enfoncé. Je sais que ça semble idiot, mais...

— Non, je ne lui en parlerai pas, dit-elle. Votre coup de téléphone, en fait, est tout à fait secondaire dans cette histoire.

— Merci.

Il y a un nouveau silence, puis j'ajoute :

— Je sais que nous ne nous connaissons que depuis hier soir, mais comme vous êtes la femme de Peter, et que c'est un ami de longue date... Ce que j'essaie de vous dire, c'est que, s'il y a quoi que ce soit dont vous éprouviez le besoin de parler, à n'importe quel moment, si vous pensez avoir besoin d'aide, ou de conseils, eh bien, vous pouvez toujours me passer un coup de fil. Comme je le disais, je sais bien que nous ne nous étions jamais rencontrés avant la soirée d'hier, mais, bon, c'est à vous de voir. Si vous vous en sentez capable, vous n'avez qu'à décrocher votre téléphone. Je serais heureux de vous aider, si vous pensez que je peux faire quelque chose pour vous.

Knott

J'entre *Chez Peggy*. L'établissement est bondé. Ce qui est arrivé au patron a dû faire du bien au chiffre d'affaires. Mais je suis content qu'il y ait autant de monde. Moins l'atmosphère du bar ressemble à celle de samedi, mieux cela vaut pour moi. Une salle pratiquement vide n'aurait pu que raviver mes mauvais souvenirs, et ils étaient déjà suffisamment présents avant même que je revienne ici.

Je me fraye un chemin jusqu'au comptoir et commande un verre, un whisky double, puis je vais me poster près du troisième box, comme on m'a demandé de le faire. Sinon que je suis censé, en fait, y prendre place, mais tous les boxes sont pleins à craquer, quatre personnes occupant chaque banquette. Je reste donc debout près du troisième d'entre eux pour attendre la venue de M. Reed. Homme d'affaires. La quarantaine. Cheveux clairsemés sur le dessus du crâne. Moustache d'officier de cavalerie. Tenant à la main un numéro du magazine *Mayfair*. Il a rendez-vous, m'a expliqué Plender, avec une fille nommée Lesley et l'amie de celle-ci, une certaine Camille. Ils s'attendent tous à rencontrer les filles au bar, mais il y a toujours un intermédiaire, par précaution.

Je consacre toute mon attention aux clients du bar, me servant d'eux pour occulter le décor, afin que celui-ci ne fasse pas resurgir les événements de samedi soir. Mais quel que soit l'endroit où je pose les yeux, c'est toujours Eileen et moi que je vois, jouant la comédie du premier rendez-vous. À présent, cependant, j'en arrive en quelque sorte à accepter l'horreur de ces souvenirs récents. C'est une douleur sourde qui me pèse sur l'estomac, maintenant, et non plus une panique brutale qui s'attaque à mon cerveau. C'est comme si mes nerfs étaient cautérisés : je ne sens plus la douleur. Mais en même temps, si je plongeais ma main dans les flammes, le souvenir de la douleur traverserait mon corps en lentes vagues successives. Les idées les plus noires qui me hantent à présent concernent l'avenir, la pire de toutes étant cette question : quand pourrai-je éprouver autre chose qu'un sentiment de peur ou de culpabilité ? Serai-je capable un jour de rire de nouveau sans que le souvenir de ce qui s'est passé me serre la gorge ? Est-ce qu'un matin je pourrai me réveiller sans que les premières images qui me viennent à l'esprit soient celles du visage d'Eileen défigurée par la mort ? Quand passerai-je une soirée

tranquillement sans redouter un appel de Plender ?

Il y a un mouvement près du box. Un homme marque une pause, surpris, puis passe rapidement. C'est Reed, j'en suis sûr. Je l'observe un moment. Il se retourne et regarde les occupants du box, pour s'assurer qu'il ne s'est pas trompé. Puis son regard scrute toute la salle, et je vois mieux son visage. Il est tel que Plender me l'a décrit. Mais sous le pardessus strict, j'aperçois le nœud d'une cravate aux couleurs vives, et son pantalon n'est pas celui d'un costume classique. Il termine un tour d'horizon complet et se dirige, embarrassé, vers le bar.

J'attends qu'il passe sa commande, puis je me glisse entre les tables et le rejoins au comptoir. Je demande un second verre pour moi, et je fais semblant de regarder les gens qui se trouvent à côté de Reed, alors qu'en fait, la majeure partie du temps, j'observe son visage. Il transpire un peu, mais son teint n'est pas rouge ; sa peau, d'un blanc très pâle, a la couleur d'une crème glacée. Il jette un regard vers la porte à chaque fois qu'un nouvel arrivant franchit le seuil, et à chaque fois il boit une gorgée d'alcool quand il baisse la tête de nouveau.

C'est une impression étrange que d'être à côté d'un homme qui ne vous connaît pas, tout en sachant pour quelle raison précise il se trouve là, et ce qu'on va lui dire – en sachant aussi qu'il sera étonné quand on lui adressera la parole. Sinon quelque peu inquiet.

Il me surprend à le regarder, puis tourne vivement la tête. Son regard m'a révélé ce qu'il pensait : il s' imagine que je cherche à le draguer. Ce qui me fait venir aux lèvres un sourire désabusé. Quelqu'un comme moi, draguer un homme... Dans un endroit pareil...

Je m'adresse à lui :

— Monsieur Reed ?

Surpris, il lève vers moi un regard que le saisissement vide de toute expression. Il ne me répond pas. Je répète :

— Monsieur Reed ?

Il me toise des pieds à la tête, s'écartant légèrement de moi.

— Vous attendez Lesley et Camille ?

— Qui êtes-vous ? demande-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je. Je viens de leur part.

— Mais qui êtes-vous ?

— Vous êtes bien monsieur Reed ? Le monsieur Reed qui a répondu à l'annonce ?

Il ne répond pas.

— Ne vous en faites pas. Je suis du magazine, pas de la police.

Je m'écoute parler. J'ai l'impression d'entendre quelqu'un d'autre que moi.

Il ne dit toujours rien.

— Ce qu'il faut savoir, c'est qu'on procède toujours de cette façon. Pour protéger nos annonceurs. Des deux côtés.

— Pourquoi ne m'en a-t-on pas averti dans la lettre ?

— Nous redoutons de susciter chez nos lecteurs une méfiance inutile. Nous ne voulons pas leur donner l'impression qu'une fraction même infime de nos annonces puisse ne pas être authentique.

— Et pourquoi n'aurais-je pas cette impression maintenant ?

— Je suis sûr que dans une demi-heure, vous aurez la certitude que vos inquiétudes sont sans objet. Une certitude que partageront les deux clientes que vous devez retrouver.

J'éprouve un certain soulagement à m'exprimer de cette façon. En adoptant ce ton calme et mesuré, je parviens à échapper à moi-même pendant un court instant.

Je me demande si Plender procède de la même manière. Et ce qu'il penserait de mon approche.

— Voyez-vous, explique-t-il, une situation de ce genre est très contrariante quand on s'attend à quelque chose de tout à fait différent.

Il regarde autour de lui, comme pour s'assurer qu'il n'y a pas d'autres mauvaises surprises dans les parages.

— Je comprends, dis-je. Mais plus vite nous partirons, et plus vite vous serez rassuré.

— *Nous* partirons ?

— Je ne suis qu'un intermédiaire. Je vous emmène jusqu'au lieu de rendez-vous, puis je vous laisse.

— Pourquoi ne pas me donner l'adresse, tout simplement ?

— Nous pensons que cette procédure est préférable. De cette façon, aucun des deux clients ne court le risque d'être déçu.

Il vide son verre.

— Très bien, dit-il. En route.

Nous n'échangeons pas un mot pendant le trajet. Le détachement que j'affectais dans le bar s'effondre à mesure que nous approchons de la maison. Je repense à l'autre soir, et aux scènes que j'ai photographiées. Des scènes qui ressemblent suffisamment à mes propres activités pour que j'en sois troublé, et qui en sont pourtant

suffisamment éloignées pour me révolter, et m'inspirer, par association d'idées, du dégoût envers moi-même.

Je gare la voiture au coin de la rue, comme l'a fait Plender. Nous sortons, nous tournons dans l'autre rue, et j'amène Reed jusqu'à la porte d'entrée. Je sonne quatre fois, ainsi que Plender me l'a indiqué.

La porte s'ouvre sur une fille ravissante qui porte une perruque. Elle nous sourit à tous les deux.

— Monsieur Reed ? demande-t-elle.

— C'est cela, dit Reed.

— Je suis Lesley. Entrez.

Reed entre dans la maison et Lesley commence à refermer la porte. Je l'entends dire à Reed de passer dans le salon pour faire la connaissance de Camille. Je tourne les talons et m'éloigne déjà de la maison quand la porte, qui ne s'est jamais refermée complètement, s'ouvre de nouveau en grand. La lumière du vestibule inonde l'allée et me fait me retourner.

Lesley est sur le seuil. Elle me fait signe de revenir. Je m'arrête net et la regarde sans bouger. Ses mouvements se font plus pressants, si bien que je reviens sur mes pas.

— Entrez, chuchote-t-elle, regardant par-dessus son épaule.

Comme je ne bouge pas, elle me tire par la manche et je me laisse entraîner à l'intérieur du vestibule. Lesley referme sans bruit la porte d'entrée, puis celle du salon et me pousse précipitamment vers le fond du couloir, où personne ne peut me voir, près de la pièce où j'ai pris les photos.

— Mais où vous partiez comme ça, bon sang ? me demande Lesley.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Pas si fort ! De quoi je pourrais bien parler, à votre avis ?

Je secoue la tête.

— Les photos, explique-t-elle. C'est vous qui êtes censé prendre les photos.

— Les photos ?

— Pour M. Plender. Il a téléphoné pour nous annoncer un nouveau photographe, ce soir. Et c'est vous, n'est-ce pas ?

— Mais il ne m'a rien dit.

— Vous prenez des photos pour M. Plender, oui ou non ?

— Je l'ai déjà fait, oui, mais...

— Alors, entrez là-dedans, vite. Sinon M. Plender se demandera pourquoi il n'a pas de photos, et ce n'est pas souhaitable, n'est-ce pas ?

— Mais je n'ai pas d'appareil. Je n'ai rien apporté.

— M. Plender a installé du matériel quand il nous a ouvert la maison. Alors, mettez-vous au travail. Il faut que j'y aille.

Elle fait demi-tour et s'éloigne en hâte dans le couloir.

Je reste planté là dans le couloir aux murs mats violemment éclairés, et je regarde Lesley se glisser dans le salon et refermer la porte derrière elle.

Le silence du couloir résonne à mes oreilles.

Je laisse s'écouler quelques instants, puis je passe dans l'autre pièce.

Plender

Allongé sur mon lit, j'écoute le magnétophone débiter la voix de Froy.

— J'ai demandé à Plender de ne plus utiliser cet endroit, explique-t-il. Au cas où le moindre scandale viendrait à éclater, certains de nos amis de la police auraient du mal à jouer le jeu si l'un de leurs collègues découvrirait quelque chose à notre sujet et décidait une enquête.

— Ce décès est-il bien ce qu'il semble être ? demande l'autre voix.

— Je pense que oui, répond Froy. J'en ai parlé avec Plender, et je le crois lorsqu'il me dit qu'il ne sait rien de cette histoire que tout le monde ne sache déjà.

Je tends le bras et j'éteins le magnétophone. Puis je cherche mes cigarettes à tâtons, en allume une, et je reste étendu sur le dos, à tripoter mon briquet. Je presse les seins de la statuette et les relâche, pour faire jaillir la flamme et la couper net tour à tour.

Je repense à Froy.

Froy. Tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est un numéro de téléphone. Le numéro de l'homme à qui il rend des comptes. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Il y a une façon de le découvrir. Une caméra équipée d'un téléobjectif, à l'extérieur, quand il compose le numéro. Mais il y a trop de facteurs qui entrent en compte. Il faut que les rideaux soient ouverts. Le téléphone doit être disposé d'une certaine façon. L'homme à la caméra doit se trouver sur place au moment où l'on est sûr que Froy va passer un coup de fil. Trop de facteurs, qui doivent tous être parfaitement synchrones.

Je pense à Froy et je pense à Knott.

Knott

Au début, ils jouent des sortes de saynètes.

La première est censée, semble-t-il, se dérouler dans un train. Les deux filles s'assoient sur un divan et Reed sur celui d'en face. Il fait semblant de lire son journal. Les filles feuilletent des magazines ou regardent à travers une fenêtre imaginaire. Peu à peu, je me rends compte que derrière le journal, Reed a sorti sa verge, comme il doit rêver de le faire dans le train qui l'emmène à son travail chaque matin. Ici, il peut s'exhiber en toute impunité, savourer l'indignation feinte des deux filles, et poursuivre son fantasme pour lui donner corps. Au bout d'un moment, les filles se précipitent sur lui, l'attachent, et commencent à le punir, la punition tournant bientôt aux agaceries sexuelles. Mais avant que celles-ci n'aillent trop loin, la comédie est interrompue par Reed, qui donne aux deux filles des directives pour commencer un nouveau jeu. L'un des divans est repoussé contre le mur, et on apporte au centre du salon un pupitre et deux chaises. L'une des deux filles quitte la pièce. Celle qui s'appelle Lesley s'assoit derrière le pupitre, munie d'un stylo et d'un bloc-notes. Reed s'installe sur la seconde chaise, de l'autre côté du pupitre, et commence à lui dicter quelque chose. Lesley fait semblant d'écrire. Quand elle a fini, elle tend son bloc à Reed. Il regarde la page blanche et feint l'irritation. La fille fait semblant d'être contrariée ; Reed lui rend son bloc, et ils rejouent la même scène. Reed dicte, Lesley prend des notes, lui tend son bloc pour vérification, puis Reed affecte d'être encore plus irrité, et la fille encore plus contrariée. Une troisième fois, ils jouent leur petite comédie, et Reed fait semblant de s'emporter contre la fille ; il lui ordonne de se coucher sur le pupitre. Sortant de sa poche une règle pliante de soixante centimètres, il retrousse la robe de Lesley et commence à la fesser. Au bout d'un moment, l'autre fille entre dans la pièce. Prétendument horrifiée par le spectacle, elle lève les bras au ciel, puis s'emploie à renverser la situation en aidant Lesley à attacher Reed sur le pupitre, avant de retourner contre lui l'instrument de la punition.

J'arrête de prendre des photos.

Me détournant, je m'appuie contre le mur, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés. De nouveau, mon estomac se soulève. J'ai la nausée, parce qu'en observant ce spectacle, j'ai eu l'impression de

regarder dans un miroir et de m'y voir concrétiser mes propres obsessions. Et j'ai compris leur vraie nature : elles sont sordides, et elles vont à l'encontre du but recherché. Elles créent une dépendance telle que la satisfaction ne peut être atteinte dans le cadre du fantasme lui-même, mais seulement en remplaçant celui-ci par un fantasme nouveau. C'est un cercle vicieux ; les fantasmes mènent aux fantasmes, les frustrations aux frustrations. Car il n'y a jamais de résultat ultime, il n'y a pas de jouissance assez satisfaisante pour apaiser la faim plus de quelques heures. Il n'y a pas de jouissance assez satisfaisante pour apporter ce calme et cette sérénité dont l'esprit et le corps ont besoin, et dont ils peuvent se repaître. Il n'y a rien d'autre que le fantasme, la part de l'esprit, et les pensées sont mortes, desséchées, irréconciliables avec les satisfactions corporelles. Mais pourquoi ? Les souvenirs d'orgasmes anciens ne peuvent qu'inciter le corps à revivre ces souvenirs dans d'autres corps, d'autres situations. Ou bien est-ce seulement le désir, poussé à bout par les déceptions répétées, qui recherche sans cesse une nouvelle expérience dans l'espoir que, *cette fois*, il sera enfin assouvi ? Sinon, que peut-il y avoir d'autre ?

De plus, je me dégoûte moi-même à cause de ce que j'éprouve en ce moment même. Aussi grotesques, aussi déprimantes que soient les pitreries des occupants de la pièce voisine, elles parviennent malgré tout à produire, sur le plan sexuel, un effet sur moi. En dépit de la situation dans laquelle je me trouve, et du dégoût que j'éprouve pour moi-même, mes affinités avec les scènes auxquelles j'ai assisté sont plus fortes que mon sentiment de culpabilité et ma répulsion. Je suis un animal. Même à ce moment précis, je suis excité.

La porte s'ouvre. Je tourne la tête. C'est l'autre fille, Camille. Elle reste sur le seuil, tenant un verre et une bouteille de whisky.

— J'espère que je ne vous interromps pas, dit-elle en me regardant des pieds à la tête.

Je me rends compte de ce que ma position peut suggérer. Je me décrispe et m'écarte du mur d'un coup d'épaule.

— Ne vous en faites pas, ajoute-t-elle. Il en faut beaucoup pour me faire rougir.

Elle verse du whisky dans le verre. Elle paraît plus jolie sous l'éclairage rouge, très doux, de la petite pièce que lorsque je l'observais à travers la vitre.

— Je me suis dit que vous aimeriez peut-être boire quelque chose, reprend Camille. Moi, j'en ai besoin.

Elle prend une gorgée dans le verre avant de me le tendre. Le rouge à lèvres qu'elle a laissé sur le rebord paraît noir dans la lumière

de la pièce.

— Merci, dis-je, lui prenant le verre des mains pour boire une gorgée de whisky.

Je sens qu'elle m'observe.

— C'est la première fois que je vous vois, n'est-ce pas ? demande-t-elle. Ou est-ce que je me trompe ?

Elle se tient tout près de moi. Je scrute son visage. Son parfum suave m'inonde. Je jette un regard à travers la vitre, me demandant pourquoi elle n'est pas dans l'autre pièce. Reed prend ses propres photos de la fille qui s'appelle Lesley.

— Je ne suis pas dans cette scène-là, dit Camille en faisant sa coquette. C'est celle où Lesley et le type font ça ensemble. La garce. Elle a toutes les chances. C'est grâce à ses cils. Ce sont des vrais, vous savez. Malgré tout, avec elle, il est à l'abri d'une mauvaise surprise.

Je ne comprends pas de quoi elle parle. Je bois le reste du whisky. Camille penche la bouteille et remplit le verre. Elle me fixe tout en versant le whisky. J'essaie d'éviter son regard, mais je ne sais pas où poser les yeux, sinon sur la scène qui se déroule dans le salon. Camille regarde aussi.

— C'est votre truc, ça, hein ? demande-t-elle.

Plender. Plender m'a dit quelque chose de semblable.

Je secoue la tête.

— Non, je suppose que ça vous laisse froid, ajoute Camille. Je veux dire, étant donné que vous faites ce boulot tout le temps, pour gagner votre vie, pratiquement.

Je ne réponds pas. Je n'arrive pas à détacher mon regard de la vitre. À présent, Reed a fini de prendre des photos. Lesley et lui sont allongés sur le divan.

— Moi, en tout cas, ça ne me fait aucun effet, dit Camille. Mais après tout, ça n'a rien d'étonnant, n'est-ce pas ?

Je sens qu'elle s'approche.

— Dites-moi, ajoute-t-elle à voix basse, vous êtes *sûr* que je ne vous ai pas déjà vu quelque part ?

Je ne réponds pas. Il y a un silence. Son bras me frôle et ses doigts touchent les miens.

— Je sais, dit-elle. Oui, j'étais sûre de vous avoir vu. *Chez Peggy*. Deux ou trois fois. Je savais bien que j'avais raison.

Il y a quelque chose, dans son visage... Quelque chose que son

expression de triomphe fait subir à ses traits. Elle serre mes doigts très fort.

— Espèce de grand polisson... Alors ? On va *Chez Peggy* ? Eh bien, on peut dire que le monde est petit.

Son visage. Différent. Il s'est modifié. Elle se plaque contre moi.

Et c'est là que je comprends.

Je le frappe de toutes mes forces. Camille pousse un cri et bouscule le trépied, expédiant l'appareil contre le mur.

— Salaud ! hurle Camille, les larmes étalant le mascara sur son visage. Espèce de salopard !

Il essaie de se relever.

Je lui envoie un coup de pied qui l'atteint en plein sur l'épaule. Il retombe de nouveau, recroquevillé par la douleur.

Bondissant hors de la pièce, je m'engouffre dans le couloir et j'ouvre à la volée la porte qui donne sur la rue. Le salon s'ouvre, et j'entends les voix des deux autres qui s'estompent derrière moi tandis que je cours.

Plender

Je passe la première partie de la matinée à lire les journaux. Je n'ai rien d'autre à faire, et je ne dois retrouver Knott qu'à midi au *Tivoli*. Quand Lesley m'a appelé pour me raconter ce qui s'est passé, j'ai donné à Knott une demi-heure de battement, pour être sûr qu'il aurait le temps de rentrer chez lui. Lorsque j'ai entendu sa voix à l'autre bout de la ligne, je lui ai seulement indiqué où et quand je voulais qu'il me retrouve, et j'ai raccroché. Mais avant de couper la communication, j'ai entendu la voix de Kate, en arrière-plan, qui hurlait pour exiger de lui qu'il lui dise qui était à l'appareil.

Ma secrétaire m'apporte mon café à dix heures trente. Je le bois tranquillement en regardant par la fenêtre quand l'interphone se manifeste. Ma secrétaire m'annonce :

— Il y a une M^{me} Knott, à l'accueil, qui demande à vous voir. Elle dit qu'elle n'a pas de rendez-vous.

Je repose ma tasse sur la soucoupe. La vitre vibre. Je réponds :

— Ça ne fait rien. Je viens tout de suite.

Je me lève, contourne mon bureau, et ouvre la porte. Kate Knott est debout dans le hall d'accueil, tournant le dos au bureau. Elle feint de s'intéresser modérément au décor.

— Kate...

Elle se tourne vers moi. Elle porte des lunettes noires, et sous son maquillage son teint est pâle.

— Quelle bonne surprise, dis-je. Vous êtes la dernière personne que je m'attendais à voir.

— Je m'en doute, répond-elle. À vrai dire, je faisais des courses en ville, et je me suis dit que je pourrais passer pour voir comment travaille un vrai détective.

Sa voix a du mal à adopter la légèreté de ton qui devrait accompagner sa repartie.

Je lui réponds, en reculant d'un pas pour la laisser entrer dans le bureau :

— Je n'en crois pas un mot. En réalité, vous m'avez soupçonné de mentir quand je vous ai dit que j'étais détective. Vous êtes venue me

prendre sur le fait.

Je referme la porte derrière moi et lui prends son manteau.

— Pour être franche, dit-elle, il a bien fallu que je cherche votre adresse dans l'annuaire. Et je l'ai trouvée, effectivement, dans les pages jaunes : B. Plender, enquêtes privées et commerciales.

— Bien sûr, dis-je, j'oubliais que vous n'aviez pas mes coordonnées. (Je lui désigne le fauteuil bas capitonné près de la baie vitrée.) Vous voulez du café ?

— Volontiers, répond-elle. Merci.

Je commande du café frais par l'interphone.

— La vue est magnifique, dit Kate.

Je me retourne et m'approche de la fenêtre.

— Oui. À elle seule, elle justifie presque le loyer.

— On voit à des kilomètres. Regardez le méandre du fleuve. N'est-ce pas Grimsby qu'on aperçoit là-bas ?

Elle soulève ses lunettes noires, et je remarque la marque bleu pâle d'un coup sous son œil droit.

— Si, c'est bien Grimsby. Presque à quarante kilomètres. Et de l'autre côté, sur la droite, on voit Brumby, où nous habitons, Peter et moi.

— Oh, oui, dit Kate.

— Vous voyez le clocher de l'église ?

— Le clocher... Je ne... Ah, si. Le voilà.

— Un peu plus à gauche, il y a deux ou trois champs assez vastes. Vous arrivez à les repérer ?

— Oui, je les vois.

— Est-ce que vous voyez aussi un grand bâtiment isolé, au-dessus d'eux ?

— Oui.

— C'est notre ancien lycée.

Ma secrétaire entre avec le café et le pose sur la table basse, près du fauteuil de Kate Knott.

Je la sers, prends ma propre tasse sur mon bureau pour la remplir, et je m'assieds en face de la femme de Knott.

— En fait, dis-je, je suis content que vous soyez passée.

— J'ai failli ne pas venir, dit Kate. J'ai pensé que vous seriez peut-

être trop occupé pour me recevoir. J'aurais vraiment dû téléphoner avant.

— Inutile. À part un seul rendez-vous, je suis libre toute la journée.

Je me carre contre mon dossier et prends une gorgée de café.

— En fait, reprend Kate, la vraie raison pour laquelle je suis venue directement sans prévenir, c'est que, si j'avais téléphoné, je ne serais sans doute pas allée jusqu'au bout de mon idée.

— Comment ça ?

Elle regarde par la fenêtre.

— Ce que je veux dire, c'est qu'entre le moment où je vous aurais appelé et celui où je me serais effectivement mise en route pour venir ici, j'aurais pu perdre courage.

— Vous parlez de courage ? Je vous effraie tant que ça ?

Elle secoue la tête, laissant une esquisse de sourire passer sur ses lèvres.

— Non, répond-elle. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Alors, c'est moi qui ne comprends pas.

— Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez, ajoute Kate. Comment en seriez-vous capable alors que je ne vous ai même pas dit pourquoi j'étais ici ?

Je sors mes cigarettes et lui en offre une, mais elle la refuse. J'allume la mienne, exhale un nuage de fumée, et regarde Kate.

— Je vous mets dans une situation impossible en venant ici, dit-elle.

Je ne fais pas de commentaire.

— Je veux dire, comme vous êtes un ami de Peter, je n'aurais pas dû m'adresser à vous.

Elle prend sa tasse de café et la fait tourner entre ses mains.

— Mais, voyez-vous... Hier soir... Vous m'avez dit... que si j'avais besoin d'aide...

Ses larmes surgissent. Reposant sa tasse, elle prend son sac à main et commence à chercher un mouchoir.

— Ce n'étaient pas des paroles en l'air, dis-je. Je pensais m'être bien fait comprendre.

— Oui, bien sûr... Je n'en doutais pas, mais... Comprenez-vous, ce n'est pas facile pour moi, vous devez le comprendre. Je n'ai jamais eu l'intention de demander de l'aide à qui que ce soit. C'est simplement

que je ne sais pas quoi faire. Je suis parvenue à un point que je n'aurais jamais pensé atteindre un jour.

Elle trouve son mouchoir, ôte ses lunettes noires, et se tamponne les yeux. Je regarde le bleu qui marque son visage. Comme elle s'en aperçoit, je lui demande :

— C'est arrivé hier soir ?

Elle acquiesce d'un signe de tête.

— Vous lui avez dit que j'avais appelé, alors ?

— Non, répond Kate. J'ai tenu ma promesse. Il s'agit d'autre chose.

— Racontez-moi ça.

— Je ne sais vraiment pas... Je veux dire que, même à cet instant, je suis incapable de comprendre ce qui l'a poussé à faire ça. Je ne vois pas ce que j'ai pu dire ou faire qui soit suffisamment grave pour le rendre aussi furieux.

À l'entendre parler, on pourrait croire que je ne suis pas là. Elle remet même ses lunettes noires, comme si je n'avais pas vu ce qu'elle essaie de cacher.

— Nous nous sommes disputés, oui. En fait, il est rentré tard, et il avait une tête épouvantable, comme s'il lui était arrivé quelque chose de grave. Je lui ai demandé d'où il venait, et ce qui s'était passé, et il a carrément refusé de me répondre. Il sait que je le soupçonne d'avoir une liaison, je le lui ai dit, mais il se comporte comme si j'étais folle de douter de lui, comme s'il n'avait rien à se reprocher. En tout cas, un bon moment après son retour, le téléphone a sonné, et Peter a bondi pour aller répondre. C'était évident qu'il ne voulait pas que je décroche la première. Pendant qu'il avait l'appareil en main, je l'ai sommé de me dire qui appelait. J'ai hurlé pour obtenir une réponse. Et puis il a raccroché, il est venu droit sur moi, et il m'a frappée. Pas seulement au visage. Partout. À coups de poing. Il m'a rouée de coups jusqu'à ce que je m'écroule. Ensuite, il est parti dans la chambre avec une bouteille de scotch et il s'est enfermé à clé.

— Il est ressorti ?

— Forcément. Je veux dire, ce matin, il était parti. Il est allé au studio. J'ai téléphoné là-bas, pour m'en assurer. Encore que je ne lui aie pas parlé personnellement.

Je ne dis rien.

— Mais ce qui est grave, reprend-elle, c'est que la soirée d'hier était semblable à une douzaine d'autres soirées. Enfin, en ce qui concerne le genre de scène qu'il y a eu entre nous. Seulement, hier soir, les choses ont vraiment mal tourné. Peter était comme fou. Cela

dit, il y a une semaine ou plus qu'il n'est plus lui-même.

— Et vous êtes convaincue qu'il a une liaison, et que cette liaison expliquerait son comportement ?

— Je n'en sais rien.

— Je croyais avoir compris que vous en étiez certaine.

— C'est vrai. Je veux dire, c'est une certitude que j'ai eue. Mais à présent, je ne sais plus. Pourquoi une simple liaison l'affecterait-elle à ce point ? Je sais qu'il m'a déjà trompée, et je connais Peter. Non. Cette fois, il y a autre chose.

Il y a un silence. Puis je conclus :

— Et vous voulez que je découvre de quoi il retourne.

Elle ne répond pas tout de suite. Elle secoue la tête.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne suis pas sûre d'avoir envie de connaître la vérité.

— Supposons que vous l'appreniez. Supposons que vous découvriez ce qui se passe. Que feriez-vous ?

— Je ne suis pas sûre de le savoir.

Un autre silence s'installe. Je reprends :

— Parce que, voyez-vous, étant un ami de Peter, comme vous me l'avez fait remarquer, si je devais découvrir quelque chose, alors...

— Oui, dit-elle.

J'éteins ma cigarette dans le cendrier et j'en allume une autre. Je fais semblant de réfléchir pendant un moment, puis j'ajoute :

— D'autre part, d'après la façon dont vous décrivez le comportement de Peter, il semble peu probable qu'une liaison suffise à lui faire... Je veux dire, il pourrait y avoir autre chose. Des ennuis dans son travail, un problème financier...

Kate ne réagit pas.

— Si c'était quelque chose de ce genre, alors il me serait *peut-être* possible de vous aider. Au cas où ce serait un problème plus grave, plus personnel, qui risquerait davantage de compromettre les relations de votre couple, alors, j'aimerais autant ne pas être celui qui jette de l'huile sur le feu.

— Je comprends, dit Kate.

— En même temps, si j'apprenais qu'il n'a pas de maîtresse et qu'il s'agit d'autre chose, mes investigations pourraient se révéler bénéfiques... C'est délicat.

Kate se lève.

— Je sais, dit-elle. Je n'aurais pas dû venir. J'ai eu tort.

Je me lève à mon tour.

— Non, vous avez bien fait. Je pensais vraiment ce que je vous ai dit hier soir. Je suis content que vous soyez venue.

Elle regarde le plancher.

— J'ai seulement... seulement...

Je tends le bras et lui prends la main. Puis ses larmes coulent de nouveau, ses épaules s'affaissent, et je la tiens contre moi et sa tête s'appuie sur ma poitrine.

— J'avais seulement envie de savoir, dit-elle. (Je sens son visage mouillé de larmes contre ma chemise.) D'une façon ou d'une autre. Je suis si malheureuse.

Le parfum de ses cheveux monte vers moi, chaud et doux.

Je souris pour moi-même, avant de dire :

— Écoutez, ne vous inquiétez pas. Je vais vous aider, Sus...

Je me tais juste à temps, mais je sais qu'elle n'a pas remarqué que j'ai failli l'appeler Susan.

— Laissez les choses se calmer pendant un jour ou deux, dis-je. Ne faites rien. Je vais voir si je peux vous aider. Laissez-moi m'en occuper.

Elle relève la tête, porte la main à son visage et ôte ses lunettes pour sécher ses larmes. Son mouvement m'oblige à baisser les bras, si bien que je ne la tiens plus. Elle ne s'appuie plus contre moi.

— Je vais voir ce que je peux faire. Laissez-moi m'en charger.

Knott

Il faut que j'appelle Kate. Il faut que j'essaie de me faire pardonner pour ce que j'ai fait hier soir. Ou du moins, que j'essaie de commencer à lui présenter mes excuses. Je ne peux pas continuer à laisser la situation se dégrader entre nous. Plus nos relations se détériorent, et plus je cours le risque de perdre la tête et de faire une bêtise, de commettre l'irréparable. Comme hier soir. Mon Dieu, quel imbécile j'ai été de me comporter de cette façon. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Après ce qui s'est passé... Quand cette *chose* m'a frôlé, si près qu'elle aurait presque pu...

Je ferme les yeux pour tenter d'effacer l'image du visage de Camille. Et quand j'y parviens, mes pensées s'envolent dans une autre direction, tout aussi insupportable : le portrait grand format d'Eileen qui a paru à la une du journal, ce matin, sous la manchette : AVEZ-VOUS VU CETTE JEUNE FILLE ? C'est une photo de vacances, agrandie et retouchée. Sa coiffure était différente, à ce moment-là, et le soleil d'été gommait le côté anguleux de son visage, dont le retoucheur s'est efforcé de redéfinir les traits. Ces facteurs, conjugués au grain du cliché exagéré par l'agrandissement, font que le portrait n'est guère ressemblant. Mais dans la mort aussi ses traits s'étaient altérés, mêlant ressemblance et dissemblance, et c'est à cela que la photo m'a fait penser : la métamorphose que sa mort avait opérée, la façon dont elle avait changé sous mes yeux, dont elle avait été à la fois Eileen et quelqu'un d'autre. Le portrait était suffisamment grotesque pour avoir été pris après la mort.

Je regarde ma montre. Il est presque dix heures trente. Dave est appuyé contre le rebord de mon bureau. Il examine les diapos des sacs à main.

— Et voilà le travail, dit-il, se tournant légèrement pour laisser tomber les diapos sur mon bureau. Si ça vous excite de voir des sacs à main bien photographiés, alors vous ne pouvez pas rêver mieux que ces photos-là, même si c'est moi qui le dis.

Je ramasse les diapos, les pose sur la table lumineuse, et actionne l'interrupteur. Il est bientôt l'heure pour Dave d'aller chercher les petits pains pendant que ma réceptionniste fera le café. J'ai envie que ce soit Angela qui aille acheter les petits pains et Dave qui s'occupe du

café, parce que je veux parler à Kate sans avoir à craindre qu'Angela écoute notre conversation. C'est pourquoi je dis à Dave :

— Il va falloir refaire cette série.

Dave se laisse glisser du bord de la table.

— Quelle série ?

— Celle-ci. (Je lui tends les diapos concernées.) Ce lot de sacs en faux croco.

Dave présente les diapos à la lumière.

— Qu'est-ce que vous leur trouvez ? demande-t-il. Elles sont superbes.

— Ce n'est pas mon avis. La texture ne ressort pas assez. Ça pourrait être n'importe quoi.

— La texture ? Elle ressort du tonnerre, proteste Dave.

— Jusqu'à preuve du contraire, dis-je, c'est toi qui travailles pour moi, et non l'inverse. Alors, j'apprécierais beaucoup que tu te mettes au travail. Tout de suite.

— J'allais sortir pour chercher les petits pains.

— Oui, mais on est pressés. Alors, dis à Angela de s'en occuper et tu pourras installer le matériel pendant que l'eau du café chauffe. Et demande-lui de me laisser une ligne ouverte sur mon poste avant de sortir.

Dave se dirige vers la porte. Il regarde les diapos tout en marchant.

— Bordel de merde, grommelle-t-il, refermant la porte derrière lui.

Une minute plus tard, Angela m'appelle pour me dire qu'elle a une ligne pour moi. Je lui donne quelques minutes pour quitter le studio, puis j'appelle chez moi.

Il n'y a pas de réponse. Je compose encore le numéro à deux reprises. Toujours personne. Kate a dû sortir faire des courses. Ou bien elle est allée voir une amie, prendre le café avec elle. Mais tout à coup, je me rends compte qu'elle n'est pas en état de faire une chose pareille. Ni même simplement de prendre la voiture pour aller faire des courses. Pas après ce que je lui ai fait hier soir. Je connais trop bien Kate pour imaginer une hypothèse de ce genre. Mais en ce cas, où est-elle ?

Peut-être la soirée d'hier a-t-elle été de trop. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Une fois, déjà, il y a un an, Kate a claqué la porte, menaçant de me quitter, et elle est allée jusque devant chez son père avant de faire demi-tour et de rentrer à la maison. Mais il est vrai que je n'avais rien fait d'aussi grave que ce qui s'est passé hier soir.

Elle ne peut pas m'avoir quitté. Pas maintenant. Si seulement elle voulait bien rester avec moi, me pardonner la soirée d'hier, alors je pourrais supporter la situation. Mais me retrouver seul, en ce moment, c'est impensable. Je deviendrais fou ; après quoi, Dieu seul sait ce qui pourrait arriver. Vers qui pourrais-je me tourner ?

Il n'y a que Plender.

Je compose le numéro une nouvelle fois.

Plender

— Mais tu m’as assuré, dit Knott, que je n’avais rien d’autre à faire qu’à l’emmener à l’adresse indiquée. Tu ne m’as parlé de rien d’autre.

— Je le sais bien, mon vieux. Je le sais. On m’a averti à la dernière minute. Seulement, je ne pensais pas que ça t’ennuierait de me donner un coup de main, c’est tout.

— Je t’ai pourtant expliqué la situation au téléphone. En ce qui concerne ma femme, je veux dire.

— Oui, bien sûr. Mais j’étais certain que ce vieux Peter Knott n’aurait aucun mal à raconter un bobard à sa femme.

— Tu m’avais promis, insiste-t-il.

— Bon, d’accord. Mais une situation peut changer, non ?

Il ne répond pas. C’est moi qui enfonce le clou :

— Et je dois dire que tu nous as mis dans un sacré pétrin. Notre M. Reed était fou de rage. Remarque, une fois qu’on lui a expliqué clairement les avantages et les inconvénients de la situation, il s’est montré tout à fait raisonnable. Mais cela dit, ce n’est pas de cette façon que j’avais espéré voir les choses évoluer.

— C’est à cause de cette... de cette Camille.

Je ris.

— Elle t’a flanqué une sacrée frousse, hein ?

Knott garde le silence.

— Tu as besoin d’un autre verre, dis-je.

Je me lève pour renouveler les consommations au bar et je les rapporte à notre table. J’avale une gorgée d’alcool, pousse le verre de Knott dans sa direction, et je me carre contre ma chaise pour l’observer. Au bout d’un moment, il tend la main vers son whisky. Pendant qu’il boit, je lui demande :

— Comment ça se passe, dans ton coin ?

Il ouvre des yeux ronds. Je répète :

— Comment ça se passe ? Du point de vue des mondanités, je veux dire. Ça bouge beaucoup ?

— Un peu, répond-il, les yeux toujours écarquillés.

— Dans quel genre ? Des soirées ? Des dîners ? Des réunions ?

Il hoche la tête, lentement.

— Alors, tu dois bien connaître trois ou quatre personnes de ta rue et des environs, non ?

Il continue de hocher la tête, se demandant ce qui l'attend.

— Tu connais un type qui s'appelle Froy ?

Knott secoue la tête.

— Il habite à côté de chez toi. Enfin, quand je dis à côté... Dans le même village, en tout cas.

— Pourquoi ? demande-t-il.

— Je voulais savoir quelque chose à son sujet, et je me demandais si tu le connaissais.

Il continue de me regarder. J'ajoute :

— C'est drôle, mais il fréquente le *Ferry*, lui aussi. De temps en temps.

Knott recommence à secouer la tête, le mouvement s'accéléralant jusqu'à ressembler à un spasme. Brutalement, il se fige.

— Non, dit Knott.

— Comment ça ?

— Quel que soit le service que tu t'apprêles à me demander, c'est non.

Je ne fais pas de commentaire.

— Je ne peux rien faire de plus, ajoute-t-il. Tu ne sais pas ce que j'endure. Écoute. Écoute-moi bien. Je sais ce que tu as fait pour moi. Mais moi, je ne t'ai *jamaïs* demandé de m'aider. Tu as probablement voulu arranger les choses au mieux, mais...

— Mais quoi ? J'aurais sans doute dû te laisser te débrouiller tout seul. Et si je l'avais fait, tu peux parier ta chemise qu'en ce moment même, tu ne serais pas assis là, en face de moi, à couper les cheveux en quatre pour connaître le pourquoi du comment.

Knott baisse les yeux et regarde la table. J'ajoute :

— Je commence à croire que j'ai commis une légère erreur. J'ai l'impression que j'aurais *vraiment* mieux fait de ne pas me mêler de tes histoires. Franchement, qu'est-ce que ça m'a rapporté ? Pas même un remerciement, je peux le dire.

Je vide mon verre et je me lève. Knott rejette la tête en arrière et

vrille ses yeux dans les miens.

— Où vas-tu ? demande-t-il.

— N'importe où plutôt qu'ici. Quelque part où je pourrai sentir que ma présence est au moins un petit peu désirée.

Repoussant ma chaise, je commence à boutonner mon manteau. Knott tend le bras et me retient par la manche.

— Attends, dit-il. Ne t'en va pas.

Je le regarde.

— Tu veux que je reste ?

Il hoche la tête. Je me rassois.

— Que veux-tu que je fasse ? demande Knott.

Knott

Au lieu de retourner au studio, je me dirige vers le centre-ville. Je gare ma voiture devant le premier cinéma que je rencontre et j'entre dans la salle. Le film est déjà commencé, mais je m'en moque. Je pourrais tout aussi bien contempler un écran vide. Tout ce que je désire, c'est trouver un antre obscur, une pénombre accueillante, une salle suffisamment vaste pour que je puisse lâcher la bride à mes idées noires sans qu'elles me reviennent en écho. En fait, je fixe l'écran, et je laisse ses ombres dénuées de sens m'emplir l'esprit. Je reste là pendant deux heures, me laissant absorber par la platitude des existences qui sont projetées devant moi.

À trois heures, je quitte le cinéma et rentre chez moi. La Hillman n'est pas dans le garage. Cependant, quel que soit l'endroit où Kate a passé la journée, je suis sûr qu'elle ira chercher les gosses à l'école. Elle doit s'y trouver en ce moment même, d'ailleurs. La seule question, c'est de savoir si elle les ramènera ici...

J'entre dans la maison, et j'essaie de voir si une partie des affaires de Kate ou de celles des enfants a disparu. Pour autant que je sache, il semblerait que rien ne manque, et toutes les valises sont à leur place.

Je vais dans le salon, me verse un verre, et j'attends.

Au bout d'un moment, j'entends la Hillman remonter l'allée, puis la portière avant s'ouvre à la volée et les enfants se précipitent dans le salon et sautent sur moi.

— Papa, dit Kevin, tu as vu le drôle d'œil qu'a Maman ?

— Il est tout bleu et violet, dit Nicole. Elle s'est cognée dans la porte de la cuisine, hier soir. Tu as vu quand c'est arrivé ?

— Non, dis-je en me levant.

— Ça a dû être marrant, commente Kevin.

— Où est votre mère ?

— Dans la cuisine, je pense, répond Nicole.

Je laisse les gosses dans le salon et je passe dans la cuisine. Kate a commencé à préparer le goûter des enfants. Elle ne lève pas les yeux de son travail.

Je reste là quelques instants sans parler, puis je finis par dire :

— Kate...

Elle ne fait pas attention à moi. Je m'approche d'elle. Je répète :

— Kate... Écoute...

Elle se fige sur place, et bien qu'elle me tourne le dos, elle lève les bras au ciel, doigts raidis, paumes ouvertes, comme pour me barrer la route.

— Non ! dit-elle. Je ne veux pas entendre un seul mot sortir de ta bouche.

— Mais il faut que je te parle ! Il le faut...

— Tout ce que je te demande, dit Kate, c'est quelques jours de calme. Accorde-moi au moins ça, Peter. Juste deux ou trois jours, le temps de réfléchir.

— Très bien. Tu auras tes trois jours de réflexion. Mais je voulais seulement te dire...

— Je sais ce que tu voulais me dire, Peter, et je n'ai aucune envie de l'entendre. Aucune envie, crois-moi.

Je hoche la tête, bien qu'elle ne me regarde pas. Il y a un silence.

— Et maintenant, ajoute-t-elle, laisse-moi tranquille, je te prie. Il faut que je prépare le goûter des enfants.

Je reste là quelques minutes de plus, puis je fais demi-tour et sors de la cuisine.

Plender

Quelques jours plus tard, je téléphone à Kate Knott.

— Kate, c'est Brian Plender. J'ai du nouveau.

Il y a un silence avant qu'elle réponde :

— Je vois.

— Est-ce que je peux venir vous voir ? J'aimerais mieux vous en parler de vive voix plutôt qu'au téléphone.

— Oui, dit-elle, ce serait préférable.

Je me rends chez elle en voiture, en prenant tout mon temps.

À présent, tous les arbres de la ville ont perdu leurs feuilles. Un petit vent froid taquine les stores des boutiques, et le ciel d'octobre est d'un bleu limpide. Sur les routes qui sortent de la ville, la circulation s'écoule avec nonchalance. Parfaitement détendu, je roule paresseusement vers Corella Way.

Quand j'arrive chez les Knott, j'aperçois Kate à travers la porte vitrée du vestibule. Elle m'observe tandis que je gare ma voiture dans l'allée, et elle ne me quitte pas des yeux lorsque je m'approche de la maison.

Je hoche la tête, lui dis bonjour, et elle m'ouvre la porte. Mais elle ne me répond pas, et c'est à peine si elle me regarde.

Elle m'emmène au salon.

— Voulez-vous boire quelque chose ? me demande-t-elle.

— Volontiers. Merci.

— Excusez-moi, je ne vous ai même pas proposé de vous asseoir.

Je m'installe. Elle se dirige vers le bar, l'ouvre, puis se tourne vers moi.

— J'aurais dû vous demander : vous ne préférez pas une tasse de thé ?

Je secoue la tête.

— Scotch, gin, vodka... ?

— Vodka. Avec un peu de Schweppes.

Elle verse la vodka dans le verre.

— De la glace ?

— S'il vous plaît.

— J'ai parlé de thé, dit-elle en laissant tomber un cube de glace dans le verre, parce que c'est ce que je prends d'habitude à cette heure de la journée. Mais aujourd'hui, j'ai pensé qu'un verre d'alcool serait plus approprié.

Je ne dis rien.

Elle se prépare un verre. Ses mouvements sont mesurés, précis, sobres. Chaque action est une protection fragile destinée à absorber le choc d'une éventuelle pression extérieure. Elle apporte les boissons, me tend la mienne, et s'assoit en face de moi. Nous nous dévisageons exactement comme nous l'avons fait il y a quelques jours dans mon bureau. Nous buvons. Kate repose son verre sur la table et me dit :

— Vous avez du nouveau, paraît-il ?

J'acquiesce.

— J'aimerais savoir de quoi il s'agit.

Je fouille mes poches pour trouver mes cigarettes, mais elle fait glisser un coffret vers moi sur la table basse. J'en prends une et l'allume.

— C'est très délicat, dis-je. Du fait que je suis l'ami de Peter, que je vous aime bien tous les deux...

— Vous n'êtes pas obligé de me dire quoi que ce soit si vous n'en avez pas envie, précise Kate. Mais en ce cas, pourquoi avoir téléphoné ?

— Vous auriez préféré que je ne vous appelle pas ?

Elle secoue la tête. J'ajoute :

— N'oubliez pas que c'est vous qui êtes venue me trouver.

— Oui, je sais. Excusez-moi.

Je garde le silence quelques instants.

— Je vous en prie, continuez, dit Kate. Je n'avais pas l'intention de paraître aussi cassante.

— Je le sais. Mais avant de poursuivre, j'aimerais savoir quelque chose.

— Quoi ?

— Je veux savoir ce que vous avez l'intention de faire.

— À quel sujet ?

— À propos de ce que j'ai à vous dire. Il faut que je le sache.

— Alors, il s'agit bien de ce que je redoutais.

— Voyez-vous, il faut que vous me compreniez. Je ne veux pas être responsable... Je veux dire... Je ne veux pas avoir l'impression...

— Peter est un vieil ami, et vous ne voulez pas être responsable de l'échec de son mariage.

Je n'ajoute rien.

— Mais ce n'est pas vous qui êtes responsable, dit-elle. En l'occurrence, tous les torts sont du côté de Peter. Si notre mariage doit se terminer par une rupture, ce sont ses actes qui l'auront provoquée. Vous n'êtes qu'un instrument. Sans Peter, il n'y aurait rien à raconter.

— Sans doute pas. Je voulais seulement que vous connaissiez mes sentiments dans cette affaire.

— Et ces sentiments, commente-t-elle, c'est *moi* qui en suis, à mon tour, responsable. Mon Dieu, quelle situation impossible...

— Oui, dis-je.

Elle reste quelques instants sans parler. J'examine la pièce, comme si je voulais éviter son regard.

— Dites-moi ce que vous savez, me demande Kate. Même si je le sais déjà.

Je regarde mon verre.

— Eh bien, dis-je, effectivement, vous aviez raison.

Elle hoche la tête. J'ajoute :

— Il y a bien une fille derrière cette histoire.

Après un moment de silence, elle me demande :

— C'est sérieux, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien.

— Si, dit Kate, c'est sérieux. Pour qu'il se comporte de cette façon.

Je ne réagis pas.

— Parlez-moi d'elle, demande Kate.

— Il n'y a rien à dire, en fait. Je les ai vus ensemble en trois occasions différentes. Mais je ne sais pas comment elle s'appelle.

— Je suppose qu'elle est jolie ?

Je ne réponds pas.

— Elle l'est certainement, reprend Kate. Jolie, et aussi jeune que possible.

— Effectivement, elle paraît très jeune.

— Voyez-vous, Peter a déjà eu des liaisons de ce genre... (Kate semble formuler ses pensées pour elle-même plus que pour moi.) Trois fois, déjà. Enfin, je parle de celles dont je connais l'existence. Il n'y en a qu'une, en fait, dont j'aie eu connaissance de manière irréfutable, preuves à l'appui. Pour les autres, j'étais au courant, j'avais même des certitudes, mais je n'ai jamais rien appris de précis. Mais en même temps, je savais très bien que ces aventures ne signifiaient rien pour *lui*. Oh, pour moi, ce n'était pas la même chose... Je me sentais... Enfin, peu importe. Mais pour Peter, ça ne portait pas à conséquence. Il cherchait simplement à satisfaire sa vanité. Il adore se sentir aimé. Il a besoin de l'admiration des autres, il faut toujours qu'il soit le centre de toutes les attentions. Mais je suis sûre que je ne vous apprends rien.

Je ne fais pas de commentaire.

— Alors, dit-elle, voilà ce que j'essayais de garder à l'esprit, pour ne pas devenir folle : que rien de ce que faisait Peter ne portait à conséquence.

Je prends une autre cigarette dans le coffret et l'allume au mégot de la précédente.

— Mais j'ai également pris une résolution. Je me suis toujours dit que si jamais il s'éprenait de quelqu'un, s'il mettait en danger ce qu'il partage avec moi et avec les enfants, alors, je le quitterais. Parce que je ne supporterais pas qu'il aime quelqu'un d'autre plus qu'il ne nous aime. Qu'il attache à qui que ce soit plus d'importance qu'il ne nous en accorde, à ses enfants et à moi. C'est pourquoi j'ai envie de lui reprendre tout ce qu'il possède, de le contraindre à renoncer à tout. Je veux l'obliger à prendre conscience de son mensonge, en lui faisant voir la vérité en face, en lui montrant ce qu'il a pris le risque de perdre pour toujours.

Pour la première fois, Kate me regarde droit dans les yeux.

— Vous qui les avez vus ensemble, dit-elle, vous savez que j'ai raison, n'est-ce pas ?

Je détourne la tête.

— Ils s'aiment, n'est-ce pas ?

Je me contente d'un haussement d'épaules, censé exprimer la lassitude d'un homme revenu de tout mais qui ne peut s'empêcher d'être déçu quand même.

— Oui, affirme-t-elle. Je le sais.

— Écoutez, dis-je, ne vous mettez pas dans des états pareils. Je vous en prie...

Elle commence à pleurer. Je me lève, contourné la table, et m'assieds près d'elle, sur le bord du canapé, avant d'ajouter :

— Excusez-moi, je n'aurais pas dû vous dire ce que je savais. Je n'aurais jamais...

Elle secoue la tête.

— Non, je voulais savoir. Il fallait que je sache. Il le fallait.

Je lui prends la main. Son buste bascule vers moi, et tout son poids repose contre ma poitrine.

— Il fallait que je sache, répète-t-elle. Il le fallait.

Je glisse mon bras autour de ses épaules.

— Il fallait que je sache.

— Kate...

— Il le fallait. Il le fallait.

Très doucement, je l'attire encore plus près de moi.

— Kate, écoutez, je suis navré...

— Ce n'est pas votre faute, dit-elle, tournant son visage vers moi. Ce n'est pas votre faute. C'est moi qui vous l'ai demandé.

Mes doigts, sur sa nuque, poussent lentement sa tête vers la mienne. Puis je lève mon autre main, écarte ses cheveux de son front, qui s'appuie bientôt contre le mien.

— Qu'est-ce que je vais faire ? demande-t-elle.

C'est le moment. Je l'embrasse à pleine bouche.

Lentement, nous retombons contre le dossier du canapé. Je m'écarte un bref instant pour regarder son visage. Elle lève les yeux vers moi. Puis je l'embrasse de nouveau et elle me rend mon baiser. Je sens ses bras resserrer leur étreinte autour de moi. Je fais glisser ma main jusqu'à son sein et son baiser se fait plus fougueux. Ma main descend plus bas, jusqu'à ce que mes doigts trouvent le nylon tiède de ses bas. Je presse ses cuisses encore et encore, et je sens ses bras se nouer derrière ma nuque et ma main remonte et mes doigts se glissent sous le haut de son collant et son corps commence à se tortiller, à se tordre, se pressant contre moi, et elle ne veut toujours pas laisser ma bouche quitter la sienne. À présent mes doigts plongent dans sa toison soyeuse, et bientôt...

Elle me repousse, aussi violemment qu'elle m'avait attiré à elle. Je pars en arrière, mon dos touchant le bras du canapé. Roulant sur elle-même, Kate tombe à genoux sur le tapis.

— Bon sang ! dit-elle. Bon sang de bon sang !

Elle recommence à pleurer de plus belle, toujours à quatre pattes, mais elle laisse son torse retomber sur le sol, si bien que ses fesses se dressent en l'air et que sa tête repose sur ses avant-bras.

— Bon sang de bon sang de bon sang...

Je me laisse glisser du canapé pour m'agenouiller près d'elle. Je passe mes bras autour de sa taille, mon corps se pressant contre le sien jusqu'à ce qu'elle bascule et se retrouve allongée sur le dos.

— Kate...

Soudain, son visage retrouve son calme, et ses yeux reflètent d'autres pensées. Elle étend les bras au-dessus de sa tête et ferme lentement les yeux. Je m'étends sur elle et l'embrasse de nouveau. Cette fois, elle est totalement passive. Je l'embrasse longtemps. Sa jupe est déjà retroussée jusqu'à la taille ; je fais glisser ma main jusqu'à sa taille et commence à lui ôter son collant et sa culotte. Pour y parvenir, je dois cesser de l'embrasser et me soulever sur un coude. J'ai descendu son collant jusqu'aux genoux lorsque, d'une voix neutre, elle m'annonce :

— Ça ne sert à rien.

Je me fige aussitôt.

Très vite, elle se redresse sur son séant, remonte son collant, s'écarte de moi, puis elle se relève et s'éloigne, se dirigeant vers la fenêtre.

Pendant un moment, je reste sans bouger, la flamme incandescente de ma rage brûlant derrière mes paupières. Puis je me lève à mon tour, ramassant au passage mon verre sur la table basse. J'avale l'alcool qu'il contient encore, et je le fais tourner longtemps entre mes doigts. Il faut que j'efface de mon esprit la scène qui vient de se dérouler, que je fasse de nouveau en sorte que Kate croie à mon personnage.

Finalement, je parviens à parler.

— Excusez-moi, dis-je.

Kate me tourne le dos ; elle regarde par la fenêtre.

— Ce n'est rien, répond-elle.

— Non, ce n'est pas rien. Je ne sais pas pourquoi je... Je veux dire, je n'avais pas imaginé qu'une chose pareille puisse se produire...

Elle hausse les épaules.

— Moi aussi, dit-elle, j'ai ma part de responsabilité.

— Je ne voudrais pas que vous pensiez que tout ceci était prémédité. Ce n'est pas le cas. Mais maintenant, inévitablement, vous

allez me soupçonner de...

— Ça n'a pas d'importance. Je cherchais à me venger, c'est tout.

— À vous venger ?

— De Peter. Quand nous étions allongés par terre. Je voulais que vous me preniez ; cela aurait été parfait.

— Parfait ?

— L'ironie de la chose : que ce soit vous, justement. Sachant ce que Peter pense de vous... Excusez-moi, je ne devrais pas dire ça. Mais je sais que vous comprenez ce que je veux dire.

J'entends une voiture passer dans la rue. Le bruit me paraît infiniment lointain.

— Mais je n'ai pas pu, poursuit Kate. Je pensais que ce serait possible, pourtant. L'idée m'est venue l'autre soir, quand vous avez dîné chez nous. J'ai vu que je vous plaisais. Je me suis dit : et si tu trompais Peter ? Suppose un instant que tu parviennes à le tromper, que tu sois capable d'aller jusqu'au bout ? Et puis, après qu'il m'eût frappée, après ce matin où je suis allée vous voir, j'ai vraiment *cru* que je pourrais le faire. Mais il me fallait un prétexte. Il fallait que j'aie une preuve contre Peter.

Elle se détourne de la fenêtre.

— Seulement, le prétexte n'a pas suffi. Je suis l'une de ces idiots dont les magazines féminins parlent sans arrêt, et qu'ils semblent inventer de toutes pièces. J'aime mon mari, et je ne peux que lui être fidèle. Je ne sais pas si c'est de l'amour ou de la culpabilité ou autre chose encore, mais je n'y peux rien changer. Malgré tout ce que Peter a pu faire.

Je repose mon verre sur la table.

— Vous pensez que j'ai tout manigancé, dis-je. Vous imaginez que je vous ai raconté ce que je savais dans l'espoir que...

Elle me sourit. Son sourire est intolérable. Il est tellement rempli de pitié, de tristesse, de compassion. Et d'incrédulité. Mais d'une incrédulité qui, à ses yeux, est sans importance : elle se moque bien de savoir ce qu'étaient mes vrais mobiles. Je suis un personnage insignifiant. Rien d'autre qu'un pauvre type plutôt à plaindre.

— Non, dit-elle. Vous avez fait ce que je vous avais demandé.

Je ne peux pas rester dans la même pièce qu'elle une minute de plus. Je me dirige vers la porte et je l'ouvre. Mais avant que je parte, il y a quelque chose que je veux savoir. Je lui demande :

— Au sujet de ce que je vous ai appris... Qu'est-ce que vous allez

faire ?

Elle secoue la tête.

— J'ai besoin de réfléchir, répond-elle. Et ne vous inquiétez pas. Quoi que je fasse, vous ne serez pas impliqué. Je ne dirai pas à Peter d'où me viennent mes informations.

Je referme la porte derrière moi.

Sortant de la maison, je remonte dans ma voiture, redescends l'allée et repars en suivant Corella Way. Je prends le premier virage sur la gauche et je continue à rouler, jusqu'à ce que je me retrouve sur un chemin de terre, près du fleuve.

J'arrête la voiture et j'en descends.

Je regarde Brumby, de l'autre côté du fleuve. Je vois le clocher carré de Sainte-Marie qui s'élève derrière les chênes de Beck Hill. Au-delà de Beck Hill, le soleil fait briller Westfield Road comme un ruban. En le suivant des yeux, je trouve la maison de Susan au sommet de la colline. Puis, un peu vers la droite, plus près de la rive, la carrière où gît le corps d'Eileen.

Knott

Je vais au *Ferry* au lieu de rentrer tout droit à la maison. Plender m'a dit que le dénommé Froy s'y rend parfois pour boire un verre en début de soirée.

Je m'installe au bar, sur un tabouret, et je regarde la nuit à travers la fenêtre. De l'autre côté du fleuve, on aperçoit les lumières de la rue principale de Brumby. Je me demande ce que font mes parents. Mon père est probablement au salon, assoupi, les pieds posés sur le petit siège que j'ai fabriqué au lycée, à l'atelier de menuiserie. Quant à ma mère, elle doit être assise à la table de la cuisine, en train de fumer une cigarette, pendant que la vaisselle propre égoutte sur l'évier. Rien n'aura changé. La scène est sûrement identique à ce qu'elle était il y a vingt ans, et le restera jusqu'à ce que l'un des deux meure. J'aimerais tellement pouvoir les rejoindre, entrer à mon tour dans la cuisine et m'asseoir près de ma mère comme je le faisais quand j'étais gosse, passer un moment à bavarder avec elle en attendant l'heure du ciné.

Mais pour le moment, j'attends dans un bar de l'autre côté du fleuve, dans l'espoir improbable qu'un homme que je n'ai jamais rencontré viendra prendre un verre ici même. Et tout ça parce que, quelque part, gît le cadavre d'une fille.

Le cadavre d'une fille.

Qu'a-t-il fait d'Eileen ? L'a-t-il enfouie quelque part ? Est-ce qu'il l'a mise dans un trou et recouverte de terre, pour la laisser pourrir sur place ? C'est sûrement ça. Quelle autre solution aurait-il pu trouver ? Je commence à imaginer à quoi doit ressembler Eileen en ce moment ; je pense à ce que subissent ses vêtements, ses cheveux, son visage. À cause de moi.

Très vite, je vide mon verre et me laisse glisser du tabouret. Il faut que j'arrête de penser à ça. Il faut que je rentre chez moi, que je retrouve un cadre qui possède une sorte de réalité élémentaire capable de neutraliser la crudité des images mentales qui me hantent.

Je roule aussi vite que j'en suis capable. J'arrive chez moi en moins de dix minutes.

Aucune lumière ne brille dans la maison.

D'abord, je me dis que Kate regarde peut-être la télévision dans le

noir. Cela lui arrive parfois. Puis je me rends compte que l'éclairage du vestibule est éteint, lui aussi, alors que nous le laissons toujours allumé pour que les visiteurs qui s'approchent de la maison puissent voir où ils vont.

Je me dépêche d'entrer, mais je comprends ce qui s'est passé avant même de trouver le mot de Kate.

Le texte en est le suivant :

Peter,

Je suis partie chez mon père avec les enfants. J'ai besoin de rester éloignée de toi un moment. Ne viens pas nous voir. Cela ne ferait qu'envenimer la situation. Je t'appellerai dans quelques jours, lorsque j'aurai pris une décision.

Kate

Après avoir relu son mot plusieurs fois, je m'assieds sur le canapé et mon regard fait le tour du salon. Dans la pièce déserte, le vide est palpable. Devant moi, les rideaux sont ouverts, et la nuit noire me regarde au fond des yeux. Les meubles semblent me hurler leur silence aux oreilles. Et mes yeux reviennent sans cesse au rectangle obscur de la fenêtre, comme si je m'attendais à voir apparaître la silhouette d'une jeune fille morte qui illuminerait la nuit.

Je me rue sur le téléphone et compose le numéro de Plender.

Au début, je crois qu'il est sorti, parce que la sonnerie retentit longtemps. Puis j'entends sa voix :

— Brian Plender à l'appareil.

— C'est Peter, dis-je. Je te dérange ?

— Peter, mon vieux. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Tu es occupé ?

— Pas particulièrement. Pourquoi ?

— Je me demandais si je pourrais te voir.

— Des problèmes ?

Il l'apprendra tôt ou tard. Alors, autant le lui dire.

— C'est Kate. Elle est partie.

Il y a un court silence avant qu'il ajoute :

— Partie ? Où ?

— Chez son père. Elle est allée chez son père pour quelques jours.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça a de si terrible ?

— Il se pourrait qu'elle ne revienne pas.

Le silence est plus long, cette fois.

— Tu sais, dit-il, je suis vraiment désolé pour toi, je t'assure. Elle est vraiment bien, cette petite Kate. Je regrette qu'elle soit partie. Mais je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire pour toi.

— Non, dis-je, ce que je veux dire, c'est que je me sens seul.

— Et ?

— Et j'avais envie... d'être avec quelqu'un.

— Alors, tu as téléphoné à ton vieux copain Brian.

— Oui.

— Je suis content de constater que tu n'as pas hésité à le faire.

— On peut se voir ?

— Bien sûr. Où ?

— Je ne sais pas. Je n'ai envie d'aller nulle part.

— Eh bien, tu ne me facilites pas la tâche, dis donc.

— Non, mais je pensais que tu pourrais peut-être venir ? Chez moi ?

— Tu veux que je vienne chez toi ?

— Oui, j'aimerais bien. On pourrait boire un verre, parler...

— Ça me paraît une bonne idée. Bon, c'est d'accord. À quelle heure veux-tu que je vienne ?

— Tu peux venir tout de suite ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Mais je peux être là vers neuf heures, si tu veux.

— Oui, dis-je. À neuf heures. Ou plus tôt, si tu préfères.

Je repose le téléphone, me lève, tire les rideaux, et allume la télévision. Puis je me sers un verre, m'installe sur le canapé et je fixe l'écran jusqu'à ce que j'entende la voiture de Plender se garer dans l'allée.

Je me précipite vers la porte d'entrée. Je l'ouvre, et je regarde Plender venir vers moi d'un pas nonchalant. Il entre dans le halo de lumière que projette le couloir. Il sourit en atteignant la porte.

— Je suis content que tu sois venu, dis-je.

Il passe devant moi et se dirige vers le salon sans me répondre.

Je lui prépare un verre et nous nous asseyons l'un en face de l'autre.

— Alors, demande-t-il, tu as la maison pour toi tout seul ?

Je hoche la tête.

— Oui, dis-je. Je ne m'attendais pas à une chose pareille.

— Avec les femmes, on ne peut jamais savoir. Un jour, elles disent blanc, l'autre noir. Aucune logique.

— Je ne sais pas ce que je vais faire.

— Continue ta vie, tout simplement. Elle reviendra.

— Non. Je le sais.

— Mais si, elle reviendra. Je connais les femmes. Elle ne voudra jamais renoncer à tout ça.

Je me lève, vais jusqu'au bar, et je rapporte les bouteilles pour les poser sur la table.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de te téléphoner, dis-je. Je ne supporte pas de rester seul, en ce moment.

— Comment ça se fait ?

Je regarde Plender droit dans les yeux.

— Tu devines sûrement pourquoi, dis-je.

— Oh... Oui. Oui, je vois à quoi tu penses. Tu... euh, tu as tendance à te sentir un peu nerveux, c'est ça ?

Je hoche la tête.

— Tu devrais suivre mes conseils, ajoute Plender. Oublie toute cette histoire. Il ne t'arrivera rien.

— Je n'arrive pas à oublier. Je pense à elle sans arrêt. Je pense à cette fille.

Plender garde le silence. Je poursuis :

— Écoute, je sais que tu ne veux pas me le dire, mais il faut que je sache. Ça me ronge continuellement. Je serais peut-être soulagé si tu m'apprenais ce que tu as fait.

Plender sourit et secoue la tête.

— Dis-moi seulement ce que tu as fait d'elle. Tu n'as pas besoin de me préciser à quel endroit.

— Comment ça ?

— Est-ce que... Tu l'as enterrée ?

Plender sourit de nouveau et boit une gorgée d'alcool.

— Que veux-tu que j'en aie fait ? Tu crois que je l'ai laissée traîner quelque part, pour qu'un passant trébuche sur le cadavre ?

J'enfouis mon visage dans mes mains.

— Je n'en sais rien, dis-je. Je n'en sais rien.

— Bon, d'accord. Je vais te le dire. Elle se trouve sous terre dans un endroit tranquille. Elle ne doit plus être très fraîche, à l'heure qu'il est.

— Arrête. Je t'en prie.

— C'est toi qui m'as posé la question, dit Plender. Moi, j'étais sûr que la réponse ne te soulagerait pas tant que ça.

— Dis-moi seulement que tout finira par s'arranger. C'est tout ce que je veux entendre. Que tout finira par s'arranger.

— Mais c'est ce que je n'arrête pas de te répéter, mon vieux. Tu ne peux pas dire le contraire. Seulement, j'ai l'impression de gaspiller ma salive.

— J'ai peur, dis-je. Tu dois t'en rendre compte.

Il hoche la tête.

— Oui. Bon, dit-il, si on changeait de sujet ? Pour que tu penses à autre chose ?

Je ne réagis pas.

— Je vais te dire ce qu'on va faire, reprend Plender. J'y pensais justement l'autre jour, en fait. Tu te souviens de cette fois où le vieux Pondy nous a surpris en train de chaparder des fruits dans son verger ?

J'acquiesce d'un signe de tête ; la nausée m'envahit et m'assomme.

— Bon sang, dit-il. Quelle rigolade ! Tu te souviens ? Je me suis fait prendre, et Dreevo et toi...

Plender

Je suis réveillé par le soleil qui me taquine le visage. Ouvrant les yeux, j'examine la chambre. Elle est encore mieux à la lumière du jour. Superbe, en fait. Parfaite dans les moindres détails. Conçue et décorée avec le plus grand soin.

Repoussant les draps, j'enfile la robe de chambre que Knott m'a prêtée. On dirait qu'elle a été choisie, elle aussi, pour être en harmonie avec le décor.

Je sors dans le couloir et jette un coup d'œil dans la chambre de Knott. Il dort encore. Je vais à la cuisine faire du café, le rapporte au salon, et m'installe sur le canapé où je me suis assis avec la femme de Knott.

Elle va regretter ce qui s'est passé ce jour-là. Je vais devoir renoncer, bien sûr, à lancer Knott sur les traces de Froy. Mais ce n'est pas grave. Le cas de Froy n'a rien d'urgent. En ce qui concerne Kate, en revanche, je ne peux pas attendre. Mes souvenirs sont trop cuisants. Le seul problème, c'est que je n'ai aucune idée de l'endroit où habite son père.

La porte du salon s'ouvre, et Knott entre, encore en pyjama.

— Salut, aube radieuse, dis-je.

Knott ne répond pas. Je lui montre la cafetière, sur la table basse.

— Il est tout frais. Prends-en une tasse. Tu m'as l'air d'en avoir besoin.

Knott repart. Il revient avec une tasse et se sert un café. Je lui demande :

— Alors, quel est le programme de la journée ?

— Quoi ? dit Knott.

— Ton plan d'action. Tu travailles, ou tu fais autre chose ?

— Oui, je travaille. Il faut que j'aille au studio.

— Un samedi ?

— Oui. On est en retard.

— Il y a beaucoup à faire ?

— Oui.

Je m'étire sur le canapé.

— Eh bien, moi, dis-je, c'est le jour où je prends le temps de vivre. J'aime bien rester les doigts de pied en éventail, le samedi. Tu vas travailler toute la journée, hein ?

Il hoche la tête.

— À quelle heure tu vas rentrer ?

Il me regarde avec des yeux ronds. J'ajoute :

— Je me disais... Si jamais tu devais, ce soir, te sentir aussi seul qu'hier, alors je ferais peut-être mieux de rester dans les parages, non ? Je n'ai rien de prévu, ce week-end. Je veux dire, c'est à toi de voir...

Il détourne la tête.

— Brian, répond-il. Hier soir, je...

— Ça va, j'ai compris, dis-je en me levant. Si tu n'as pas besoin de moi, je n'ai aucune raison de traîner ici, non ?

Je parviens jusqu'à la porte avant qu'il ne m'arrête :

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. J'aimerais bien que tu restes. Je serais plus rassuré si tu ne partais pas.

— J'aime mieux ça. Tiens, quand tu rentreras ce soir, pourquoi est-ce qu'on n'en profiterait pas pour passer une bonne soirée ensemble ? On pourrait enfiler un costume, descendre en ville, et boire quelques verres. Comme au bon vieux temps. Ça te ferait un bien fou.

Knott ne répond pas. J'insiste :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Knott

Je roule vers la ville, mais je ne me préoccupe pas de la circulation. Dans mes pensées, il n'y a de place que pour le cauchemar qu'est devenue ma vie. Je m'attends sans cesse au pire. Ma femme m'a quitté. Je suis entre les mains de Plender, comme une marionnette. Je traverse chaque jour qui passe en traînant le fardeau de ce qui est arrivé. Je me transforme peu à peu en une sorte de créature sinistre, apeurée, au regard fixe. Ma tête est sur le point d'exploser sous la pression qui s'accumule en moi. Quand j'arrive au studio, je me mets tout de suite au travail, tâchant de cantonner mes pensées, comme mes gestes, à un niveau purement machinal. Mais à onze heures et demie, alors que je fais une pause, attendant que l'eau de la bouilloire soit chaude, la quiétude du studio commence à me miner ; des images de ce qui s'est passé ici même se mettent à prendre forme dans le silence de la pièce.

Rageusement, j'éteins la bouilloire électrique, je mets mon manteau, et je quitte le studio.

Il faut que je récupère Kate et mes gosses.

Plender

La vapeur monte à la surface de la baignoire remplie d'eau chaude. Du bout du pied, je ferme le robinet. Je reste allongé un moment dans le bain, laissant la sueur et la condensation ruisseler sur mon visage. Puis je me lave, me sèche, et je me plante devant le miroir qui couvre tout le mur pour me raser avec le rasoir électrique de Knott.

Quand j'ai terminé, je remets la robe de chambre de Knott, je vais à la cuisine, je me prépare un petit déjeuner, et je lis le journal. Puis j'allume une cigarette et je commence à fouiller la maison. Je veux trouver un document quelconque portant le nom de jeune fille de Kate Knott, un certificat de mariage par exemple, qui me permettrait de chercher le nom de son père dans l'annuaire. Je ne peux pas espérer que Kate appelle Peter, ici, à la maison. Je suis pratiquement certain qu'elle ne reprendra contact avec lui que par l'intermédiaire de ses avocats. Et ce que j'ai à lui apprendre fera de cette quasi-certitude un fait certain.

Je commence donc mes recherches. Je peux prendre mon temps, profiter de l'occasion. J'ai toute la journée devant moi.

Knott

J'avais oublié quelle date nous étions.

J'arrête ma voiture dans l'allée qui mène à la maison de Mark Dixon, à mi-chemin de l'entrée, et je regarde le nombre impressionnant de voitures garées devant chez lui. Il doit bien y en avoir une centaine, la plupart avec chauffeurs. Je ferme les yeux. Bon sang, c'est son anniversaire. Pourquoi faut-il que cela tombe justement aujourd'hui ? Tous les ans, c'est la même chose : il invite tous ses amis, ses associés et ses concurrents à cette gigantesque réception qui commence à midi et traîne parfois jusqu'au début de la soirée. Il y a toujours trois ou quatre bars installés spécialement à divers endroits de la maison, et un buffet qui ne se dégarnit jamais. Kate et moi sommes toujours censés assister à l'événement, pour regarder Dixon jouer à l'industriel bienveillant, aimé et admiré de tous.

Je lâche un juron. Comment parler à Kate dans ces circonstances ? Comment l'obliger à m'écouter ? Je connais Kate. Si je tente de l'approcher, elle se servira de la foule comme d'un paravent, elle en profitera pour m'échapper, avec la certitude que je n'oserai jamais lui faire une scène. Pas ici.

Mais la situation a quand même un avantage. Au moins, je vais pouvoir franchir la porte d'entrée.

Je gare ma voiture et gravis les marches. Les gens qui gardent la porte me connaissent, et nous échangeons un signe de tête.

Le hall est bondé. Je cherche Kate des yeux, mais je ne la vois nulle part. Je ne veux pas m'aventurer trop loin dans la maison, au cas où je tomberais sur son père. Heureusement, j'aperçois Negus, le majordome de Dixon, qui se dirige vers le bureau. Je me fraye un chemin dans la cohue et je le rattrape.

— Negus, où est M^{me} Knott ?

— M^{me} Knott ? répète-t-il, me décochant un regard qu'il doit me réserver depuis longtemps. Je n'en ai pas la moindre idée, je le crains.

— Très bien, dis-je. Vous avez reçu des instructions. Mais vous n'avez pas envie, j'en suis sûr, que je fasse du scandale ici même. Alors, je vous conseille de me répondre. Où est-elle ?

— M^{me} Knott est sortie.

— Allons, je sais bien qu'elle est là.

— Elle réside ici de façon temporaire, monsieur, dit Negus. Mais en ce moment, je peux vous l'assurer, il se trouve qu'elle est sortie. Je crois qu'elle a emmené les enfants se promener près du fleuve. J'ai bien peur de ne pas savoir à quelle heure elle reviendra.

Je le fixe longuement. Il ne ment pas. Cette année, Kate doit avoir envie de passer le moins de temps possible à la réception donnée par son père.

— À présent, monsieur, si vous voulez bien m'excuser ?

Negus s'éloigne. Pour aller aussitôt prévenir Dixon que je suis là, bien sûr. Eh bien, qu'il aille se faire foutre. J'y suis, j'y reste, au moins jusqu'au retour de Kate.

Je m'approche d'une table dressée sur des tréteaux et je demande un grand scotch.

Plender

La lettre est datée du douze avril cinquante-neuf.

« Cher Peter,

Comment exprimer par des mots tout ce que j'ai envie de dire ? Quand je t'ai quitté ce soir, j'étais en proie à une foule de réflexions et de sentiments différents, certains merveilleux, d'autres effrayants, et qui tous tiraillaient mon esprit dans des directions opposées.

Ce qui est arrivé ce soir était si incroyablement merveilleux que je suis bien incapable de décrire ce que je ressens. Les mots "je t'aime" ne sauraient suffire. Et pourtant, j'ai peur. Peur que ce qui s'est passé risque de tout changer entre nous. Non pas les sentiments que j'éprouve, mais ton attitude envers moi. Tu pourrais redouter, maintenant que cela est arrivé, que je ne sois plus la même avec toi. Tu vois, je devine toutes tes craintes.

Mais, mon amour, je ne changerai jamais vis-à-vis de toi. Je t'aime trop. Il faut que tu me croies. Rien ne va changer. Sinon en mieux. Mais comment les choses pourraient-elles aller encore mieux alors que tout est déjà si merveilleux ?

Je t'aime

Kate »

Je pose cette lettre sur la coiffeuse, avec les autres.

Knott

Je suis des yeux Kate qui vient vers moi en traversant la foule, mais elle ne me regarde pas. Quand elle me rejoint, elle demande un rafraîchissement au serveur. Elle en avale une gorgée, puis elle me dit :

- Je me doutais bien que tu ferais ça.
- Kate, ce n'est pas un endroit pour parler.
- Si, réplique-t-elle, c'est le meilleur endroit pour parler.
- Pas pour ce que j'ai à dire.
- Je ne veux pas entendre ce que tu as à dire.
- Il faut que tu m'écoutes !

Je vacille sur mes jambes, bousculant légèrement la table.

— Mon Dieu, tu ne peux vraiment pas t'empêcher de te mettre dans des états pareils ?

Le brouhaha de la réception enfle dans mes oreilles.

— Kate...

— Peter, dit-elle, je veux que tu m'écoutes. Je vais te dire quelque chose, et puis je m'en irai. Si tu fais quoi que ce soit, je te préviens que j'ai parlé à mon père et qu'il te fera jeter dehors.

— Je l'ai déjà vu. Il se délecte de ce qui nous arrive. Il attendait ça depuis le jour de notre mariage.

Kate écarte une mèche de cheveux de son front.

— Peter, tu veux bien m'écouter ?

Je ne dis rien.

— Je te quitte, annonce Kate.

Je la regarde dans les yeux. Tout ce qui l'entoure devient flou.

— Ce que je suis en train de te dire, c'est que je veux divorcer. Je n'ai plus aucune envie de vivre avec toi.

Je secoue la tête.

— Non, dis-je. Tu ne parles pas sérieusement.

— Si, Peter.

— Ce n'est pas possible.

Elle ne répond pas. J'insiste :

— Pas maintenant. Tu ne peux pas me quitter maintenant.

— Pourquoi pas maintenant ?

Je secoue la tête.

— Précisément ! dit-elle avant de s'éloigner.

J'essaie de la rappeler.

— Kate !

Mais je sais qu'elle ne m'entend pas. Je me fraye un chemin dans la foule, dans la direction qu'elle a prise. Elle a disparu. Je parviens jusqu'au pied de l'escalier, puis je renonce. À quoi bon ? Malgré mon ivresse, je sais que Kate pense ce qu'elle m'a dit. Et je sais que je ne peux rien dire ni faire pour qu'elle revienne sur sa décision. Et je suis trop mal en point, trop abattu pour tenter quoi que ce soit.

Je m'assieds sur les marches. Bon sang, qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Je reste un moment au bas de l'escalier, à regarder les invités passer et repasser dans mon champ de vision. Je n'ai aucune envie de bouger, ni de faire quoi que ce soit. C'est comme si le fait de bouger devait réveiller toutes mes perceptions et remettre en ordre mon système nerveux, ouvrant une brèche où la douleur s'empresserait de s'insinuer.

Puis quelqu'un vient s'asseoir près de moi.

— Vous ne vous ennuyez pas ? demande une voix.

Je tourne légèrement la tête.

— La réception... reprend-il. Ça ne vous ennue pas ?

Je ne réponds pas.

— Vous êtes le gendre de Mark, n'est-ce pas ?

Je détaille attentivement le personnage. Cheveux argentés, peignés en arrière. Veste de sport en cuir. Cravate aux couleurs vives. Exactement comme sur la photo...

— Je m'appelle Froy, dit-il en me tendant la main. Je suis un associé de Mark, l'un des plus proches.

... comme sur la photo que Plender m'a donnée.

Froy ?

Je scrute son visage.

La chevelure d'argent. Les yeux. La bouche, et le sourire qu'elle

dessine. La pression de ses doigts.

Je frémis. La nausée monte en moi.

Il me tient toujours la main.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Allez-vous-en.

Il me lâche la main et me regarde d'un air stupéfait.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, bon sang ?

La pression accumulée en moi finit par me faire exploser.

J'agrippe le type par la cravate et commence à le secouer de toutes mes forces. Son verre lui échappe des doigts, et soudain le vacarme de la réception fait place à un silence total. Le seul bruit qu'on entend est le fracas du verre de Froy qui vole en éclats sur le sol. Le seul bruit, à l'exception de mes hurlements. Je n'ai qu'une vague idée des paroles qui jaillissent de ma bouche, des paroles où il est question de Kate et d'Eileen et de Plender et de Peggy. Puis je perçois un mouvement derrière moi. Alors, je jette Froy à terre, je bondis pour échapper à la menace que je sens dans mon dos, et je fonce dans la foule frappée de stupeur, criant le nom de Plender tout en courant.

Plender

Vers neuf heures, je commence à m'inquiéter un peu. Je sais que Knott a beaucoup de travail, mais il m'a dit qu'il rentrerait de bonne heure ; assez tôt, en tout cas, pour qu'on dîne ensemble avant de sortir. Depuis huit heures, j'ai appelé le studio deux ou trois fois, mais personne n'a répondu. Où peut-il bien être, bon sang ? Je déteste les moments pendant lesquels je ne sais pas où il se trouve. Ce sont les plus dangereux pour moi, ceux où il risque le plus de faire une bêtise.

Allumant une cigarette, j'entre dans la chambre des Knott et je l'examine soigneusement. Seul un spécialiste s'apercevrait que je l'ai pratiquement mise sens dessus dessous. Mais j'ai perdu mon temps. J'ai fouillé tous les tiroirs et tous les placards de la maison sans découvrir un seul document portant le nom de jeune fille de Kate Knott.

Je vais dans la cuisine me faire une nouvelle tasse de café.

Où est donc passé Knott ?

Knott

Les premières lueurs du jour pénètrent par la fenêtre de ma chambre d'hôtel. Je suis étendu sur le lit, le dos appuyé aux oreillers que j'ai calés contre le mur. Il y a dix-sept ou dix-huit heures que je n'ai pas changé de position. Je ne veux pas bouger, je n'ai envie de rien faire. J'ai presque vidé une bouteille de scotch, mais j'ai dépassé le stade de l'ivresse, et le sommeil refuse de venir. Alors, je reste allongé là, et je laisse les événements de cette dernière semaine s'épanouir dans mon cerveau comme une fleur filmée en accéléré. Toute douleur a disparu, à présent, et il ne me reste qu'un sentiment de désespoir qui me paralyse.

Mais au moins, j'ai pris une décision.

Plender

À deux heures et demie, le dimanche après-midi, je quitte la maison de Knott et je rentre chez moi. Cela ne sert à rien de rester plus longtemps. J'appellerai son numéro à intervalles réguliers jusqu'à ce qu'il soit rentré. En supposant qu'il rentre. Mais je ne peux rien faire d'autre. Je n'ai qu'à attendre. En revanche, s'il lui prend l'envie d'entrer dans le commissariat le plus proche, je suis couvert ; ma version des faits est à toute épreuve. Ce que j'avais l'intention de révéler à Kate Knott, je peux le dire à la police. Il me sera facile de faire croire que j'ai découvert la liaison de Knott avec la disparue, en trouvant dans son studio des photos de la fille en question. Si Knott contre-attaque, en disant que je me suis débarrassé du corps à sa place sans même qu'il me l'ait demandé, on pensera qu'il prend ses désirs pour la réalité. Le seul épisode qui peut sembler légèrement suspect, c'est mon emprunt de la voiture de Knott en pleine nuit. Encore que cela puisse paraître suffisamment extravagant pour être vrai. Comme mon explication a réussi à convaincre Kate, elle sera bien assez plausible pour ces messieurs.

Mais de toute façon, bon sang, il n'y a *aucun* risque que Knott franchisse la porte d'un poste de police. Quand on fait le tour de la question, on se rend compte qu'il tient bien trop à sa petite personne pour faire une chose pareille.

En montant chez moi, je prends dans ma boîte à lettres le dernier enregistrement en date des appels de Froy. Je l'emporte dans ma chambre. Je referme la porte derrière moi, j'ôte mon pardessus et ma veste et les suspends au porte-manteau. Puis j'enfile un gros chandail et j'allume le radiateur à gaz.

Ensuite, je me prépare une tasse de café, je place la bande magnétique sur mon appareil, et je m'installe sur mon lit avec une cigarette et mon café pour écouter la conversation.

Knott

D'abord, je rentre chez moi, au cas où Plender y serait encore. Du moins, c'est l'argument auquel je me raccroche. Sa voiture n'est plus dans l'allée, mais j'entre dans la maison quand même. Je passe dans toutes les pièces, et je reste un moment dans chacune d'elles, tranquillement, mon regard notant tous les détails qu'on ne remarque pas d'habitude : la bouteille de parfum renversée sur la coiffeuse de Kate, le vieil ours en peluche en haut de l'armoire dans la chambre des gosses, la pile de vieux journaux que Kate conserve à côté du bloc de l'évier. J'enregistre tout, calmement, mais chaque détail aggrave le poids qui me pèse sur l'estomac. Cependant, je *reste* maître de moi, car je sais que s'il en était autrement, l'exercice que je m'impose n'aurait plus de sens. Quand j'en ai terminé, j'ouvre l'un de nos albums de photos et j'y prends un cliché où nous sommes tous ensemble ; il a été pris par un photographe ambulant sur la promenade du bord de mer à Scarborough. Je le glisse dans ma poche et m'apprête à quitter la maison.

Je suis déjà dans le vestibule quand le téléphone commence à sonner. Je m'arrête net, me demandant si je dois répondre ou non. Puis je me dis que c'est peut-être Plender ; je retourne dans le bureau et soulève le combiné.

C'est Kate.

— Peter ? dit-elle.

— Oui.

Il y a un silence. Puis elle ajoute :

— Je me demandais ce qu'il t'était arrivé. Si tu allais bien.

Mon Dieu. Je me dis : non, pas maintenant. Pas maintenant que j'ai pris ma décision.

Je lui réponds :

— Ça va.

Kate ne dit rien. J'ajoute :

— Je te demande de m'excuser, pour hier.

— Écoute, Peter. J'ai parlé à Papa. Il connaît Plender. Il a entendu parler de lui, je veux dire. Tout comme l'homme que tu as frappé. Ils

voulaient savoir quel rapport il y avait entre Plender et toi. Je leur ai raconté ce qui s'est passé, comment vous vous êtes rencontrés, et ils m'ont paru s'en inquiéter. Je n'ai pas réussi à savoir pourquoi ; pas tout à fait. Mais Papa veut te parler. Il estime qu'il est très important que tu lui parles. Moi aussi. Je crois que tu as de graves ennuis. À cause de Plender.

— Kate...

— Peter, je veux revenir chez nous.

Je suis incapable de parler.

— Je veux t'aider. Quels que soient tes ennuis. Mais écoute, parle à Papa d'abord. Il est ici en ce moment. Après...

Je raccroche le téléphone et je reste longtemps sans bouger, à écouter le silence de la maison.

Plender

Je n'arrive pas à croire ce que j'entends. Même après avoir passé la bande trois fois.

Il y a la sonnerie habituelle, puis on décroche et la voix de Froy annonce :

— Brown à l'appareil.

— Vous avez des nouvelles ? demande le dirigeant du Mouvement.

— Nous avons placé son appartement sous surveillance, mais il n'est pas encore réapparu.

— Et à son bureau ?

— La même chose.

Il y a un silence. Puis le dirigeant ajoute :

— J'aimerais savoir ce qui se passe exactement.

— Moi aussi, monsieur. Quelle que soit la nature du problème, je crains que nous devions le considérer comme dangereux pour le Mouvement.

— Sans aucun doute. Cet après-midi, j'ai soutiré à ma fille autant de renseignements qu'il m'était possible de le faire sans éveiller ses soupçons, mais il y a peu de choses à ajouter à ce qu'elle a dit lorsque vous étiez là : mon gendre et lui se sont rencontrés il y a une semaine environ, il est venu deux fois à la maison, la seconde à la demande de ma fille pour cette histoire de divorce, et c'est tout.

— S'il y a autre chose à savoir, nous le découvrirons en l'interrogeant, monsieur.

— Bien sûr. Mais dans tous les cas de figure, il est fini. Il se rapproche trop de moi à mon goût. Nous allons devoir nous débarrasser de lui.

— Oui, dit Froy. Voyez-vous, je ne peux m'empêcher de craindre le pire, comme je vous l'ai expliqué. Le chantage est son gagne-pain, et je crains fort que votre gendre soit sur ses tablettes.

— Si jamais il découvrirait le lien qui existe entre mon gendre et moi...

— Je sais.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Rien avant demain. Les hommes qui se chargeront de lui sont partis au meeting, et ils ne rentreront que demain, tard dans l'après-midi. Mais je leur confierai le travail dès leur retour.

— Appelez-moi dès que vous aurez du nouveau.

— Comptez sur moi, monsieur.

Puis la communication est coupée. J'arrête mon magnétophone.

J'ai déjà repéré le type qui surveille l'entrée de l'immeuble.

Je m'assois sur mon lit, tâchant de digérer la nouvelle, mais les idées qui bouillonnent dans ma tête refusent toute tentative de mise en ordre. La seule constante, dans ce désordre, c'est la répétition du mot : *fini*.

C'est terminé. Toute l'opération est en l'air. Je suis fini. Je me suis achevé moi-même.

Je me lève.

C'est maintenant que j'ai besoin de tout mon sang-froid ; j'ai un plan prévu de longue date pour ce genre de situation. Il faut que je me ressaisisse et que j'accepte ce qui est arrivé, même si cela me rend malade. Sinon, je ne suis plus seulement fini : je suis déjà mort. Je pose mon sac de voyage sur le lit. J'ouvre mon coffre, j'en sors mon argent et mes photocopies, je les mets au fond du sac, et les recouvre de quelques vêtements. Je prends mon pistolet et mon étui d'aisselle dans mon tiroir. Jetant l'arme sur le lit, je commence à attacher les sangles de mon étui.

On frappe à ma porte. Je ne bouge pas.

— Monsieur Plender ! dit la voix de M^{me} Fourness. Il y a un monsieur qui veut vous voir.

Je ne réponds pas.

Je l'entends marmonner quelque chose à l'intention de quelqu'un, puis elle ajoute :

— C'est un certain M. Knott. Vous êtes là ?

Je m'approche de la porte et l'entrebâille de dix centimètres. Puis je l'ouvre en grand quand je vois Knott à côté de M^{me} Fourness.

— J'espère qu'on ne vous dérange pas, dit-elle. Ce monsieur m'a affirmé que non.

— Il n'y a pas de problème.

Knott entre dans la chambre et je referme la porte derrière lui. Je le vois regarder mon sac et mon arme.

— Oui, dis-je. Je m'en vais.

— Tu pars ? Pourquoi ?

Tout à coup, je me sens très fatigué.

— Tu ne croirais jamais ce qui m'arrive.

— Mais tu ne peux pas t'en aller maintenant.

— Ah bon ? Et pourquoi donc ?

— Parce que, répond Knott, je veux que tu me montres où est Eileen.

Je souris.

— Je regrette, dis-je.

— Mais tu n'as rien à craindre, insiste-t-il. Je ne citerai pas ton nom. Je ne dirai pas un mot sur ton compte à la police. J'ai seulement besoin de savoir où se trouve le corps. Il leur faut absolument un cadavre. Sinon, ils risqueraient de ne pas me croire.

Je le regarde. Il a dû perdre complètement la tête. Il ne se rend même pas compte qu'après mon départ, il n'aura plus aucun souci à se faire. Bon sang, ce serait comique que je sois obligé de lui expliquer ça moi-même.

Puis le téléphone sonne. Sans réfléchir, je décroche. À la seconde où je porte le combiné à mon oreille, la communication est coupée. Ils sont déjà en route. Il est trop tard.

Knott ramasse le pistolet sur le lit.

— Emmène-moi, dit-il. Il faut que je sache où elle est.

Je le regarde. Les autres seront ici dans quelques minutes. Mon plan ne sert plus à rien, à présent. À moins que...

— Je veux savoir, répète Knott. Je t'en prie, emmène-moi.

Ils n'essaieront pas de m'enlever de force si Knott est avec moi, j'en suis sûr. C'est un principe que je leur ai appris : jamais en plein jour, pas quand on risque d'être identifié. Mais à la carrière, ce sera différent. Si je les laisse me suivre, il fera nuit quand nous arriverons. Alors, ils tenteront leur chance. Mais là-bas, c'est moi qui aurai l'avantage. Je connais chaque pouce de terrain.

J'enfile ma veste et je prends mon sac.

— Très bien, dis-je. Je t'emmène.

Knott

Plus nous approchons du but, plus la terreur me gagne. C'est l'idée d'être tout près d'une chose qui a été vivante, une chose à laquelle j'ai fait l'amour, et qui se trouve à présent sous la terre, envahie par les créatures qui grouillent sous le sol... Fermant les yeux très fort, je plonge la main dans ma poche et je serre la crosse froide de l'arme de Plender, comme un gosse qui a peur du noir agrippe son pistolet en plastique sous les couvertures.

Après trois quarts d'heure de route, je commence à deviner l'endroit où Plender m'emmène. Je lui demande :

— Où ? Où l'as-tu mise ?

— C'est ce que je vais te montrer, mon vieux. Je suis là pour ça, non ?

— Ce n'est quand même pas... Tu ne l'as pas mise là-bas ?

— Attends un peu, répond-il. Tu vas voir. Bienvenue dans le train fantôme de Brian Plender. C'est au terminus que ça commence à être intéressant.

Il se met à siffloter dans son coin.

Plender

Ils sont restés derrière moi pendant tout le trajet. Je dois leur tirer mon chapeau : c'est du bon travail. Quelqu'un d'autre que moi ne se serait jamais douté qu'il était suivi.

Nous atteignons le sommet de la colline qui domine Brumby. Juste avant de tourner à gauche pour emprunter le chemin de terre qui mène à la carrière, je propose à Knott :

— Tu veux qu'on passe prendre une tasse de thé chez ta mère avant d'aller sur les lieux du crime ?

— Ferme-la ! dit-il.

Je ris.

— Dis donc, Brian, je n'aime pas beaucoup ton nouveau genre. Alors, change de ton, tu veux ?

Nous arrivons à la trouée dans les branchages qui marque l'entrée de la carrière. Au ralenti, je fais avancer la Cortina sur le chemin étroit jusqu'à ce qu'il débouche dans la cuvette de la carrière, puis je tourne à droite et je me dirige vers l'ancien bâtiment des machines.

Lorsque nous l'atteignons, je coupe le moteur et les phares.

Knott est assis tout droit sur son siège, pétrifié par la peur.

— Eh bien, dis-je, nous y voilà.

J'ouvre ma portière, je sors de la voiture, et je tends l'oreille. Je repère, à peine audible, l'autre voiture qui avance au pas sur le chemin. Je regarde l'entrée de la carrière. Le crépuscule cède la place à la nuit noire, à présent, et la percée où débouche le chemin de terre est à peine visible.

Je fais le tour de la Cortina, je frappe le toit du poing, et j'ouvre la portière.

— Allez, tu sors, maintenant, dis-je. Ce n'est pas le moment de tergiverser. On n'a pas toute la nuit devant nous.

Knott descend de voiture comme s'il s'attendait à ce qu'une chose immonde surgisse des ténèbres pour lui sauter dessus.

— Par ici.

Je me dirige vers le bâtiment. Knott me suit ; il marche sur des

œufs. Je m'arrête près des bennes en fonte renversées sur le sol.

— Voyons, dis-je en me frottant le menton. Réfléchissons un instant. C'était laquelle, déjà ? Tu sais, je ne suis pas tout à fait certain de m'en souvenir.

Knott fixe les bennes.

— Elle est là-dessous ? demande-t-il.

— Euh, oui, c'est ça. Mais sous laquelle ?

Knott me dépasse et avance d'un ou deux pas, comme attiré par un aimant. J'ajoute :

— Dis donc, tu sais à quoi ça me fait penser ? Tu as déjà vu, sur les marchés, les joueurs de bonneteau qui utilisent trois tasses et une cacahuète ? Ils prennent les paris, et tu dois deviner sous quelle tasse est cachée la cacahuète. Ça y ressemble un peu, tu ne trouves pas ?

Knott tombe à genoux.

— Mon Dieu, murmure-t-il. Mon Dieu, aide-moi, je t'en supplie.

— Allons-y, dis-je. Allons-y, messieurs-dames. Faites votre choix et passez la monnaie.

L'autre voiture débouche du chemin et le bruit du moteur s'amplifie subitement quand il résonne dans la carrière.

Dans un soubresaut, Knott fait volte-face, comme un lapin pris au piège.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

— Des amis à moi.

Je vois leurs phares s'éteindre et les portières s'ouvrent.

— Que se passe-t-il ? dit Knott. S'il te plaît, réponds-moi.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Mais maintenant que j'ai tenu ma promesse, j'aimerais bien récupérer mon arme.

Knott plonge la main dans sa poche et se relève d'un bond, sortant l'arme en avançant vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurle-t-il. Je veux savoir ce qui se passe.

— Mais bon sang, tais-toi donc ! Et passe-moi ce satané flingue. Il faut que je tente quelque chose pendant que c'est encore possible.

J'entends les autres se rapprocher, guidés par le bruit de nos voix.

— Non, dit Knott. Tu ne m'as pas montré l'endroit. Comment je peux savoir si tu me dis la vérité ? Comment je peux savoir pourquoi tu m'as amené ici ?

Avançant vers lui, je répète :

— Le pistolet ! Donne-moi ce foutu pistolet.

— Je vais te tuer, menace Knott. Si tu ne montres pas où elle est, je te le jure, je te tuerai.

Puis j'entends Gurney qui m'appelle dans le noir :

— Plender ? Vous allez venir avec nous ?

Je crie à mon tour :

— À votre avis ?

Je me tourne de nouveau vers Knott.

— Vite ! dis-je. Pendant que j'ai encore une chance.

— Vous auriez intérêt à nous suivre, insiste Gurney. On veut juste avoir une conversation avec vous.

Knott scrute l'obscurité dans la direction de la voix de Gurney.

— Qu'est-ce qu'ils font là ? demande-t-il. Pourquoi tu les as amenés ?

Je saute sur Knott et le pistolet, mais il se tourne vers moi au moment précis où je passe à l'attaque. Sous l'effet de la surprise, il presse la détente. La balle me manque de plusieurs mètres, mais par réflexe, je plonge à plat ventre sur le sol. Quand je relève la tête, Knott examine le pistolet avec stupéfaction.

— Très bien, monsieur Plender, crie Gurney. Nous avons saisi le message.

Trois puissantes lampes-torches percent l'obscurité. Ce crétin de Gurney croit que j'ai tiré sur lui. Knott se tourne lentement vers la lumière. Bondissant sur mes pieds, je fonce vers l'arrière du bâtiment des machines.

Knott

Du coin de l'œil, je vois Plender qui se relève et commence à courir. Puis je fixe l'endroit d'où vient la lumière. Je ne comprends pas ce qui se passe. Je n'arrive pas à le croire. À quoi jouent donc ces gens-là ? Quel que soit leur objectif, ils m'empêchent de réaliser ce que j'ai décidé de faire. Comment osent-ils ? De quel droit ? Il faut que je les arrête. Je commence à me diriger vers eux. Mais les faisceaux lumineux ne sont pas braqués sur moi. Deux détonations éclatent dans la nuit. J'entends un bruit de chute derrière moi, je me retourne, je regarde le point de convergence des lampes-torches, et je vois Plender, étendu sur le sol, qui frissonne comme s'il avait très froid.

Je me dis : ils l'ont tué. Il est mort. Dans mon esprit, la situation est très claire : ils ont tué Plender, et à présent je vais devoir chercher Eileen sans lui. Ce n'est pas bien de leur part. Il faut qu'ils comprennent que leur acte est intolérable. Par leur faute, je me retrouve tout seul pour accomplir ma tâche ; ils n'auraient jamais dû tuer Plender. Il faut que je leur fasse comprendre le préjudice qu'ils m'ont causé.

Plender

Je ne peux pas rester à plat ventre ; ma poitrine me fait trop souffrir. J'essaie de rouler sur moi-même pour me mettre sur le dos, mais le moindre geste aggrave la douleur. Je finis par renoncer. Tout ce que je peux faire, c'est tordre le cou pour regarder dans la direction de Knott.

Je les entends se diriger vers moi pour achever le travail. À présent, ils n'ont plus aucun intérêt à m'emmener.

Puis Knott se met à hurler :

— Regardez ce que vous lui avez fait !

— Fermez-la ! dit Gurney. Et restez où vous êtes.

Deux des lampes sont braquées sur Knott, maintenant, mais comme ses bras pendent le long de son corps, le pistolet n'est pas visible. Gurney ne fait pas attention à lui ; il s'approche de moi, tenant l'autre torche.

— Vous l'avez tué ! crie Knott. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Gurney m'a presque rejoint. D'un moment à l'autre, son arme va aboyer, et ce sera le dernier son que j'entendrai. Non que ça change grand-chose. Je sais que je suis salement touché.

J'attends la détonation.

Knott

Je vois le faisceau lumineux se raccourcir à mesure que la silhouette sombre se rapproche de Plender. Puis l'homme s'immobilise et j'entends le déclic du chien de son revolver qu'il tire en arrière.

Très vite, je lève mon propre pistolet et j'appuie sur la détente.

Sous l'impact de ma balle, l'homme lève les deux bras au ciel, et le faisceau de sa lampe décrit un arc dans la nuit. Pendant une fraction de seconde, il reste miraculeusement perpendiculaire au sol, braqué tout droit sur le ciel nocturne. Puis il redescend lentement, la lampe se brise sur le sol et s'éteint. Presque aussitôt, l'une des deux autres torches lumineuses se dirige vers l'endroit où gisent Plender et l'autre homme. Un bref instant, le faisceau s'attarde sur la tête de l'inconnu, ce qui me permet de voir que je lui ai logé une balle dans la nuque.

Puis les lampes s'écartent de moi et des cadavres, et j'entends les deux acolytes partir en courant vers leur voiture.

Je m'approche de Plender et je m'agenouille près de lui. Il sait que je suis là, parce que j'entends qu'il essaie de me dire quelque chose, répétant les mêmes mots plusieurs fois, mais je ne parviens pas à en saisir le sens.

Puis, brusquement, il se tait.